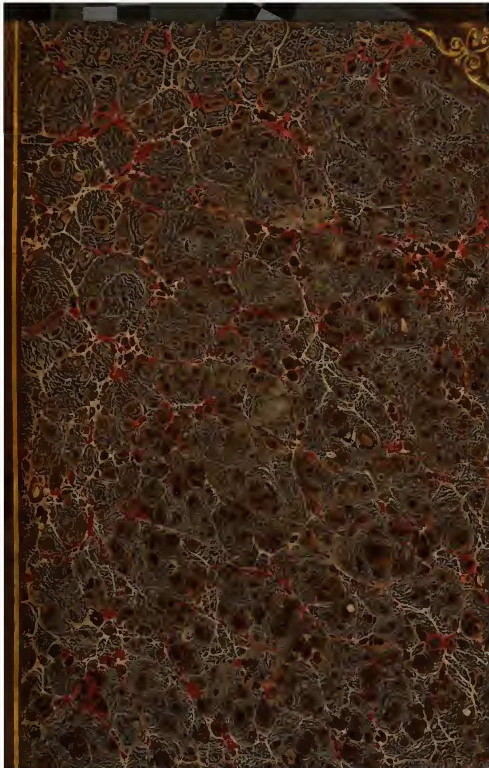


ŒUVRES

POSTHUMES ET INÉDITES

DE FLORIAN.



ŒUVRES

POSTHUMES ET INÉDITES

DE FLORIAN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ETC.

Nouvelle Édition,

ORNÉE D'UN PORTRAIT ET DE VINGT-QUATRE GRAVURES.

TOME QUATRIÈME.

JEUNESSE DE FLORIAN.—GUILLAUME TELL.—ÉLIÉZER.
MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE POÉSIE.



A PARIS,
CHEZ P. C. BRIAND, ÉDITEUR,
RUE DES FOSSÉS-S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 21.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N° 8.
1824.

LA JEUNESSE DE FLORIAN,

OU

MÉMOIRES

D'UN JEUNE ESPAGNOL.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'OUVRAGE que nous publions ici, sous le titre de *Mémoires d'un jeune Espagnol,* forme l'histoire des dix-huit premières années de la vie de Florian; et il y a lieu de croire que c'est tout ce qu'il a écrit de ses Mémoires; car ces sortes de confessions, ordinairement sans conséquence lorsqu'il s'agit des premières années, auraient pu acquérir, en traitant de la seconde partie de sa vie, un tout autre caractère, soit par la nature des événemens, soit par le rôle des personnages qu'il eût fallu mettre en scène.

Quel est en effet le littérateur, et même l'homme du monde un peu répandu, qui, en traçant son histoire, ait le droit de

tout dire sur les autres? Quel est l'homme délicat qui osera disposer du secret des familles avec lesquelles le sort l'a lié, et cela sur le frivole espoir d'être lu lorsqu'il ne sera plus, et d'occuper quelques instans l'oisive malignité? J. J. Rousseau a succombé à cette tentation; mais ses plus sincères admirateurs mêmes seraient fort embarrassés pour justifier en tout cette entreprise; et il n'est personne qui ne convienne que si un homme connu a le droit de mettre au grand jour ses faiblesses pour l'instruction de tous, quand ce tableau ne blesse point les mœurs, il n'a pas du moins celui de dévoiler celles des autres, et ne peut attendre pour les publier que la mort ait soustrait l'historien aux lois sociales qui laissent un recours contre la calomnie. L'adoption du principe contraire jetterait dans la société des germes de haine et de dissensions.

Ces réflexions ont sans doute empêché

Florian de tracer l'histoire d'une époque où ses actions, acquérant plus d'importance, liaient aux événemens la réputation d'hommes et de femmes que les lois de la société lui ordonnaient de ne point troubler : le caractère de ses ouvrages nous est un sûr garant de ses principes à cet égard ; et on a pu voir, dans la notice sur sa vie, que sa conduite fut toujours d'accord avec la morale de ses pastorales, de ses poëmes et de ses fables.

Peut-être aussi Florian a-t-il pensé que la vie d'un homme de lettres offre peu de diversité dans les événemens, parce que le littérateur ayant presque toujours un but unique, les moyens de l'atteindre sont, à peu de chose près, les mêmes pour tous : d'ailleurs ceux de ces événemens qui ont quelque éclat, tels que les grands succès ou les grandes chutes, ont toujours eu trop de témoins pour pouvoir entrer dans un récit qui n'offre plus l'intérêt de

la nouveauté; enfin, quelque opinion que l'on conçoive sur l'objet que Florian avait en vue en écrivant ces Mémoires, et sur son intention en les bornant à l'histoire de ses premières années, on peut du moins assurer qu'il n'a jamais eu l'intention de les continuer jusqu'au moment où il a cessé de vivre; car il ne leur eût pas conservé un titre écrit plusieurs fois de sa main : *Mémoires d'un jeune Espagnol.* L'autre titre, explicatif de celui-ci, a été ajouté par l'éditeur, après avoir acquis la conviction que ces Mémoires sont réellement l'histoire de la *jeunesse de Florian.*

Quant au style, le public jugera sans doute qu'il a les caractères ordinaires de celui de cet auteur, c'est-à-dire, de la simplicité, de la naïveté, et une sorte de négligence qui convient à des Mémoires de ce genre plus qu'à tout autre ouvrage. Florian, toujours plein de la littérature espagnole, a donné à des personnages

réels des noms et des titres espagnols : quelques-uns, peu importans, sont totalement déguisés ; et c'est un voile qu'il eût été facile de lever si on l'avait cru utile : d'autres sont de simples imitations, des anagrammes de noms français ; et ce léger déguisement prouve qu'il ne tenait pas à ce que ces noms restassent inconnus : ainsi, dès la seconde page, il fait mention de la terre de *Niaflor,* seule propriété de son grand-père, et il n'est personne qui ne voie que ce nom est une espèce d'anagramme de celui de *Florian,* que portait la terre que sa famille possédait dans les Basses-Cévennes.

Le nom de *Lope de Véga*, qui est celui d'un célèbre auteur espagnol, ne déguise pas mieux celui de Voltaire dans son habitation de Ferney, que Florian nomme *Fernixo ;* et l'on sait que la tante de notre auteur était, ainsi qu'il le dit dans ces Mémoires, propre nièce de Voltaire, dont

l'autre nièce, sœur de cette tante, était madame Denis, que Florian nomme en espagnol *Dona Nisa :* l'abbé Marianno, frère de cette tante, est l'abbé *Mignot:* mais la difficulté de donner un nom étranger à mademoiselle Clairon, qui se trouvait à Ferney lors du premier voyage de Florian, lui a fait conserver celui de cette actrice fameuse.

Il est aussi facile de reconnaître dans la petite-fille du grand Caldéron, autre célèbre auteur espagnol, la nièce de notre grand Corneille, que Voltaire avait en effet mariée.

Il n'est pas moins aisé de soulever le voile qui cache, sous le titre des nièces du poëte *Tegrès* (chapitre VIII), les nièces de Gresset. Enfin les personnes qui ont lu quelques traits de la vie de Florian ne peuvent méconnaître dans *don Juan* ce prince modèle de piété et de bienfaisance, qui ne cessa de le proté-

ger et de l'aimer. Le duc de Penthièvre une fois reconnu dans ce digne protecteur, les noms des princesses de sa maison, non moins célèbres par leurs vertus et leurs malheurs, ne sont plus un mystère pour les lecteurs, qui les auraient sans doute reconnues au portrait simple et touchant de leur caractère (chapitre XI). Qui pourrait, en effet, méconnaître l'infortunée duchesse d'Orléans, à ce portrait naïf qu'il termine par cette phrase prophétique : « Et l'on pouvait prévoir dès-lors qu'elle deviendrait chère « à toute l'Espagne ! »

La scène de tous les événemens racontés dans ces Mémoires étant transportée en Espagne, on sent bien que Madrid est là pour Paris, et l'Escurial pour Versailles [1]. Durango, où se tenait l'école

[1] Florian, tout entier à la vérité de son récit, a pu oublier le lieu fictif de la scène, et on lit quelquefois dans son manuscrit Paris au lieu de Madrid.

d'artillerie, désigne Bapaume. Les autres noms peuvent conserver le voile qui les couvre sans les cacher entièrement, ce demi-jour n'ôtant rien à l'intérêt de la narration ; d'ailleurs ce serait ne pas seconder les intentions de Florian que de chercher à soulever celui dont il a couvert les objets de ses premières amourettes.

Les dates sont exactes, si nous en jugeons par celles que nous avons été à portée de vérifier; Florian a même eu l'attention de noter en marge les noms des mois, ce qui nous a paru peu important pour le lecteur.

On peut voir dans la vie de Florian, imprimée en tête du premier volume de cette édition, un abrégé des événemens qui remplirent la dernière moitié de sa carrière : c'est l'homme de lettres surtout que cette notice retrace ; tandis que les Mémoires que nous publions font connaître l'adolescent et le jeune homme,

dont les désirs flottent encore, et dont les goûts cherchent à se fixer. La peinture naïve des premières années d'un homme dont tous les ouvrages ont un caractère qui les distingue, offre toujours quelque intérêt et une étude qui n'est peut-être pas sans fruit : telle est du moins l'opinion qui nous a engagé à publier un petit ouvrage qui est, en quelque sorte, le complément des écrits d'un auteur pour lequel le public a montré tant de bienveillance.

MÉMOIRES
D'UN JEUNE ESPAGNOL.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Ma naissance. Fortune de mon père; sa position. Mon éducation. Accident de mon frère.

Je suis né le 6 mars 1755 à Cogollos, petite ville du royaume de Grenade. Mon père était le huitième cadet d'un gentilhomme qui dissipait son bien avec les femmes et les maçons. Une seule de ces deux passions suffit pour ruiner l'homme le plus opulent : mais mon grand-père les possédait toutes deux ; elles l'absorbaient si entièrement, qu'il s'occupa peu de sa nombreuse famille. Mes tantes furent mises au couvent, mes oncles au service; mon père fut cornette au régiment d'Alcantara, cavalerie : il fit la guerre sous le fameux

duc d'Albe, assista à trois de ses victoires; et après onze ans de service, et beaucoup de blessures, il quitta la carrière de la gloire, qui n'est trop souvent que celle des désagrémens. Il devint amoureux de ma mère; et après quelques difficultés, causées par la différence des religions (ma mère était protestante), il l'obtint et l'épousa. Le père de ma mère lui donna tout son bien, mais en s'en réservant l'usufruit; et mon père, qui ne possédait rien, et devait posséder fort peu de chose, crut encore faire un fort bon mariage. Il fut heureux au moins : ils s'adoraient réciproquement; et ils passèrent les premiers temps de leur union à Cogollos, où ils vivaient fort à l'étroit; mais ils s'aimaient; et quand on s'aime on a bien moins de besoins. Je fus le premier fruit de cet amour. Un an après ma mère accoucha d'un second fils, et mourut des suites de cette couche. Mon père fut inconsolable : il perdait sa compagne et son amie; il résolut de n'en prendre jamais d'autre, et de ne plus penser qu'à l'éducation de ses enfans et à leur faire une petite fortune.

La terre de Niaflor était tout ce qui restait à mon grand-père du patrimoine considérable qu'il avait dissipé; encore était-elle chargée de beaucoup de dettes. Mon père alla l'habiter, la cultiva, la laboura, pour ainsi dire, et se fit donner par ses frères la cession de leurs droits à cette terre, à condition qu'il en acquitterait les dettes. Mon grand-père, que ces soins auraient dû regarder, était à Murcie, occupé à plaider; car la passion des procès avait succédé chez lui à celle des femmes. Tandis qu'il consumait son temps et le peu qui lui restait à courir après les mauvais marchés qu'il avait faits, mon père nous élevait; et malgré la modicité de sa fortune, il ne négligeait rien pour notre éducation. A quatre ans nous fûmes mis en pension à Priégo, petite ville peu éloignée, chez une demoiselle qui tenait des pensionnaires : là nous apprîmes à lire et à écrire; et ce fut cette même année qu'il arriva un événement qui coûta depuis bien des larmes à mon père.

Le jour de la Saint-Jean 1759, mon père vint nous voir à Priégo; il était à cheval,

suivi d'un domestique, et nous avait apporté beaucoup de fruits, dont mon frère mangea sans ménagement. Lorsque mon père voulut partir pour retourner à Niaflor, je le priai de me prendre sur son cheval, et de me conduire ainsi hors de la ville; il y consentit: jamais il n'a su me rien refuser. Il me prit donc sur l'arçon de sa selle, et mon frère fut placé de même entre les bras du domestique. Ce malheureux valet, craignant de laisser tomber le fils de son maître, le serra si fort sur l'estomac, que l'on rapporta mon frère mourant. On crut d'abord que ce n'était qu'une indigestion; mais le mal devint plus sérieux : il se forma une tumeur, et ensuite un ulcère, qui ne s'est cicatrisé que bien des années après. Mon malheureux frère ne grandit plus; sa santé ne fit qu'empirer, et il devint tout contrefait. Mon père le rappela près de lui, lui prodigua les soins les plus tendres, le fit voir à tous les médecins de la faculté de Grenade; mais le mal fut déclaré sans remède : alors mon père se décida à le garder à Niaflor, et je restai seul en pension.

J'eus à peu près dans ce temps-là une

maladie assez sérieuse, qui cependant m'épura le sang, et a sûrement beaucoup contribué à la bonne santé dont j'ai joui depuis : c'était la petite vérole volante ; j'en fus guéri au bout de quelques mois, et je ne quittai pas pour cela Priégo. Je n'avais guère que six ans lorsque la milice qui y était en garnison reçut ordre de partir, et on fit monter la garde aux bourgeois. Le gouverneur de la ville, ami de mon père, fit ses deux fils officiers de cette bourgeoisie, et me fit moi-même sous-lieutenant. J'eus donc un uniforme, je montai la garde, et je commençais à me croire un petit être important, lorsque l'on nous congédia, et je perdis mon emploi. Je continuai à rester dans ma pension à Priégo, jusqu'à l'âge de sept ans. A cette époque je fis un voyage dont le récit exige que je reprenne les choses de plus haut.

CHAPITRE II.

Ce que c'était que mon oncle. Voyage à Pedrera. Séjour à Grenade. Singulière réception. Prompt retour.

Mon père avait un frère aîné dont il avait été le cornette pendant le temps qu'il avait servi : ce frère, dont j'aurai souvent occasion de vous parler, avait quitté la maison paternelle pour entrer dans les dragons de la garde du roi. Le peu de tendresse que mon grand-père avait pour ses enfans lui fit presque oublier celui-ci dès qu'il ne le vit plus; mon oncle se trouva donc abandonné à Madrid, et n'eut d'autre ressource que lui-même. Il se répandit beaucoup, joua gros jeu, et heureusement se fit aimer de beaucoup de femmes, et se passa aisément des secours que son père lui refusait. Mon oncle était fait pour les femmes. Né avec la plus grande complaisance, la plus grande discrétion, une persévérance infatigable, et l'art heureux de savoir vivre pour les autres, il était très-aimable aux yeux de celles qu'il attaquait. Il obtint par ses maî-

tresses, et par le cardinal Porto-Carrero, dont il était un peu parent, une compagnie de cavalerie; et après avoir servi long-temps avec agrément, il vendit sa compagnie pour épouser une femme à laquelle il était attaché depuis bien des années : mais le prix de cette compagnie ne le rendant pas bien riche, il courut auprès d'un de ses vieux oncles qui demeurait à Pedrera, petite ville du royaume de Grenade, pour se faire nommer son héritier. Mon père, sachant qu'il était peu éloigné de son frère, voulut aller l'embrasser, et trouva tout simple d'y mener son fils. Nous partîmes donc pour Pedrera, et nous nous arrêtâmes à Grenade; j'y fus présenté au duc d'Aveyro, notre vice-roi. Le hasard me fit connaître de la duchesse son épouse : j'étais à la comédie, et mon père m'avait habillé en houssard; ma figure ou mon habit fut remarqué de la duchesse d'Aveyro, qui me fit venir dans sa loge : elle me dit que j'avais de fort beaux yeux, mais qu'ils étaient un peu trop grands; le hasard fit que je lui répondis qu'ils ne le seraient jamais assez pour la regarder. Je n'avais que sept ans : ma ré-

ponse lui plut; elle me fit souper chez elle, et je fus comblé de caresses et de bonbons.

Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes à Pedrera. Mais quelle fut notre surprise à la réception que l'on nous fit! Le vieux richard crut que mon père venait pour enlever, ou du moins partager la fortune qu'il pouvait donner, et n'eut pas l'art de déguiser cette crainte. Mon père, peu content de l'accueil, partit le lendemain de son arrivée, et retourna dans sa terre, un peu piqué du succès de son voyage.

Son premier soin fut de me conduire à Santa-Fé, dans une espèce de collége où je restai près d'une année, me perfectionnant dans la lecture et dans l'écriture, sans apprendre rien au-delà; car je compte pour rien certaines leçons que l'on nous enseignait comme à des perroquets, et que nous débitions ensuite sur un théâtre construit pour attirer des pensionnaires au principal du collége. Peu de temps après ce collége fut transféré à Priégo, où j'avais été élevé: j'y restai quelque temps encore; et j'avais près de neuf ans lorsque mon père résolut de me faire inoculer.

CHAPITRE III.

Inoculation. Ce que c'était que ma tante. Départ du royaume de Grenade.

L'INOCULATION n'était pas alors aussi en vogue qu'aujourd'hui ; elle avait beaucoup d'ennemis dans le royaume de Grenade. Ce pays, le plus beau de l'Espagne pour le climat, est aussi le plus superstitieux. Tous ceux qui me voyaient faire les préparatifs nécessaires pour être inoculé me regardaient comme perdu ; et l'on disait que mon père serait sûrement puni de sa hardiesse *à tenter Dieu :* c'était l'expression dont se servaient beaucoup de Grenadins et toutes les dévotes grenadines. Mon père ne s'en disposait pas moins à rassurer mes jours contre une maladie mortelle; et il avait loué une maison à Guadix, de concert avec un de ses voisins qui voulait aussi *tenter Dieu*, et faire inoculer sa fille. Cette jeune personne, appelée Séraphine, n'avait qu'un an de moins que moi, et promettait déjà de faire du bruit par

ses charmes. Nos deux pères se firent un plaisir de nous faire inoculer ensemble, et l'on nous conduisit à Guadix. Séraphine et moi nous habitions la même chambre; nos lits étaient l'un contre l'autre; nous ne nous quittions pas : nous nous aimions de tout notre cœur, nous nous promettions de nous aimer toujours; nous nous embrassions avec un plaisir au-dessus de notre âge : nous savions déjà faire la différence des baisers de l'amour et de ceux de la simple amitié; car les baisers que je donnais à Séraphine devant son père ne ressemblaient point du tout à ceux que j'imprimais sur ses lèvres quand nous étions sûrs de n'être pas vus. Pendant le repos que la petite vérole nous laissa, Séraphine et moi nous nous enfermions souvent ensemble. Je me rappelle avec plaisir tout ce que nos cœurs se disaient; et le temps de mon inoculation est une époque dont je me souviendrai toujours avec délices; toutes les circonstances m'en sont présentes : je n'ai jamais oublié les sermens que me faisait Séraphine; vous verrez qu'elle ne s'en souvint pas aussi bien.

Dès que je fus guéri, mon père me ramena à Niaflor, où je passai quelque temps à ne faire autre chose que tuer des oiseaux, et lire les livres que je pouvais trouver dans la vieille bibliothèque du château. Mon père, qui me destinait au service, aimait à me voir manier un fusil à huit ou neuf ans : il me donnait de la poudre, du plomb; je courais les champs tout seul, tuant fort bien des moineaux, et le soir je revenais au château rapporter ma chasse, et lire quelque livre. Celui qui me plaisait le plus était la traduction de l'Iliade d'Homère : les exploits des héros grecs me transportaient; et lorsque j'avais tué un oiseau un peu remarquable par son plumage ou par sa grosseur, je ne manquais pas de former un petit bûcher avec du bois sec au milieu de la cour; j'y déposais avec respect le corps de Patrocle ou de Sarpédon, j'y mettais gravement le feu, et je me tenais sous les armes jusqu'à ce que le corps de mon héros fût consumé : alors je recueillais ses cendres dans un pot que j'avais volé à la cuisine, et j'allais porter cette urne à mon grand-père, en lui nommant celui dont elle

renfermait les restes. Mon grand-père riait, et m'aimait beaucoup. Il était revenu de Murcie finir tranquillement ses jours avec son fils : quoique âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, il travaillait continuellement; né avec beaucoup d'esprit, et doué d'une vivacité prodigieuse, il était le même qu'il avait toujours été; ses années ne l'avaient pas vieilli.

J'avais dix ans, la chasse et l'Iliade partageaient mes jours, lorsque cet oncle dont je vous ai parlé écrivit à mon père de me conduire chez don Lope de Véga, à Fernixo [1], dans le royaume de Valence. Voici la première époque intéressante de ma vie. Il faut, pour vous mettre au fait, que je reprenne l'histoire de mon oncle.

Après s'être fait donner tous les biens du vieux oncle de Pedrera, il l'engagea à vendre une terre qu'il avait, pour venir à Madrid se mettre en pension dans la maison qu'il comptait tenir avec celle qu'il allait épouser. Le vieux oncle fit tout ce qu'il voulut; et après

[1] On a vu, dans l'Avertissement de l'éditeur, que c'est le nom sous lequel Florian désigne Voltaire et son habitation de Ferney.

la vente de la terre ils partirent ensemble pour Madrid. Un attachement de vingt années faisait désirer à mon oncle et à dona Ferenna que leur mariage se terminât. Il est temps de vous faire connaître dona Ferenna : c'était alors une femme de quarante ans, veuve d'un magistrat qui lui avait laissé un fils dont je vous parlerai ci-après. Elle était grande, bien faite, bonne, assez bien de figure; elle portait dans ses yeux tout l'esprit qu'elle avait, et personne n'en eut un plus juste et plus fin; elle était tendre, compatissante, toujours prête à tout sacrifier à la personne qu'elle aimait, mais quelquefois impérieuse et exigeante : voilà les deux seuls défauts que ma reconnaissance pour elle m'a permis de voir. Mon oncle fut assez heureux pour lui plaire et pour l'épouser. Ils vécurent tantôt à Madrid, tantôt dans une terre dont ma tante avait l'usufruit. Peu de temps après ce mariage mon oncle eut le malheur de se brouiller avec ce vieux oncle, son bienfaiteur; des tracasseries domestiques les forcèrent de se séparer, et le vieillard mécontent n'a cessé jusqu'à sa mort de se plaindre de mon oncle.

Comme ma tante était propre nièce de Lope de Véga, elle engagea son époux à aller passer un été chez ce grand homme, qui s'était alors fixé à Fernixo, dans le royaume de Valence; ce n'était pas le premier voyage qu'y faisait mon oncle, aussi saisit-il avec empressement l'occasion d'y retourner. Ce fut de là qu'il écrivit à mon père de le venir voir et de m'amener avec lui. On employa peu de temps à faire mon équipage : je pris congé de mon grand-père, qui me dit bien en m'embrassant que c'était la dernière fois. Je quittai mon frère, toujours malade des suites de son accident; et enfin mon père et moi prîmes la route de Fernixo. Nous rencontrâmes à Guadix le père de Séraphine, qui la conduisait avec sa sœur à Carthagène, pour y achever leur éducation. J'eus le plaisir de voyager avec la belle Séraphine, car nos deux pères se mirent dans la même voiture, et laissèrent leurs enfans dans l'autre. A Carthagène, nous nous séparâmes, et mon père et moi continuâmes notre route vers Fernixo.

CHAPITRE IV.

Début à Fernixo. Bataille des pavots.

Ce fut au mois de juillet 1765 que j'arrivai chez le premier homme de l'Europe. J'y trouvai cet oncle et cette tante que je vous ai déjà dépeints ; ils me comblèrent de caresses, et me présentèrent à Lope de Véga et à dona Nisa [1], sœur de ma tante, et nièce comme elle de ce grand génie. Il serait trop long de vous dire toutes les bontés dont me combla cette dona Nisa : elle faisait les honneurs de la maison de son oncle, et avec son caractère, que je vous dévoilerai dans peu, il était impossible qu'elle ne les fît pas bien. Mon père, enchanté de l'accueil que nous avions reçu, convint avec mon oncle d'une certaine somme qu'il lui paierait tous les ans pour mon éducation, et partit pour retourner dans sa terre, après m'avoir recommandé à son frère et à

[1] Madame Denis.

sa belle-sœur. Cette recommandation était inutile, ma tante avait pris beaucoup d'amitié pour moi, et cette amitié augmentait tous les jours.

Je n'avais que dix ans; je savais bien que Lope de Véga était supérieur par son génie au reste des hommes, mais j'étais peu en état de sentir cette supériorité; le respect que j'avais pour lui était mêlé de beaucoup de crainte; quinze jours suffirent pour la dissiper. Lope de Véga me fit tant de caresses, que bientôt il devint celui de sa maison que j'aimais le mieux. Souvent il me faisait placer auprès de lui à table; et tandis que beaucoup de personnages, qui se croyaient importans, et qui venaient souper chez Lope de Véga pour soutenir cette importance, le regardaient et l'écoutaient, Lope se plaisait à causer avec un enfant. La première question qu'il me fit fut si je savais beaucoup de choses. Oui, monsieur, lui dis-je, je sais l'Iliade et le blason. Lope se mit à rire et me raconta la fable du marchand, du pâtre et du fils du roi : cette fable et la manière charmante dont elle fut racontée me persuadèrent que le bla-

son n'était pas la plus utile des sciences, et je résolus d'apprendre autre chose.

Lope de Véga avait un aumônier[1] pour faire sa partie d'échecs; cet aumônier avait été jésuite, et savait assez bien le latin ; ma tante le pria de vouloir bien m'en donner les premiers principes. On m'acheta des livres, on me fit faire des thèmes; et comme j'étais souvent embarrassé pour mettre en latin ce que je n'entendais pas trop bien en français, je m'en allais par la garde-robe de Lope le prier de me *faire ma phrase :* ce grand homme, que j'interrompais quelquefois au milieu d'une tragédie, ne se fâchait jamais; *il me faisait ma phrase* avec tant de bonté, que je m'en retournais toujours croyant que c'était moi qui l'avais faite. L'aumônier trouvait mon thème excellent: on le lisait dans le salon; on le montrait comme un petit chef-d'œuvre à Lope de Véga, qui disait en souriant que c'était fort bien pour mon âge.

Ma tante, qui m'aimait beaucoup, et qui avait à cœur mon éducation, cherchait à

[1] Le père Adam.

y contribuer autant qu'elle pouvait. Tous les jours, à sa toilette, je venais lire à haute voix le Télémaque de Fénélon et le Siècle de Louis XIV : elle me demandait mes réflexions sur mes lectures; elle s'efforçait de rendre mon esprit juste, et personne n'était plus en état qu'elle de donner de telles leçons. J'aimais beaucoup mon maître, et je voyais bien que j'en étais aimé; je travaillais au latin avec plaisir et succès; mes lectures m'instruisaient davantage, mais ne m'amusaient pas autant que cette Iliade, que j'avais si souvent relue chez mon père : mes héros grecs étaient toujours dans ma tête, et je résolus de bien repasser toutes leurs actions dans le jardin de Lope de Véga. Dans ce jardin il y avait plusieurs carrés de fleurs, et, parmi ces fleurs, les plus beaux pavots du monde élevaient leurs têtes panachées; toutes les fois que je passais près d'eux, je les regardais de côté, en disant tout bas : Voilà de perfides Troyens qui tomberont sous mes coups; je donnais à chacun d'eux le nom d'un fils de Priam, et le plus beau des pavots s'appelait Hector.

Pour rendre l'illusion plus complète, je

m'étais fait une épée de bois, que j'imaginais avoir été forgée par Vulcain : cette épée était fatale aux pavots; souvent j'entrais dans les carrés pour ôter la vie à quelque Troyen; mais, pour mieux suivre la vérité de cette histoire, je ne faisais pas un grand carnage; j'étais toujours repoussé jusqu'à mes vaisseaux, qui étaient de fort jolis cabinets de charmille: là, je me reposais en attendant que la colère d'Achille fût passée, et qu'il revînt au secours des Grecs. Enfin ce grand jour arriva; la mort de Patrocle fit courir le fils de Pélée à la vengeance : je m'arme de ma terrible épée, et, malgré les efforts des ennemis, j'entre dans un des carrés, et je coupe la tête à mille pavots. Non content de tant de héros immolés aux mânes de mon ami, je passe dans un autre carré. En vain le Xante en fureur veut s'opposer à mon courage; je brave les eaux du Xante, et je fais mordre la poussière à tous les pavots qui s'offrent à mes coups : déjà Déiphobus n'est plus, Sarpédon ne voit plus la lumière, Astéropée est tombé sous mes coups; le champ de bataille est couvert de morts et de mourans :

ce n'était pas assez, Hector restait, Hector, le meurtrier de Patrocle! le meurtrier de mon ami! Hector levait une tête superbe, et semblait braver ma fureur : je m'élance vers lui; déjà mon épée était prête à lui porter le coup mortel. Tendre Andromaque, malheureux Astianax, tremblez, Hector va périr; il va tomber sous le fer d'Achille. Un bonheur inespéré sauva la vie à Hector : Lope de Véga parut au moment où j'allais porter le coup mortel au héros de Phrygie. Lope me regardait depuis une demi-heure, coupant la tête à tous les pavots; il voulut sauver le superbe Hector, et me demanda doucement le motif de ma fureur. Je lui dis que je repassais mon Iliade, et que dans ce moment j'étais devant les portes de Scées, où Hector devait périr. Lope de Véga rit beaucoup; et me laissant continuer mon combat, il courut raconter ma victoire dans le palais de Priam.

CHAPITRE V.

Fête à Fernixo.

Les soins et les bontés que l'on me prodiguait à Fernixo m'empêchaient de regretter la maison paternelle; d'ailleurs ce beau château était le centre des fêtes et des plaisirs: les plus grands seigneurs de l'Europe venaient tous admirer le grand homme qui y résidait; une foule toujours nouvelle d'étrangers venait assister aux spectacles que donnait Lope de Véga. Il faisait jouer ses pièces dans une salle qu'il avait bâtie exprès; et la signora Clairon, cette actrice qui fit tant de bruit en France, vint jouer sur son théâtre et passer quelque temps avec lui. Elle enchanta tout le monde par ses talens; moi, qui n'avais que dix ans, je fus enchanté de sa figure; je ne la quittais jamais : on me trouvait toujours dans sa chambre; et l'aumônier se plaignit que mes thèmes n'allaient plus si bien. Ma tante fut bien aise que l'on me donnât de petits rôles; et je jouai deux ou trois valets

dans des comédies de Lope de Véga. La signora Clairon avait la bonté de me faire répéter. Je prenais aisément ses inflexions de voix; et lorsqu'elle me donnait mes leçons, je voulais toujours les prendre à ses genoux. A la représentation je fus fort applaudi. Don Lope me donna un diamant pour marque de son amitié; et la belle signora, ma maîtresse, m'embrassa plusieurs fois; ce que j'aimais bien mieux que le diamant de Lope.

Ce grand homme voulut donner une fête à la belle actrice; et cette fête fut d'autant plus agréable, que les apprêts s'en firent sans qu'elle s'en doutât. Les vers que fit Don Lope pour cette fête ne sont pas les meilleurs qu'il ait faits dans sa vie; mais comme tout ce qui vient d'un homme célèbre intéresse toujours, surtout lorsque peu de gens le connaissent, je vais rapporter fidèlement et en détail la fête donnée à la signora Clairon.

C'était au mois d'août, le jour de Sainte-Claire : le soleil était couché depuis longtemps; les fenêtres ouvertes du salon laissaient entrer un vent si doux, que mille bougies al-

lumées n'en étaient pas agitées; tout le monde assemblé autour de la divine actrice racontait avec plaisir combien elle avait fait verser de larmes à sa dernière représentation : tout à coup on annonce un berger et une bergère, qui venaient apporter un bouquet à la belle Aménaïde. Nous entrons; j'étais vêtu de blanc, et mon habit, mon chapeau et ma houlette étaient garnis de rubans roses; une jeune fille, vêtue de même, soutenait avec moi une grande corbeille pleine de fleurs : nous nous approchons de celle pour qui nous les avions cueillies : tout le monde fait cercle ; Lope se cache modestement derrière le fauteuil de la fière Électre, et nous chantons le dialogue suivant, qui avait coûté un quart d'heure de travail à don Lope. Nous essayons de le traduire en français, en prévenant qu'il perd beaucoup à la traduction.

AIR : *Annette à l'âge de quinze ans.*

LA BERGÈRE.

Dans la grand'ville de Paris,
On se lamente, on fait des cris;
Le plaisir n'est plus de saison :
La comédie

N'est plus suivie;
Plus de Clairon.

LE BERGER.

Melpomène et le tendre amour
La conduisirent tour à tour;
En France elle donna le ton.
Paris répète :
Que je regrette,
Notre Clairon!

LA BERGÈRE.

Dès qu'elle a paru parmi nous,
Les bergers sont devenus fous :
Tircis a quitté sa Fanchon.
Si l'infidèle
Trahit sa belle,
C'est pour Clairon.

LE BERGER.

Je suis à peine à mon printemps,
Et j'ai déjà des sentimens.

LA BERGÈRE.

Vous êtes un petit fripon.

LE BERGER.

Sois bien discrète;
La faute est faite :
J'ai vu Clairon.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Clairon, daigne accepter nos fleurs;
Tu vas en ternir les couleurs;
Ton sort est de tout effacer.
La rose expire,
Mais ton empire
Ne peut passer.

La signora, transportée, s'élança au cou de Lope de Véga, et m'embrassa moi-même plusieurs fois : elle accepta notre corbeille, au fond de laquelle elle trouva une superbe robe de Perse; mon oncle, toujours galant, se précipita à ses pieds pour obtenir la permission de la broder en or au tambour. La signora était encore occupée à remercier, lorsque deux ou trois fusées lui firent porter les yeux vers le jardin, où l'on tirait un superbe feu d'artifice. Après le feu, on alla souper à une table dont le dais était de guirlandes : je fus placé près d'Aménaïde; l'on but du tokai à sa santé; l'on me fit répéter ma chanson ; et au moment où je la finissais, don Lope, qui était très-gai, se mit à chanter d'une voix entrecoupée ce couplet, qu'il venait d'ajouter :

Nous avons vu mourir Vanlo;
Nous venons de perdre Rameau;
Nous avons vu quitter Clairon :
    Quel sort funeste!
    Mais il nous reste
    Monsieur F.....

Toute la table répéta en chœur le couplet

de don Lope; l'on se leva pour aller danser, et l'on ne quitta le bal que pour admirer le plus beau spectacle que les yeux puissent voir : c'est le soleil levant à Fernixo. Fernixo est entouré de montagnes couvertes de neige en tout temps : dès que les premiers rayons du soleil viennent les frapper, on voit l'or se répandre lentement et par degrés sur les sommets glacés que l'œil peut à peine mesurer; cette vive lumière descend des montagnes pour venir éclairer un pays superbe, et se réfléchir dans un lac qui couvre sept lieues d'étendue. Le chant des oiseaux qui saluent le jour, le bruit et les chansons des paysans qui vont couper les épis qu'ils ont fait éclore, le coup d'œil d'un fleuve majestueux qui sort en bouillonnant du lac, et roule avec impétuosité une onde assez rapide pour ne pas se mêler à ses eaux; une ville bâtie sur ses bords, et qui repose la vue : tel est le spectacle dont on pouvait jouir dans les jardins de Fernixo. Tout le monde l'admira, et fut se coucher.

CHAPITRE VI.

Portraits.

J'AURAIS dû vous faire plus tôt, mon cher lecteur, le portrait de dona Nisa, la sœur de ma tante. C'était alors une femme de cinquante-cinq ans, qui joignait à de l'esprit beaucoup de talens et une excessive bonté; elle poussait même cette dernière qualité jusqu'à la faiblesse. On lui reproche d'avoir été galante dans son jeune temps; je le crois aisément, et cela doit être : dona Nisa n'est heureuse qu'autant qu'elle est subjuguée; son âme a tellement besoin d'être remplie, qu'elle aimerait plutôt une poupée que de ne rien aimer du tout; généreuse et noble jusqu'à la profusion, jalouse du mérite des autres femmes, inconstante dans tous ses goûts, et oubliant aussi vite les injures que les services. Elle avait alors avec elle une petite-fille du grand Caldéron [1], le père du théâtre espa-

[1] Le grand Corneille.

gnol, que don Lope avait élevée, dotée, et mariée à un capitaine de dragons, nommé don Podillo. Pendant le temps que j'étais à Fernixo, dona Podilla accoucha d'une fille, que dona Nisa adopta dès cet instant. J'aurai plusieurs choses à vous raconter dans la suite de ces mémoires de la jeune Podilletta.

Au bout de trois mois de séjour à Fernixo il fallut le quitter, et je pris à regret la route de Madrid, où mon oncle et ma tante allaient passer l'hiver. Le premier plan de mes parens, en me faisant venir du royaume de Grenade, avait été de me mettre en pension à Madrid; mais l'amitié vive que ma tante avait prise pour moi dérangea ce projet: et il fut décidé que je ne la quitterais pas, et que j'aurais un précepteur. Je méritais la tendresse de ma tante par celle que j'avais pour elle; jamais je n'avais su ce que c'était qu'une mère; c'est elle qui m'apprit comment on les aimait.

A notre arrivée à Madrid, nous fûmes reçus par M. l'abbé Marianno [1], frère de ma

[1] L'abbé Mignot.

tante, et don Avilas, son fils du premier lit. Ces deux messieurs avaient loué une maison dans la rue de Léon, pour l'habiter avec mon oncle et ma tante : je fus tout étonné d'y trouver mon appartement. On m'habilla comme un petit seigneur; j'eus un laquais, et l'on chercha partout un précepteur.

Nous restâmes peu de temps à Madrid : mes parens allèrent passer le mois d'octobre (1765) chez un don Bornillo, dont la ruine a fait depuis beaucoup de bruit en Espagne. Il habitait alors la terre de son nom, à quinze lieues de Madrid. L'opulence qui régnait dans ce château était à peu près comme celle qui régnait à Fernixo : nous y fûmes très-bien reçus; et pendant le temps que nous y passâmes, tout ce que la chasse et la pêche peuvent avoir de plus agréable contribua à nos plaisirs. Don Avilas, le fils de ma tante, nous y avait suivi; il n'avait alors que vingt-quatre ans, et était membre du conseil de Castille. Je suis trop son ami pour risquer de faire son portrait. Don Avilas était très-estimé dans son corps, et, quoique bien jeune, il avait beaucoup de vieux amis : il s'intéressa à moi

dès ce temps-là, et cet intérêt n'a fait qu'augmenter depuis.

Après un mois de séjour à Bornillo nous revînmes à Madrid. Comme l'on ne m'avait point encore trouvé de précepteur, ma tante pria son frère l'abbé Marianno de vouloir bien me continuer mes principes de latin. Je fus donc l'écolier de l'abbé Marianno, et j'ai maudit plus d'une fois mon maître : c'était un homme de quarante ans, qui avait beaucoup d'esprit et de l'érudition, éloquent, plein de feu, avide de travail, vertueux jusqu'au fanatisme, juge sévère des actions d'autrui, entier dans son opinion, fier de ne l'avoir jamais fait plier à celle d'un autre, faisant le bien par plaisir, mais disant du mal trop publiquement de ceux qu'il n'estimait pas; son estime était difficile à acquérir; il fallait être bien plus parfait que lui-même pour qu'il vous en crût digne; et si par malheur vous lui aviez déplu une fois, son implacable austérité n'oubliait jamais votre faute, et la rappelait toujours ou à vous-même ou à vos amis : l'abbé Marianno était tel, en un mot, qu'il était aussi difficile de

l'aimer que de ne le pas estimer. Il eut la bonté de me donner des leçons, mais je tremblais en entrant dans sa chambre : ses railleries amères m'humiliaient presque toujours. On regarde comme un grand bien d'abattre l'orgueil d'un enfant : on a raison sans doute de combattre sa vanité; mais lorsque le combat est perpétuel, l'enfant toujours battu, ou perd nécessairement de la force et de l'énergie de son caractère, ou si cette énergie est assez forte pour résister, elle se tourne contre le continuel agresseur qui la tourmente. L'âge vient, et l'impression reste : l'enfant, devenu homme, se souvient des terribles leçons qu'on lui a données; et en payant le tribut de reconnaissance qu'il vous doit, il vous refuse avec joie ce dont la nature lui laisse la liberté, sa confiance.

Enfin l'on me trouva cependant un précepteur; il s'appelait Bovino. Cet homme, né avec de l'esprit et beaucoup de connaissances, ne laissa pas de m'avancer dans mon latin, pendant le peu de temps que je restai avec lui. Il se livrait cependant moins à l'éducation de son pupille qu'à son goût pour l'art dra-

matique : le succès qu'a eu depuis sa tragédie des Chérusques semble prouver qu'il n'était pas sans talent.

CHAPITRE VII.

Mes précepteurs.

Pendant l'hiver que nous passâmes à Madrid je menai une vie douce et agréable. Ma tante donnait à souper deux fois par semaine, et familiarisait mon enfance avec le monde. Elle s'était chargée de mes lectures, et avait l'art de me faire lire avec fruit : son grand désir était de me rendre l'esprit juste; et tous les matins je lui portais l'extrait de ce que nous avions lu la veille. Ces extraits, en me rappelant les faits, m'apprenaient à écrire et à narrer; ma tante corrigeait mes extraits; et lorsqu'elle était contente de mon travail, ma récompense était d'aller à la comédie française : je jouissais souvent de ce plaisir. Elle avait la moitié d'une loge, et elle regardait le spectacle comme une partie de l'éducation. Nous allions donc toujours ensemble à la comédie; mon oncle nous y menait, et nous laissait ensuite, pour aller voir ses connais-

sances particulières. J'écoutais la pièce avec attention, parce que je savais que ma tante m'en demanderait compte : cette manière de m'amuser m'instruisait à sentir et à rendre ce que je sentais. Mon précepteur avait assez d'exactitude pour m'être utile, et pas assez pour me gêner. Don Avilas et l'abbé Marianno prenaient de l'amitié pour moi, et se plaisaient à me faire de ces petits présens qui rendent si heureux les enfans. Je m'instruisais, je m'amusais, j'étais content, lorsque Bovino, mon précepteur, nous quitta : Bovino ne voulut point venir à la campagne, et nous donna à sa place un certain Hecco, qu'il assura nous convenir parfaitement. On le prit sans examen, parce qu'on était à la veille d'un départ : la belle saison rappelait mes parens à une terre dont ma tante avait l'usufruit. Cette terre était dans les Asturies ; mon oncle l'aimait beaucoup ; de sorte qu'à peine les beaux jours commencèrent, que, prenant congé de l'abbé Marianno et de don Avilas, nous nous mîmes en chemin pour les Asturies. La terre où nous allions s'appelait Avilas, et n'est pas à une grande distance de

Madrid : c'est un endroit peu agréable; la maison, mal bâtie, a plutôt l'air d'une ferme que d'un château; peu de promenades, point d'eau, un pays plat et sans vue : voilà la position d'Avilas; mais le voisinage dédommageait de la situation. La marquise de Caréva avait une terre auprès, et y vint passer l'été; dona Sachéra, nourrice de Sophia, fille du roi, vint aussi chez son fils l'abbé de Santo-Pedro, dont l'abbaye était à un quart de lieue d'Avilas : cette dona Sachéra avait une nombreuse famille; et tout ce monde répandait beaucoup de gaieté dans la maison de mon oncle, qui était leur rendez-vous commun. J'étais, pendant ce temps, sous la férule de mon précepteur Hecco. Peu de jours suffirent pour nous apercevoir de son incapacité; il ne savait pas un mot de latin : on le congédia, après s'être assuré d'un autre à Madrid. Le malheureux Hecco s'en alla; et n'ayant plus de ressources, il se passa son épée au travers du corps : il ne se tua pas; et don Avilas le servit en empêchant la poursuite de cette malheureuse affaire. L'abbé Marianno, qui s'était chargé du soin de me trouver un pré-

cepteur, nous envoya un certain abbé Bertillo, dont la science était assurément la seule qualité : cet homme vint me joindre à Avilas, et je fus mis sous sa discipline. Jamais il n'y en eut de plus dure : il me battait toutes les fois qu'il n'avait rien à faire, avec une certaine règle qui ne le quittait pas; et presque toujours il était oisif. Enfin, j'eus le courage de m'en plaindre à ma tante, et l'abbé Bertillo fut renvoyé. Le vicaire d'Avilas se chargea de corriger mes versions en attendant un quatrième précepteur, qui ne tarda pas à arriver : il s'appelait l'abbé Bonino, et ne savait que médiocrement son latin. Comme nous étions près de notre départ pour Madrid, nous l'emmenâmes avec nous.

L'hiver que je passai à Madrid fut exactement le même que le précédent : mes études, un maître à danser, les spectacles et les soupers de ma tante partageaient mon temps; l'abbé Bonino m'en laissait perdre beaucoup, et courait fréquemment les rues de Madrid. Je me souviens qu'il me menait souvent chez une demoiselle qui demeurait rue des Prêtres, à un cinquième étage. Cette personne peignait

des éventails, mais elle quittait la peinture pour recevoir mon précepteur. Je remarquais qu'elle avait toujours quelque chose à lui dire en particulier; ce qui les obligeait de passer dans la chambre d'à côté; je restais dans la première pièce, où je me souviens qu'on me laissait toujours un gros chat pour me divertir.

Un jour je laissai le gros chat, et j'eus la curiosité d'aller regarder par le trou de la serrure : je les vis qui causaient, mais d'une manière qui me rendit rêveur plus de huit jours, et me fit venir bien des idées.

Peu de mois passés à Madrid firent ouvrir les yeux à ma tante sur l'abbé Bonino : le malheureux penchant qu'il avait à l'ivrognerie la détermina à le renvoyer; et comme j'avais été jusqu'alors très-malheureux en précepteurs, elle résolut de me mettre en pension chez un certain abbé Chocardo, qui demeurait à la barrière Saint-Dominique. Tout fut arrangé pour que j'y fusse placé; j'allai même y faire ma première visite, et je devais y entrer huit jours après, lorsqu'une tragédie dérangea tous ces projets.

CHAPITRE VIII.

Année intéressante.

Don Lope de Véga fit jouer alors sa tragédie des Scythes; je voulus absolument la voir; et comme ma tante ne me refusait rien, elle suspendit mon entrée à la pension de l'abbé Chocardo. Pendant ce temps, une amie de ma tante lui indiqua un précepteur qu'elle assura lui convenir parfaitement. La peine que mes parens avaient à se séparer de moi leur fit encore essayer ce dernier; et, au lieu de me mettre en pension, mon oncle prit ce nouveau précepteur, qui s'appelait Vrido. Le temps de quitter Madrid était venu, nous partîmes donc pour Avilas, et nous emmenâmes Vrido avec nous. Mes parens n'eurent point à se repentir de l'avoir pris : c'était un homme bien au-dessus de son état, plein d'esprit et d'érudition, de mœurs irréprochables, et fait, en un mot, pour rendre son disciple vertueux, aimable et instruit. Vrido ne tarda pas à s'at-

tacher à moi; je le lui rendis de tout mon cœur, et cet attachement ne finira qu'avec moi.

J'étais dans ma douzième année; je commençais à penser et à sentir; j'eus alors une petite idée de l'amour, un peu plus forte que toutes celles que vous avez pu remarquer. Je fis connaissance avec les nièces du poëte Tegrès [1] : la cadette me plut beaucoup; et pendant un petit séjour que nous allâmes faire à leur château, j'étais aux petits soins avec celle que j'aimais. Je peux dater de cette époque mon premier sentiment ressemblant un peu à l'amour : la ressemblance était bien légère, car je vis fort peu cette cadette, et je l'oubliai tout aussi vite que je m'en étais épris.

Mon oncle, qui me destinait au service, m'acheta un petit cheval pour me donner les premiers principes de l'équitation. La possession de ce cheval fut un des plaisirs les plus vifs que j'aie sentis : j'aimais beaucoup mon petit coursier, qui était une jument; je lui

[1] Les nièces de Gresset.

avais donné le nom de Biche : je la parais de fleurs et de rubans, je lui faisais des vers ; et le cœur me saigne encore en me rappelant que je fis accoucher ma Biche avant terme, pour l'avoir fait galoper pendant deux lieues dans le temps de sa grossesse. Biche était pourtant tendrement aimée; et elle a dû me regretter d'autant plus que, de mon écurie, elle a été finir ses jours dans un moulin.

Pendant le cours de cet été, ma tante fit connaissance avec un gentilhomme des environs, père de trois filles assez aimables. Elles étaient fort jeunes, et plurent infiniment à ma tante, qui les prit en amitié, les attira chez elle, et, les traitant comme ses filles, leur donna cet usage du monde et ce vernis qu'on n'acquiert guère qu'à Madrid.

Ces trois segnoras avaient une femme de chambre nommée Joséphine, que je trouvai charmante : elle était effectivement jolie; et j'allais dans sa chambre le plus souvent que je le pouvais. Mon amour pour Joséphine me donna pour la première fois l'idée de la jalousie : je n'aimais point que personne vînt parler à Joséphine; et un jour que mon pré-

cepteur voulut l'embrasser par plaisanterie; je tirai exprès la chaise de Joséphine, qui tomba et se blessa : je fus enchanté de ce que cet accident l'empêchait d'être embrassée. Ses maîtresses se moquaient de mes amours avec leur femme de chambre; leurs plaisanteries me déplurent. Ce qui acheva de m'aigrir contre elles, c'est qu'elles chassèrent Joséphine, et que je ne revis plus l'objet de mes amours.

Cependant Vrido ne me laissait pas négliger mon latin. J'avançais assez rapidement; j'expliquais Horace et Virgile. Ma tante, qui voulait cultiver la mémoire dont le ciel m'avait doué, me faisait apprendre par cœur le poëme de Lope de Véga : lorsque je disais un chant sans faute, ma récompense était douze réales; et comme ce poëme avait dix chants, il me valut une piastre. Souvent l'on m'en faisait déclamer les morceaux les plus beaux; on applaudissait mes talens; et mon petit amour-propre préférait une louange aux douze réales de ma tante. Mes jours se passaient gaiement; car, outre la société des trois beautés que Joséphine servait, nous

avions toujours beaucoup de monde. Un nouvel hôte vint mettre le comble à mon bonheur.

Un jour, je m'en souviendrai toute ma vie, j'allais monter à cheval, je descendais l'escalier de ma chambre, lorsque j'aperçois à quelques marches de moi, qui?... mon père, mon père, que je n'avais pas vu depuis deux ans, mon père, que je croyais à deux cents lieues de moi. Je me précipitai dans ses bras; la joie me fit pleurer à chaudes larmes; je fus un quart d'heure sans pouvoir prononcer un mot; je sanglotais et j'embrassais mon père: mon oncle et ma tante furent émus de la vive sensation que j'éprouvais; ils reçurent leur frère avec tendresse, et je me livrai à la mienne avec toute la vivacité que Dieu m'a donnée. Ce fut alors que j'appris la mort de mon grand-père: je le regrettai, quoique je ne l'eusse guère vu; mais il était bon, il m'aimait, et nous serions trop malheureux s'il nous en fallait davantage pour chérir et pleurer quelqu'un. Il avait fait mon père son héritier universel, et ce testament lui assurait la possession incontestable de la terre de Niaflor.

L'arrivée de mon père décida mon oncle et ma tante à passer leur hiver à Avilas; d'ailleurs ils avaient besoin de raccommoder leurs finances, qu'un trop long séjour à Madrid avait dérangées. Je ne fus point fâché de ce projet; je restai auprès de mon père, et nous avions de la société : un commandeur de Malte et une chanoinesse, sa nièce, passaient l'hiver dans leur commanderie, fort près d'Avilas; les segnoras Crinitto venaient souvent nous voir. L'aînée, âgée d'environ vingt-deux ans, n'était pas jolie, mais elle était douce et aimable; la seconde, nommée Henriette, était assez bien de figure, grande, bien faite, peu d'esprit, mais beaucoup de bon sens; la troisième, la segnora Gornilla, était la plus jolie et la plus spirituelle, mais elle était un peu contrefaite, et visait à l'épigramme, sans avoir assez de saillie pour soutenir avec agrément ce genre dangereux et brillant. L'abbé Marianno vint aussi nous voir, et mit de la gaieté dans la maison. L'hiver s'écoulait insensiblement : mon père était toujours avec Vrido et moi; quelquefois nous allions ensemble à la chasse, que j'aimais assez; mes

études allaient bien, et cette année est une des plus douces de ma vie. Le départ de mon père me la fit regretter plus d'une fois. Au mois de mars 1768, il reprit la route du royaume de Grenade. Cette séparation me coûta infiniment; j'aimais mon père plus que moi, et je l'aimais d'autant plus que jusqu'alors je n'avais guère aimé que lui. Je fus bien long-temps à me consoler de sa perte: je m'enfermais pour pleurer son absence; et Vrido n'était pas fâché de mon chagrin.

Ce fut dans cet instant que l'on me fit faire ma première communion. Jusqu'alors je n'avais pas fait grande attention à la religion. Le curé de la paroisse, qui m'instruisit, me fit une si grande frayeur de l'enfer, que je devins dévot : je ne manquais plus la messe; j'étais devenu un petit saint, et je fis ma première communion avec tout le zèle d'un converti.

A peine était-elle faite, que mon oncle reçut une lettre du premier écuyer de l'infant don Juan, par laquelle il lui apprenait que j'avais une place de page, et qu'on lui donnait le choix de m'envoyer cette année ou la

suivante. La tendresse de ma tante la portait à renvoyer à l'année d'après : je n'avais que treize ans, j'aurais fort bien pu attendre; mais mon impatience détermina. Il fut résolu que mon oncle me conduirait lui-même à Madrid. On me fit mon petit équipage. Vrido vit tous ces apprêts avec chagrin; il m'aimait tendrement; et il devait rester à Avilas jusqu'à ce qu'il fût placé : je le quittais aussi avec regret; j'embrassai ma bonne tante en pleurant, et le lendemain nous prîmes la route de Madrid.

CHAPITRE IX.

Arrivée à Madrid; début dans la maison de don Juan. L'on m'essaie comme un cheval de cabriolet.

En arrivant dans cette capitale nous trouvâmes établie dans la maison de mon oncle dona Nisa, que j'avais vue à Fernixo; dona Podilla, cette petite-fille du grand Caldéron, et son mari don Podillo, dont je crois vous avoir parlé, y étaient aussi. Lope de Véga avait pris la résolution de ne plus voir personne, et, par une suite d'événemens trop longs à vous détailler, il avait prié sa nièce dona Nisa d'aller habiter Madrid. Don Podillo et sa femme l'avaient suivie, et en attendant une maison, ils occupaient celle de mon oncle : ce fut là que je renouvelai connaissance avec dona Nisa, qui me marqua beaucoup d'amitié et d'intérêt.

Le lendemain de mon arrivée nous allâmes voir le premier écuyer de l'infant don Juan : c'était lui qui me faisait entrer page; et il

nous conseilla d'aller à l'Escurial voir le gouverneur, appelé don Cortillos.

Cette visite sera toujours gravée dans mon esprit. Je vis un grand homme brun, qui avait l'air dur et sot. A peine m'eut-il regardé, qu'il dit, en haussant les épaules, fronçant le sourcil, et tournant vers mon oncle un œil bête et hagard : Ça est trop petit, monsieur, ça ne peut pas monter à cheval; et depuis que le prince prend des brenaillons pour pages, j'ai été obligé d'acheter des bidaillons pour monter ces merdaillons. Mon oncle, un peu piqué du début, lui dit qu'il attendrait l'avis de l'infant don Juan avant de me remmener chez lui, et le remercia de l'intérêt tendre qu'il prenait à moi. Don Cortillos s'offrit pour me présenter lui-même à l'infant; mon oncle refusa cet insigne honneur, et me reconduisit à Madrid.

Tous ceux à qui nous racontâmes notre visite rirent beaucoup de la courtoisie de don Cortillos, mais nous conseillèrent d'aller voir l'infant lui-même. Ce prince était alors à Loucienno, au chevet de son fils expirant. Quoique ce fût une bien triste circonstance

pour lui être présenté, cependant mon oncle ne fit monter à cheval, et nous arrivâmes à Loucienno. L'infant avait déjà été prévenu par l'obligeant Cortillos. Il me trouva bien faible et bien petit pour faire le service : j'avais beau me hausser sur la pointe des pieds, dans les grandes bottes fortes que j'avais, je ne gagnais pas assez de pouces pour paraître digne de l'état pagique; cependant le prince me sut gré de ma bonne volonté; et pour me prouver la sienne (ce furent ses termes), il consentit à me prendre à l'essai. On convint de me faire aller à Crisco, l'une de ses terres, à dix-huit lieues de Madrid, et de m'en faire revenir le lendemain en poste : si je soutenais le voyage, je devais être reçu page. On me mit donc sur un bidet de poste : j'arrivai à Crisco après avoir roulé la moitié du chemin; j'en revins de même : je mis fort peu de temps à ma course, malgré mes chutes, et je fus reçu page en dépit de don Cortillos. Mon oncle me donna de l'argent et des conseils, et me laissa à l'Escurial, où était le chef-lieu de l'éducation pagique. Il chargea dona Sachéra d'avoir soin de mes finances,

de me fournir ce qui me serait nécessaire; et après m'avoir embrassé, il retourna à Avilas.

Il faut que je vous peigne cette éducation pagique. Nous avions d'abord pour gouverneur ce don Cortillos qui m'avait si bien accueilli : c'était un homme fort dur, et qui, à force de vivre avec des chevaux de carrosse, était devenu le plus brutal cheval de l'écurie de l'infant don Juan. Il suivait toujours ce prince, et veillait plus particulièrement sur les quatre anciens, qui faisaient les voyages de l'infant, et le servaient dans ses différentes maisons. Les quatre autres pages, car nous n'étions que huit, restaient à l'Escurial, sous la férule d'un certain abbé Rosiro : cet abbé était petit, laid, méchant, ignorant, sot et tartufe; c'était là notre digne mentor. Nous avions deux domestiques chargés de veiller sur nos actions, et de rapporter fidèlement tout ce que nous disions et faisions. De plus, nous avions des maîtres de dessin, d'écriture, de mathématiques, d'exercice, d'armes, de danse et de voltige; mais la plupart de ces messieurs, trop grands seigneurs pour nous

donner leçon eux-mêmes, avaient des prévôts, lesquels prévôts en sous-payaient d'autres pour ne pas venir donner la leçon : tel était surtout don Blondino, notre maître de mathématiques, qui donnait quelque argent à l'abbé Rosiro pour nous enseigner l'arithmétique, qu'il ne savait pas. Cet abbé Rosiro nous menait tous les jours à la messe. Il avait souvent de l'humeur, et alors il nous mettait en prison pour se divertir; je me souviens fort bien d'y avoir été mis pour avoir rêvé que je couchais avec une femme, et avoir raconté mon rêve : mais aussi l'on ne m'y mettait pas toutes les fois que j'allais voler du plomb sur les gouttières pour faire un bassin dans le jardin du signor abbé. Tel était notre équitable précepteur, et telle était l'école où j'ai passé les années les plus intéressantes de ma vie.

CHAPITRE X.

Détails peu intéressans.

Heureusement pour moi je ne passai que six mois à l'Escurial sous la férule du digne abbé Rosiro. Ces six mois furent employés à me promener dans le parc de l'Escurial, à donner et recevoir des coups de poing; car les pages ne portent point d'épée; et pour entretenir la valeur naturelle à tout Espagnol, ils passent leur vie à s'arracher réciproquement les cheveux. Quoique je n'eusse alors que treize ans et quelques mois, j'avais du plaisir à aller souvent admirer les tableaux qui ornaient les appartemens du roi d'Espagne. J'aimais la peinture; et le peu d'argent que j'avais était employé à acheter les estampes des tableaux qui m'avaient frappé; j'étais devenu assez connaisseur en gravures. Cependant il faut avouer que je n'y employais pas tout mon argent : le café, les liqueurs en absorbaient une partie, et le plaisir que

j'avais à régaler mes camarades pensa me devenir funeste : j'eus une maladie assez sérieuse, causée par la trop grande quantité de liqueurs que j'avais bue ; je fus près de six semaines malade : mais cette leçon me corrigea pour toujours de l'intempérance ; et depuis ce temps j'ai été sobre et bien portant. Enfin le temps de quitter l'Escurial arriva: l'infant don Juan alla faire un voyage dans l'un de ses duchés, et laissa à Madrid la princesse Adélaïde, sa fille, et la princesse Thérésia, sa belle-fille, veuve de son malheureux fils. Il fallut deux pages pour aller servir ces princesses : je fus donc envoyé à Madrid, et l'on m'attacha à la jeune princesse Adélaïde, qui était au couvent de Monte-Marto (Montmartre). Je passai ce temps agréablement ; j'étais toute la journée dans le couvent de Monte-Marto, et j'y vivais de biscuits et de sirops. La princesse me comblait de bontés, et je la servais avec beaucoup de zèle ; je n'avais pas grand mérite à cela : elle était alors ce qu'elle a été depuis et ce qu'elle sera toujours, douce, polie, aimable pour tout le monde, ne se souvenant jamais de sa dignité

que pour faire du bien : elle était adorée par son dernier valet de pied comme par sa première dame d'honneur; et l'on pouvait prévoir dès-lors qu'elle deviendrait chère à toute l'Espagne [1].

Un jour que je venais de la reconduire à son couvent, un homme se trouva vis-à-vis de moi, au tournant d'une rue : je ne pus arrêter mon cheval, et je lui marchai sur le corps. Il y eut des plaintes portées; on m'envoya à l'Escurial en prison : mais la jeune princesse Adélaïde demanda ma grâce, et je revins continuer mon service auprès d'elle. Ce fut alors que je connus l'infant don Juan; il était de retour de son voyage, et pendant le peu de temps qu'il séjourna à Madrid j'eus le bonheur de lui plaire : il s'amusait à me faire causer, et dès ce moment il décida que je le suivrais partout. Je quittai donc la princesse Adélaïde pour passer au service de son père, dont les bontés pour moi allèrent toujours en augmentant. Il me donna le surnom

[1] Voyez, sur les personnes désignées dans ce chapitre, l'Avertissement de l'éditeur.

de Polichinello, que j'ai toujours porté depuis : Polichinello ne quittait guère son maître, et devint un de ses favoris. Don Cortillos, dont l'âme basse et jalouse redoutait le crédit naissant de Polichinello, ne perdait pas une occasion de me nuire dans l'esprit de l'infant; mais malgré lui ma faveur se soutenait : j'amusais le prince, chose qui n'était jamais arrivée à don Cortillos. J'avais quatorze ans; j'étais plus instruit qu'on ne l'est ordinairement à cet âge : l'infant était bon et avait de l'esprit; ces deux qualités m'assuraient son indulgence et la continuation de ses bontés.

CHAPITRE XI.

Courses, fêtes. Études des mathématiques. Mariage de don Avilas. Mort de ma tante.

Je passais ma vie sur les chemins ou à l'église; car don Juan était très-dévot, et voyageait sans cesse; je n'étudiais guère; j'oubliais même ce que j'avais appris : mon projet était de servir dans la cavalerie, et je croyais qu'il était inutile de s'appliquer à autre chose qu'au cheval. Je lisais beaucoup de romans, que j'aimais avec passion. Celle de toutes mes lectures qui me plaisait le plus était la traduction de l'Arioste : ce charmant poëme faisait sur moi le même effet qu'avait produit l'Iliade dans ma première enfance. Je ne rêvais qu'à Charlemagne et à ses paladins; je ne passais jamais sur le Pont-Neuf sans chercher des yeux l'endroit où Rodomont avait passé la Seine à la nage : j'avais donné un nom à chaque cheval de l'écurie de l'infant, et le mien était toujours le fidèle Bayard. Mon

temps se passait ainsi à courir, à lire et à rêver. Mon oncle et ma tante venaient passer leur hiver à Madrid, et j'allais souvent dîner chez eux. D'ailleurs les fêtes se succédèrent à la cour d'Espagne pendant tout le temps que je fus page : le mariage de la princesse Adélaïde, mon ancienne maîtresse, avec l'infant don Joseph, fut le premier dont je fus témoin : cette princesse me donna une montre; et toute la maison de son père pleura de la voir entrer dans une autre. Le mariage du duc de Bourbon avec la sœur de l'infant don Joseph suivit celui de la princesse Adélaïde; et enfin celui du prince des Asturies se fit au mois de mai 1770 : j'assistai à toutes les fêtes qui se donnèrent à cette occasion; je pensai périr au malheureux feu d'artifice qui coûta la vie à tant de citoyens de Madrid; et, toujours à la suite de don Juan, je vis les différentes maisons du roi d'Espagne, et tout ce que sa cour avait de plus brillant.

J'avais ainsi passé deux années de mon temps de page; j'étais âgé de quinze ans, et dans onze mois je devais entrer au service, lorsque tout à coup le désir de servir dans

l'artillerie me prit : j'en fis part à mes parens qui y consentirent. Mais il fallait travailler et apprendre quatre gros volumes sur lesquels il était nécessaire de subir un examen avant d'être admis seulement aux élèves; rien ne me rebuta : je pris un maître à Madrid, je travaillai jour et nuit, je ne sortis plus de ma chambre; pendant le temps que je suivais mon prince dans les visites qu'il faisait, j'avais mon livre dans ma poche; et tandis qu'il faisait sa visite, je m'occupais dans l'antichambre à calculer le solide d'un boulet ou à mesurer la hauteur d'une courtine. Un ancien général espagnol, qui venait dans la même maison que don Juan, me trouva un jour occupé à tracer sur le parquet de l'antichambre, avec de la craie, la démonstration de la vis. Il fut édifié de mon goût pour l'étude, et me prédit que je serais général : je ne demandais qu'à être élève; et mon ardeur pour le travail ne diminuait point. Il m'est arrivé souvent, dans le fort de l'hiver, courant à cheval devant la voiture de don Juan, de me rappeler une proposition que j'avais de la peine à démontrer sans figure : je descen-

dais, et traçant sur la neige, avec le manche de mon fouet, deux mobiles liés ensemble par une ligne inflexible, je calculais et démontrais le point où était leur centre de gravité; et lorsque j'avais fini ma démonstration, je remontais à cheval, et je regagnais en galopant le temps que mes mobiles m'avaient fait perdre. Avec cette ardeur, je fis de grands progrès; et mon maître m'assurait tous les jours que je ne serais pas refusé à l'examen. Le temps s'écoulait insensiblement. Dans l'été de 1770, je devais suivre mon prince à Aranjuez; mais la haine de don Cortillos ne manqua pas de prétexte pour me faire rester à Madrid. Ce contre-temps fut heureux pour moi; mon oncle et ma tante y vinrent pour marier ce don Avilas dont je vous ai parlé. Il épousait la fille de don Sibalto, garde du trésor royal. Je fus prié de la noce, qui se fit à la campagne, à trois lieues de Madrid. J'allai donc passer quelques jours à cette campagne; et ce fut un grand plaisir pour moi de me retrouver avec cette bonne tante que j'avais quittée à regret : elle me combla de caresses. Le marié et la mariée me firent le plus grand

accueil ; et celle-ci me donna une belle chaîne d'or pour présent de noce. Après quelques jours passés ainsi dans les plaisirs et dans les festins que cause toujours un mariage, il fallut retourner à mon service, et dire adieu à mon oncle et à ma tante, qui reprenaient le chemin d'Avilas. En embrassant ma tante, je versais des pleurs comme si j'avais prévu que c'était la dernière fois que nous nous embrassions.

Hélas ! je ne la revis plus ; elle tomba malade peu de temps après à Avilas : les soins de mon oncle, l'art des médecins, prolongèrent sa faible vie jusqu'au mois de février ; mais elle succomba à cette époque, et mourut en donnant encore des marques de son attachement pour moi : elle me laissa six cents livres de rente viagère. Je n'avais pas besoin de ce bienfait pour la pleurer.

Mon oncle, inconsolable, se rendit sur-le-champ à Madrid, où je le vis pénétré d'une douleur que rien ne pouvait calmer. Il fit vendre tous ses meubles, mit ordre à ses affaires, et loua une maison de campagne dans un village à cinq lieues de Madrid. Mon oncle

avait douze ou quinze mille livres de rentes, et devait en avoir encore six ou sept à la mort de ce grand-oncle, son bienfaiteur, duquel il s'était séparé. J'allais le voir à sa campagne le plus souvent que je pouvais. Son amitié pour moi semblait augmenter par la perte de sa femme. Il fit un testament par lequel il me donnait tout ce qu'il laisserait après lui. Il attendait impatiemment la fin de mon temps de page pour pouvoir me conduire lui-même au corps que j'avais choisi ; et j'étais plus impatient que lui de voir arriver ce moment.

CHAPITRE XII.

Premier instant de liberté. Ma sortie des pages.

Pendant l'hiver de cette année était arrivé le fameux exil du conseil de Castille. Don Avilas avait subi cet exil comme les autres, et même mieux que les autres, parce qu'il s'était montré plus entier dans ses sentimens. Le roi d'Espagne l'avait envoyé dans le fond de la Sierra-Morena. La mort de ma tante, sa mère, était arrivée pendant le séjour qu'il fit à la Sierra, et il n'obtint d'être exilé à Avilas qu'à la sollicitation de son oncle l'abbé Marianno, qui, pensant d'une manière opposée à la sienne, était entré dans le nouveau conseil de Castille. Don Avilas repassa donc à Madrid pour aller dans son nouvel exil : je le vis à son passage, et il m'assura avoir hérité de toute l'amitié que ma tante avait pour moi.

Nous étions au mois d'avril; je devais quitter les pages au mois de juin. L'infant don Juan alla faire un voyage dans ses terres; et

comme il était très-important que j'étudiasse dans ces derniers momens, je lui demandai la permission de me mettre dans une pension, pour y profiter de mon maître de mathématiques : il y consentit et me laissa à Madrid.

Voici le premier instant d'où je puis dater ma liberté, et, chose étonnante, je n'en fis pas mauvais usage. Je prenais jusqu'à trois leçons par jour, et j'allais les chercher d'une extrémité de Madrid à l'autre. Tous les soirs j'allais au spectacle, et je passais ma nuit à étudier. Ma santé ne s'altérait point de cette manière de vivre; mon imagination n'était même pas assez remplie par les leçons de géométrie : je pensais sans cesse à l'amour; quand je dis amour, je me fais honneur, car la servante de la pension m'occupait autant que la beauté que je voyais passer au Prado. J'étais avide de savoir tout ce que j'ignorais, et malgré mes soins je ne pus pas parvenir à me faire instruire.

Le temps s'écoulait : les leçons fréquentes de mon maître, et l'ardeur avec laquelle j'étudiais, m'avaient mis en état de subir un examen. Avant de m'y exposer, j'obtins de don

Juan qu'il prierait l'examinateur de l'artillerie de m'examiner à Madrid avant d'aller à Durango, lieu où se faisait le concours. Je fus donc examiné et jugé digne de me présenter à Durango. Je fus alors un peu plus tranquille, et je repris mes fonctions de page auprès de don Juan. Ce fut l'instant où se maria le frère aîné du prince des Asturies : j'assistai à ce mariage et aux fêtes qui le suivirent; tout de suite après je quittai l'habit de page pour prendre l'uniforme. Je ne peux pas vous rendre le plaisir que me fit mon habit bleu : je me regardais dans tous les miroirs, j'étais occupé de savoir si j'avais bien l'air d'un officier; ma cocarde et ma dragonne faisaient le bonheur de ma vie. J'allai passer quelques jours chez mon oncle; de là j'allai prendre congé du prince; et comme mon oncle voulut me conduire lui-même à Durango, nous partîmes ensemble de Madrid le 2 juillet.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Nouvelle position. Départ pour Durango. Anecdote de dona Pradella. Arrivée à Durango. Concours, et départ pour le château de don Crinitto.

J'ENTRE dans une nouvelle carrière; je quitte l'enfance et l'esclavage : j'ai seize ans, un uniforme et ma liberté. Je vais décrire mes erreurs et mes folies; trop heureux si, au moment où je les écris, il ne m'en reste plus à faire !

Avant de commencer le récit de ce qui m'arriva, il est à propos de vous peindre quelle était ma situation physique et morale. Mon père, toujours dans le royaume de Grenade, et jouissant d'une médiocre fortune, m'avait totalement abandonné à mon oncle, qui se chargeait de mon entretien. Je vous ai dit que cet oncle avait douze ou quinze mille

livres de rentes : il avait fait un testament avant de partir de Madrid, par lequel il me déclarait son seul héritier; j'avais à moi les six cents livres de rente que ma tante m'avait laissées, et une petite pension que me faisait mon oncle; cet oncle, en partant de Madrid, avait payé toutes mes dettes de page et tout l'argent qui était dû à mon maître de mathématiques. Enchanté de mon nouvel état, je regrettais peu tout ce que je quittais; j'étais fort vif, fort pétulant, fort avide de tout ce que je ne connaissais pas, et désirant avec fureur de me singulariser dans quelque genre que ce fût.

Voilà dans quelles dispositions je partis de Madrid, avec mon très-cher oncle. Nous allâmes coucher tout près de Siguença, chez une dona Pradella, parente de mon ancienne tante. Elle nous reçut fort bien; et j'aurais passé sous silence cette visite, si la vue du lit où dona Pradella allait se coucher ne m'avait tellement échauffé la tête, que je n'en dormis pas de la nuit. J'avais seize ans; j'avais mon innocence : je mourais d'envie de partager ce lit; si j'avais osé, je l'aurais pro-

posé à dona Pradella. On m'a dit depuis qu'elle était dans l'usage d'accepter ces sortes de propositions.

Deux jours après nous arrivâmes à Durango. Je trouvai là plus de cent aspirans, qui concouraient tous à quarante places d'élèves. L'on n'entendait dans cette ville que la langue des mathématiques; et quoique, tous tant que nous étions, nous eussions l'esprit fort peu géométrique, nous ne laissions pas d'en raisonner savamment. Je concourus comme les autres; et l'usage était d'attendre le résultat de tout l'examen pour apprendre ensuite à chacun quel était son sort.

Mon oncle, dont le projet était d'aller passer quelque temps chez ce don Crinitto, père des trois demoiselles dont je vous ai parlé, me fit quitter Durango pour aller, disait-il, attendre mon sort chez don Crinitto. Je partis donc après avoir pris congé du commandant de l'école, nommé don Garcias; je le remerciai des bontés qu'il m'avait marquées pendant mon petit séjour à Durango, et j'arrivai en peu de temps au château qu'habitait don Crinitto et ses trois filles.

CHAPITRE II.

Soupirs et bouquets pour Henriette. Pari perdu. Agréable nouvelle. Séjour à Avilas, et départ pour Durango.

Nous fûmes reçus par don Crinitto, non comme de vieilles connaissances, mais comme de vieux bons amis. Don Avilas, le fils de ma tante, exilé alors pour les affaires du conseil de Castille dans sa terre d'Avilas, vint nous voir chez don Crinitto. Il m'invita à aller passer quelque temps avec lui; et je ne me pressai pas de profiter de ses offres. J'avais oublié mon ancienne inimitié pour ces demoiselles; je rendais même des soins à la seconde, nommée dona Henriette. Je me levais tous les jours à six heures du matin, parce que j'étais sûr de trouver Henriette seule dans le salon, occupée à faire de la dentelle: je la regardais travailler; j'osais quelquefois lui baiser la main. Je courais au jardin lui cueillir des roses; j'avais soin de les prendre toujours en boutons, pour les voir épanouir

sur son sein : mon imagination me servait bien ; je croyais être véritablement témoin des progrès que la chaleur de ce beau sein faisait faire à mes roses. Quelquefois Henriette me rendait mon bouquet après l'avoir porté : c'était alors que mon grand plaisir était de manger mes roses feuille à feuille, après les avoir bien fanées par mes baisers. Henriette n'était pas de celles qui comprennent le plaisir de manger un bouquet ; d'ailleurs elle était bien plus âgée que moi, et tournait mon amour en plaisanterie : mais elle avait assez d'amour-propre pour être flattée des hommages même d'un enfant ; et l'empire qu'elle avait sur cet enfant l'amusait au moins, s'il ne l'intéressait pas. Elle voulut s'en servir un jour d'une manière assez plaisante. J'avais la mauvaise habitude de dire à tout propos un certain mot espagnol, qui répond, en français, à celui de pardieu. Henriette, qui prenait plaisir quelquefois à me corriger de mes défauts, me promit de m'embrasser si j'étais douze heures sans le dire. Le marché commençait à six heures du matin. Je me fis violence toute la journée ; le prix qu'on avait

mis à mon attention m'enflammait au point que j'aimais mieux ne pas parler que de m'exposer à le perdre. Je fus assez heureux pour arriver sain et sauf jusqu'à six heures moins une minute du soir; alors, ma montre à la main, je vins à elle, avec l'air du bonheur, et je m'écriai : Pardieu! je vais donc avoir gagné. Vous avez perdu, me dit Henriette; et malgré toutes mes instances elle fut inflexible. Cette petite aventure me fit une telle peine, que depuis ce temps je n'ai jamais prononcé le mot qui me coûta ce baiser.

Je passai près de six semaines dans cette société, mon oncle pleurant toujours, et moi m'occupant sans cesse d'Henriette et de mes bouquets. Mon oncle prépara bientôt son départ, et me fit alors confidence de ma réception à l'école de Durango : il me l'avait cachée, parce que don Garcias, le commandant, la lui avait dite sous le secret; et mon oncle me donna l'agréable surprise de ne m'apprendre mes succès que par des boutons numérotés que l'on attacha à mon habit tandis que je dormais. Ces boutons étaient la distinction des élèves admis. Ma joie fut vive; je com-

mençais à sentir très-vivement. J'embrassai mille fois mon oncle, et bientôt je lui dis adieu. Il prit la route de Madrid, tandis que moi, fier de mes boutons, et me croyant déjà un être nécessaire à l'état, je regardai l'amour comme une occupation indigne d'un héros; et quittant ces belles demoiselles, et leurs jardins que j'avais dépouillés de roses, je m'en allai chez don Avilas, qui fut fort aise de m'avoir chez lui, et me combla de caresses.

Je regrettais peu Henriette; en lui rendant des soins, ce n'était pas elle que j'avais aimée, c'était le plaisir d'aimer une femme que j'avais cherché : dès que mon âme fut remplie par un autre objet je cessai de penser à l'amour. Il viendra un temps, mon cher lecteur, où vous me verrez tout quitter pour ne penser qu'à lui : mais n'anticipons point sur les événemens. Je fus peu de temps à Avilas, et j'y fus toujours entouré de monde : la famille de dona Avilas s'y était rassemblée, et cette société rendait le château vivant et gai. Don Angelo, frère de dona Avilas, avait aussi été membre du conseil de Castille, et une lettre de cachet l'avait relégué auprès de son beau-

frère. Ce jeune homme, né avec de l'esprit et un fort bon cœur, avait fait dans sa jeunesse beaucoup d'étourderies; et, quoique âgé de près de trente ans, il paraissait ne pas avoir renoncé à en faire de nouvelles. Ces raisons m'attachèrent à lui; et nous nous liâmes d'une amitié assez étroite. Bientôt je fus forcé de quitter Avilas : une lettre de don Garcias me confirma ma réception, et m'enjoignit d'être à Durango pour le 14 d'août. Enchanté d'être assez important pour recevoir des ordres, je me hâtai d'obéir. Mon paquet fut bientôt fait : don Avilas me donna de l'argent, don Angelo m'en prêta; et je partis pour Durango avec le projet de m'y faire une excellente réputation. Je réfléchis pendant toute la route aux moyens que je devais prendre pour réussir; et après m'être bien rappelé tous les conseils que l'on m'avait donnés, vous allez voir comment je les suivis.

CHAPITRE III.

Début à Durango. Liaison avec Estevan. Voyage à Avilas. Mariage de mon oncle.

En arrivant, je me trouvai dans une position très-agréable pour un jeune homme qui entre au service. Mon premier chef, don Garcias, était prévenu en ma faveur, et m'accueillit avec toutes sortes de bontés. J'avais, outre don Garcias, trois autres commandans à qui mon oncle m'avait fortement recommandé. Ce même oncle avait donné une année de pension à celui de nos chefs chargé de tenir notre argent; car, par un ordre du roi, les élèves n'avaient pas le maniement de leurs finances : j'avais dans ma poche une dizaine de louis uniquement consacrés à mes plaisirs; et je pouvais mener la vie la plus heureuse en cultivant l'amitié que mes commandans m'offraient. Au lieu de suivre cet excellent parti, mon premier soin fut de me lier avec les élèves les plus étourdis et les plus tapa-

geurs de la troupe : nous étions soixante; ainsi je n'eus pas de peine à me composer une société de cinq ou six des plus bruyans. Parmi ces jeunes gens, il y en avait un que je distinguai dès-lors, et qui n'a pas cessé depuis d'être mon ami : il s'appelait Estevan. Estevan avait vingt ans, beaucoup d'esprit, beaucoup de science, beaucoup d'aptitude aux mathématiques : il était de la plus grande vivacité, mais aussi sensible qu'étourdi; brave comme son épée, mais mettant sa gloire à la tirer souvent; c'était enfin un de ces hommes aimables qui sont dangereux jusqu'à vingt-cinq ans, et qui après sont plus solides que les autres : tel fut l'ami que je me choisis. Nous ne fûmes pas long-temps sans nous lier intimement. Je voulais que son expérience me guidât dans les aventures que j'espérais avoir; car j'étais avide de tout ce qui pouvait me donner l'air d'un grand garçon.

La première qui m'arriva ne fut pas très-flatteuse; la seconde fut plus agréable : mais, quoique l'amour y jouât le principal rôle, l'ennui me gagna bientôt, et je résolus d'aller me dissiper quelque temps chez don Avilas,

qui était toujours en exil. Je partis pour sa terre, et j'y retrouvai à peu près la même société que j'y avais laissée. Pendant les trois semaines que j'y passai il ne m'arriva rien de remarquable; et je repris la route de Durango, aussi content d'y retourner que j'avais été aise d'en sortir.

Pendant mes amours et mes voyages, mon oncle voyageait aussi et faisait aussi l'amour; il se divertissait seulement de plus à se remarier. Je ne vous ai point parlé de lui depuis l'instant où nous nous séparâmes chez don Crinitto : il avait fait peu de séjour à Madrid et était allé passer l'hiver à Fernixo , auprès de Lope de Véga et de dona Nisa, qui l'y avaient invité. A peine arrivé, il devint fort épris d'une Minorquoise qui était chez Lope de Véga. Cette étrangère , mariée à un habitant de Minorque , qui avait pensé la jeter cinq ou six fois par la fenêtre, était parvenue à faire casser son mariage, en profitant des lois de sa petite île. Cette veuve d'un mari vivant était assez bien de figure, et y joignait même de l'esprit, si l'on peut nommer ainsi une imagination grimacière, et l'art de saisir

des minuties. Cette femme aperçut le faible de mon oncle; et comme elle n'avait rien, et qu'elle désirait quelque chose, elle parvint à se faire épouser par lui. La différence des religions, le premier mari encore vivant, apportèrent des obstacles à ce mariage; mais l'argent de mon oncle les leva tous. Ce qu'il ne put empêcher, et ce qui nous fâcha le plus, ce furent les mauvais propos que ce second hymen fit tenir. La douleur qu'avait d'abord fait paraître mon oncle, et les ridicules de sa femme, furent des armes terribles qu'il mit dans les mains de ceux qui ne l'aimaient pas. J'étais de retour à Durango lorsqu'il m'écrivit cette nouvelle; j'y fis peu d'attention : j'étais trop occupé dans cet instant pour me donner la peine d'examiner si ce mariage m'était utile ou désavantageux.

CHAPITRE IV.

Grand souper. Bal et choix de Joséphine. Claire.

Je craignais trop l'ennui pour ne pas chercher avec soin tout ce qui pouvait m'en préserver. L'étude des mathématiques m'occupa quelque temps; mais je m'aperçus bientôt que les problèmes et les corollaires ne remplissaient point mon cœur, et qu'il lui fallait quelque chose de plus.

J'abandonnai donc mes problèmes pour m'occuper plus gaiement; et comme je pouvais choisir parmi plusieurs beautés qui embellissaient notre ville, je résolus avec Estevan de leur donner une fête où je pourrais jeter le mouchoir à celle qui me plairait le plus. Estevan était le premier homme du monde pour les fêtes de cette espèce. Il alla chez une marchande de poisson de ses amies, et sa première négociation fut pour obtenir que l'on nous fit crédit. Une fois cet important article passé, il commanda un beau souper, un bal, et fit distribuer les billets d'invi-

tation. Nous nous mîmes à table à cinq heures du soir, pour pouvoir souper sans nous presser. Estevan avait rassemblé une demi-douzaine de belles; nous étions à peu près autant d'élèves; et comme j'étais l'Amphitryon, Estevan avait soin de me faire rendre les honneurs. Après le souper, le bal commença, et dura toute la nuit; car, malgré une visite qu'un de nos commandans faisait tous les soirs dans nos chambres, pour voir si nous étions couchés, nous avions trouvé le moyen de lui faire croire que nous dormions. De gros porte-manteaux mis entre nos draps, affublés d'un bonnet de coton et d'un beau ruban autour, tenaient notre place dans nos lits; et pour compléter l'illusion, et donner en même temps une plus grande opinion de notre goût pour l'étude, nous avions grand soin de placer auprès du lit une petite table, avec une chandelle allumée, et le cours de mathématiques ouvert à une proposition difficile. Le commandant, édifié, faisait éteindre la lumière, fermait le rideau, et disait, en voyant dormir le studieux porte-manteau, que ce n'était pas la peine de l'éveiller.

Tandis que notre chef vigilant nous croyait assoupis par la vapeur des calculs algébriques, nous dansions de tout notre cœur avec nos charmantes convives; une d'elles, nommée Joséphine, me plut par sa vivacité, et accepta avec joie toutes les offres que je lui fis : ces nouvelles amours durèrent près de huit jours; au bout de ce temps Joséphine m'ennuya, et je l'abandonnai. Le souper que j'avais donné m'avait inspiré beaucoup de goût pour tenir maison; mais il fallait de l'argent, et nous n'en avions point : nous cherchâmes donc à charmer notre ennui en courant les petits bals qui se donnaient dans la ville. En Biscaye, le peuple aime beaucoup la danse, et l'on se rassemble les dimanches et fêtes dans une salle illuminée de trois ou quatre chandelles: là, une vieille femme, armée d'un violon dont l'archet n'a plus que quelques crins et point de colophane, écorche une contre-danse sur trois cordes qui crient toujours toutes à la fois; chaque danseur donne un sou pour lui et pour sa danseuse, et des bancs de bois, rangés tout autour de la salle, servent de siéges à ceux qui se reposent par fatigue ou

par économie; la cheminée, aussi large que haute, est l'asile des enfans de la joueuse de violon, qui interrompt de temps en temps ses triples accords pour les empêcher, à coups d'archet, de faire trop de tapage. Ce fut dans une de ces salles qu'Estevan et moi nous entrâmes certain dimanche, et que, tout en regardant danser les gentilles citoyennes de Durango, j'en découvris une, grande, bien faite, et qui me parut charmante. Ce n'était pas la beauté de sa figure qui me plaisait, car elle était à peine jolie; mais je ne savais pourquoi toute sa personne m'enchantait: elle était assise sur le bout du banc; c'était la fille de la joueuse de violon. Je m'approchai d'elle, et mon cœur battait; j'étais surpris de ne plus sentir cette hardiesse que mes aventures, mes soupers et mes victoires m'avaient donnée; je tremblais presque en regardant Claire (c'était son nom), et je ne savais comment lui parler. Estevan, qui vit mon embarras, et qui ne tremblait point du tout, entama la conversation; mais Claire la termina tout de suite par une réponse laconique : à peine daigna-t-elle nous regarder;

et l'air de fierté que je lui trouvai redoubla l'amour qui m'enflammait déjà. Pendant tout le temps que dura le bal, je pus à peine dire deux mots à Claire, qui avait soin de répondre fort haut à toutes les questions que je lui faisais tout bas. Le bal fini, il fallut s'en aller, et je me retirai chez moi, véritablement amoureux.

Claire avait une sœur nommée Victoire, qui était plus jolie, mais moins aimable qu'elle; je persuadai à Estevan qu'il était amoureux de Victoire : Estevan le crut dès que je l'eus prié de le croire. Nous voilà donc tous les deux épris des deux sœurs, mais d'une manière différente : j'adorais Claire; au lieu qu'Estevan n'aimait Victoire que par amitié pour moi.

Je ne veux pas vous ennuyer en vous détaillant tous les billets, toutes les lettres que j'écrivis à ma chère Claire, et qu'elle me renvoya toujours sans les avoir ouverts. Je me trouvais partout où elle allait; je la suivais à l'église, dans les promenades; j'étais toujours sur ses pas : peine inutile! Claire faisait à peine semblant de me voir. Deux mois se passèrent sans pouvoir lui dire un mot, et

tant de vertu ne faisait qu'accroître mon amour. A force de suivre Claire, je connus bientôt ses sociétés, et je fis tout au monde pour y avoir entrée. La maison d'un menuisier, parent de Claire, était une de celles qu'elle fréquentait le plus souvent : j'y allais chaque jour faire faire une équerre ou une règle; et mes politesses gagnèrent le cœur de la femme du menuisier : je lui demandai la permission de lui faire quelquefois ma cour; cette permission ne me fut point refusée. Ce fut dans ces visites que j'eus enfin le bonheur d'entretenir ma Claire, et que je vins à bout de la convaincre de mes sentimens. Quand on se croit aimé on est tout prêt à rendre amour pour amour, si déjà on ne l'a rendu : Claire daigna me donner de l'espoir; quelques présens me gagnèrent son cœur; et bientôt je me crus aussi aimé d'elle que je l'aimais moi-même. Je ne la voyais pas plus souvent : j'étais obligé de prendre l'heure de mon dîner pour passer avec elle quelques instans; c'était ordinairement depuis une heure jusqu'à deux qu'elle m'introduisait dans une salle basse où elle travaillait avec sa sœur. Estevan ne venait

point avec moi, il aimait mieux dîner que faire l'amour : moi je portais du café à Claire; nous le faisions, nous le prenions ensemble; rien ne me paraissait comparable à ces doux momens; et comme l'heure à laquelle je la quittais était consacrée à une leçon de dessin, je faisais toujours servir mes crayons à me retracer celle que je venais de voir. Chaque jour me retrouvait d'autant plus amoureux, que ma pudique amante avait grand soin d'éloigner tout ce qui, selon elle, ne tendait qu'à déshonorer l'amour.

CHAPITRE V.

Querelles; batailles; prison.

Je ne songeais qu'au bonheur d'aimer ma Claire et d'en être aimé : le temps que je passais sans la voir était employé à penser à elle. Je vivais peu avec mes camarades; le seul Estevan était dépositaire de mes secrets amoureux, et je le menais avec moi chez mon amante le plus souvent que je pouvais. Un soir qu'il y était venu, Claire se plaignit de ce que des élèves, en la voyant passer, avaient ricané et l'avaient appelée par mon nom. La fureur s'empara de moi, et Estevan me promit de m'aider dans ma vengeance. Nous courons donc trouver les deux ricaneurs : celui qu'Estevan attaqua s'appelait Enrique, et ne se fit point tirer l'oreille; il alla se battre avec Estevan qui lui donna trois coups d'épée. Je fus moins heureux : celui que je provoquai s'appelait Carlos, et soutint des propos assez vifs sans s'en of-

fenser. Comme je les redoublais, je fus entendu d'un de ses amis, qui, piqué du sang-froid de Carlos, vint prendre sa place et accepta le cartel avec joie. C'était la première fois que je me servais de mon épée; mon ennemi avait l'avantage de l'expérience et de la taille : il profita de la précipitation avec laquelle je m'élançai sur lui, et, en me présentant seulement sa pointe, il me perça le bras, ou plutôt je m'enferrai moi-même. Je fus médiocrement fâché d'être blessé : j'aurais mieux aimé être le vainqueur; mais, sans aucun doute, j'aimais mieux ma blessure que de ne point avoir eu d'affaire à mon âge. Quel bonheur! je me croyais un personnage : avant dix-sept ans j'étais assez heureux pour posséder une maîtresse, un coup d'épée et un ami. J'allai me faire panser chez la belle Claire, et j'attendis à peine que je fusse guéri pour me faire une seconde affaire. J'étais jaloux de ce qu'Estevan avait partagé ma vengeance; les blessures qu'il avait faites à Enrique me paraissaient un vol fait à mon courage : je fis confidence de cette idée à Enrique, qui m'offrit de me

satisfaire, et nous nous portâmes sur le pré. Nous étions animés l'un contre l'autre depuis long-temps; cette Joséphine que j'avais aimée pendant huit jours avait été adorée de lui : Enrique fut aussi enchanté que moi de l'occasion qui se présentait. Nous nous battîmes donc avec colère, et je lui portai un coup d'épée avec si peu de ménagement, que ma lame, rencontrant sa coquille, se brisa en mille morceaux. Comme j'allais chercher une autre épée on vint nous séparer; nous nous promîmes par un serrement de main réciproque de nous rejoindre, et je courus chez Claire lui conter tous mes combats.

Claire descendait vraisemblablement de quelque illustre amazone, car mes duels lui faisaient toujours plaisir; et elle me parut si guerrière, que je crus ne pouvoir lui faire un don plus cher que celui de cette épée que j'avais brisée en combattant pour elle. Claire en reçut les morceaux avec une reconnaissance qui m'enflamma encore davantage; mais, hélas! on ne me laissa pas le temps de lui répéter combien son héroïsme me plaisait.

Don Garcias, le commandant de l'école, avait appris nos querelles et nous fit conduire, le brave Estevan et moi, dans une prison où nous n'avions qu'une planche pour dormir, de la soupe et du pain pour dîner.

CHAPITRE VI.

Fin de la captivité. Nouvelle inconstance impardonnable. Nouvelles querelles; nouvelle prison. Départ de Durango.

Au bout d'un mois don Garcias nous crut assez punis, et nous envoya chercher : j'écoutai avec distraction la morale qu'il me débita; je grillais de sortir de chez lui pour voler chez Claire. Jugez de mes transports en la revoyant! Je ne fus pas content de la joie qu'elle fit paraître; je ne la trouvai pas assez vive; il me semblait qu'un amant qui sortait de prison devait faire tourner la tête de l'amante qui le revoyait : je dissimulai cependant mon mécontentement, mais mon amour en fut refroidi, et une vanité mal entendue lui porta le coup mortel. Un de mes amis vint me confier qu'il avait entendu parler de moi à une demoiselle, de celles que l'on appelle, dans les garnisons, demoiselles comme il faut, et qui sont presque toujours comme il ne faut point. Cette demoiselle

avait amèrement déploré l'aveuglement qui m'attachait à Claire; elle avait dit que j'étais fait pour prétendre à mieux, et mon ami me le répéta d'un air à me donner beaucoup d'amour-propre. Je voulus voir cette demoiselle; je la trouvai assez bien; je lui parlai; elle me répondit d'une manière peu équivoque : mon amour tenait pourtant encore; malheureusement Claire eut une petite fluxion sur les yeux, et la fluxion acheva de me détacher d'elle. Vous vous indignez contre moi, mon cher lecteur, vous avez raison; hélas! je rougis en vous racontant mon inconstance : ce qui me fâche le plus, c'est que j'aurai à rougir plus d'une fois.

Claire fit quelques démarches pour regagner un cœur que je ne lui ôtais qu'avec des remords; mais la vanité l'emporta sur ces remords : Claire avait beau m'écrire, Claire n'avait plus ses beaux yeux, et je ne répondais point à ses lettres. Je me croyais disculpé en disant à Estevan que la Providence était juste, puisqu'elle faisait faire autant de pas à mon amante abandonnée que j'en avais fait dans le temps où j'étais méprisé : c'est pour

que tout soit égal, m'écriais-je; et j'évitais de rencontrer Claire.

Cette même Providence, dont j'admirais l'équité, ne me laissa pas jouir long-temps de ma perfidie : à peine y avait-il huit jours que je suivais ma demoiselle comme il faut, lorsque l'on persuada à ce Carlos, que j'avais provoqué en vain, de se laver des soupçons que son silence avait fait concevoir; et Carlos, craignant le déshonneur, vint me rappeler mes vivacités, et m'en demander raison. j'allai au rendez-vous avec cet air d'assurance d'un homme coutumier du fait; je comptais réparer l'honneur de Carlos par une blessure légère; mais à peine je fus en garde, que Carlos tomba sur moi comme un lion : en vain je crus l'arrêter en tirant à sa figure, qu'il avait fort jolie, rien n'intimida mon brave adversaire, qui me fit une blessure en moins de deux minutes de combat. Cet échec me fut d'autant plus douloureux, que c'était en présence d'Estevan et de plusieurs témoins. Estevan voulait prendre ma place, et me venger : on contint son courage et son amitié, et l'on me reconduisit chez moi. De

là je fus transporté à l'hôpital des élèves, et de l'hôpital en prison, où don Garcias me tint six semaines. C'est quelquefois la demeure des héros, ainsi je m'en consolai; mais don Garcias avait pris la chose au grave : il me regardait comme un tapageur, et il obtint un congé pour me faire aller chez mes parens mûrir ma tête. Je restai en prison jusqu'à l'arrivée du congé, et en sortant de captivité don Garcias me donna un cheval, me prêta deux piastres, ce qui revient à peu près à douze livres de notre monnaie, et m'ordonna de partir. J'embrassai mon cher Estevan, je montai à cheval, et pris la route d'Avilas, dont je n'étais éloigné que de vingt lieues.

CHAPITRE VII.

Voyage économique. Fête à Rovillo. Ce qui s'ensuivit. Départ pour Madrid.

Des douze francs que don Garcias avait bien voulu m'avancer, j'avais été obligé de payer pour neuf francs de dettes criardes, et il ne me restait plus qu'un petit écu pour faire vingt lieues, payer mon cheval de louage, le nourrir, nourrir un homme qui me suivait pour ramener le cheval, et dîner moi-même en chemin.

Pour comble de malheur, ce cheval ne devait me conduire que jusqu'à Oviédo, où je devais en louer un autre, toujours avec mon petit écu. Je réfléchissais tristement aux moyens de remplir tant de devoirs avec trois livres, et je ne trouvai d'autre expédient que de faire les vingt lieues sur le même cheval, sans le faire manger, et sans manger moi-même. Mon guide, à qui je confiai mon projet, le désapprouva beaucoup; mais il était

à pied, et moi à cheval. Je lui dis de se rendre à son aise à Avilas, où je le paierais et lui rendrais sa monture; et sans m'informer si la chose lui convenait ou non, je piquai des deux, et à force de coups d'éperons j'arrivai à Avilas sans avoir débridé, et sans avoir touché à mon petit écu. Je trouvai le château désert : don Avilas et tout son monde étaient allés souper à l'abbaye de Santo-Pedro, à un quart de lieue d'Avilas. Je mis mon cheval à l'écurie, ou, pour mieux dire, sur la litière, et, prenant mes jambes à mon cou, je gagnai l'abbaye le plus vite que je pus, comptant bien satisfaire la faim qui me pressait depuis le matin. Je fus reçu à merveille par l'abbé Taschero et par don Avilas; je me mis à table avec grand plaisir, je mangeai comme un ogre, et l'on me ramena le soir à Avilas, où arriva le lendemain mon guide, à qui je payai, avec l'argent que don Avilas me prêta, sa course et celle du cheval, qui était fourbu.

Don Angelo, dont je vous ai déjà parlé, était encore exilé à Avilas, et dans l'instant où j'y arrivai il était fort occupé d'une fête qui devait se donner dans un château voisin;

voici à quelle occasion. La marquise de Careva, femme de qualité, et dont le mari était notre ambassadeur en Hesse, était venue passer l'été dans sa terre de Rovillo, située à une petite lieue d'Avilas. Elle avait amené avec elle son fils, âgé de dix ou douze ans, et cet enfant, ou plutôt son précepteur, conçut le projet de donner une fête à sa mère le jour de l'Assomption. Don Angelo, qui allait souvent à Rovillo, fut dans le secret, et se mit à la tête de tous les arrangemens. J'arrivai sur ces entrefaites. Je connaissais depuis mon enfance la marquise de Careva; je fus enchanté d'être le lieutenant de don Angelo pour tous les préparatifs de la fête. Ils se firent sans que celle pour qui nous travaillions s'en doutât. L'on eut soin de la faire aller dîner à Avilas le jour de la fête; et le soir, à son retour, son carrosse s'arrêta devant la porte d'une grange: elle y entra, et trouva un fort joli petit théâtre : une musique complète la reçut; la toile se leva, et nous jouâmes deux comédies, dont l'une était faite pour elle. La marquise, transportée, vint embrasser tous les acteurs et actrices. Elle voulut retourner à son appar-

tement; elle le trouva transformé en un café; tous les gentilshommes du canton s'étaient rassemblés au château; le café était rempli de petites tables de quatre couverts chacune; chaque table était sous un berceau de verdure parfaitement illuminé; un garçon de café, vêtu de blanc et orné de rubans roses, était à la porte de chaque berceau pour servir les quatre convives; des guirlandes de fleurs unissaient les différens berceaux, et étaient si artistement rangées, qu'elles formaient partout le chiffre de la marquise de Careva. Pendant le souper une musique charmante ajoutait à l'illusion, et la marquise, transportée, se croyait à peine la maîtresse du café. Après souper, feu d'artifice, et après les fusées, des proverbes. Le bal nous conduisit au jour; tant que le soleil demeura sur l'horizon, tous les habitans de Rovillo dormirent: le soir on se réveilla pour recommencer; et pendant trois nuits que la fête dura le désordre le plus agréable et la joie la plus vive régnèrent dans le château. Pour préparer cette fête, j'avais fait plusieurs séjours au château de Rovillo. Rien ne lie comme la comédie: il faut être

toujours ensemble; les répétitions générales et particulières, le secret que l'on veut y mettre, tout cela rapproche infiniment; et tout en répétant un rôle de valet j'étais devenu amoureux d'une petite demoiselle qui jouait les amoureuses, et les jouait presque aussi froidement que monsieur l'amoureux, et c'est beaucoup dire. Cette jeune personne s'appelait dona Rincôra : elle était jolie comme un ange, bien faite, blanche comme un lis, douce, timide, mais elle avait peu d'esprit; et je suis certain que pendant trois semaines, à peu près, que dura ma passion pour elle, malgré mes assiduités, malgré mon affectation à être toujours auprès d'elle, malgré mon attention à lui adresser des choses agréables, malgré même cinq ou six demi-déclarations, je suis convaincu qu'elle ne se douta seulement pas que je l'avais distinguée. Cette froideur m'irritait loin de me décourager, et le dépit me soutenait presque autant que l'amour.

Après la fête je revins à Avilas avec une dame qui avait joué la comédie avec moi, et qui par la suite tiendra une grande place

dans ces mémoires : c'était dona Menilla. Dona Menilla était née fille de qualité des Asturies; elle avait eu une grande passion, long-temps traversée par son père et par sa famille; sa constance avait surmonté tous les obstacles, et à la fin elle avait épousé don Menillo, qu'elle aimait depuis tant d'années. Leur union était aussi heureuse qu'elle avait été difficile à former. Ils étaient chéris et estimés de toute la province. Mon oncle avait été assez heureux pour être un des premiers à les accueillir; ils étaient allés plusieurs fois à Avilas pendant que j'étais page, et les malheurs et la constance de dona Menilla me l'avaient fait connaître avant de l'avoir vue. Je fis une connaissance réelle avec elle chez la marquise de Careva; elle contribua plus qu'une autre aux charmes de la fête par son esprit et par ses talens. Dona Menilla est une des meilleures musiciennes d'Espagne; la harpe et le piano enchanteraient sous ses doigts, si les agrémens de son chant ne l'emportaient encore sur ces harmonieux instrumens. Ses talens, dont elle est peu fière, ne sont rien auprès du charme de

son esprit; son imagination, naturellement vive, est tempérée par un fonds de tendresse que ses malheurs ont augmenté : née pour aimer, et ayant rempli sa destinée, elle a plus de sensations que les autres femmes; et l'atmosphère qui l'entoure est d'un air plus doux que celui que l'on respire ailleurs. Son époux, le plus loyal des hommes, mérite tout ce qu'elle a fait pour lui, par une franchise, une candeur et une égalité inaltérables. On connaissait à Avilas le prix de deux hôtes si aimables, et c'étaient eux que mon oncle avait le plus regrettés en quittant les Asturies. Je restai peu de temps avec eux, parce que cet oncle m'écrivit de me rendre à Madrid, où je trouverais de nouveaux ordres de lui pour aller le joindre. J'obéis; je pris congé avec peine des habitans d'Avilas, et je partis pour Madrid en emportant un petit souvenir tendre de dona Rincôra.

CHAPITRE VIII.

Séjour à Madrid. Aventure du Colisée. Départ et arrivée à Fernixo.

En allant à Madrid, je m'arrêtai un jour chez don Britinno, avocat général du conseil de Castille, et exilé dans sa terre, comme tous les autres membres de ce conseil; don Angelo m'y avait conduit, et je l'y laissai un peu épris des charmes de madame l'avocate générale. Je continuai ma route vers Madrid, par une voiture publique; et mon premier soin fut, en arrivant dans cette grande ville, d'aller voir l'abbé Marianno, qui était toujours dans le nouveau conseil que le roi avait susbtitué à celui qu'il avait exilé. L'abbé Marianno me reçut à merveille, me remit de l'argent que mon oncle lui avait envoyé pour moi; et je n'eus pas plus tôt cet argent que je brûlai de ne l'avoir plus; cela ne fut pas long: le spectacle, et mille autres occasions de dépense qui s'offrent à Madrid à chaque pas,

consumèrent bientôt le peu de piastres que mon oncle m'avait fait donner. Il ne m'arriva rien d'intéressant pendant le séjour que je fis dans la capitale, excepté une petite histoire qui ne fut pas très-glorieuse pour moi. J'étais au Colisée avec mon uniforme d'artillerie; j'aperçus une fille bien mise et très-jolie: j'allai l'accoster; j'eus de la peine à lier la conversation, parce que mon habit bleu ne lui donnait pas une grande idée de mon opulence; enfin je parvins cependant à causer avec elle, et je fus joint dans le moment par un des amis que je m'étais fait dans les Asturies. Cet ami vit bientôt quels étaient mes projets; et pour les seconder autant qu'il pouvait, il me demanda, de l'air du monde le plus simple, si j'avais mon carrosse. Je répondis aussi simplement, que j'étais à pied, parce que j'avais un cheval boiteux. La belle dame écoutait et ne disait rien : mon ami et moi lui offrîmes de la ramener en fiacre, et ce ne fut pas sans avoir beaucoup juré contre le malheur d'avoir un cheval boiteux. Notre belle avait l'air de nous croire; elle consentit à être reconduite. Nous sortons, et je ne me

possédais pas de joie; je cours chercher un fiacre; il n'y en avait plus : quel malheur! Je la décide à aller à pied : elle s'y résout; et me voilà dans l'allée du Colisée, serrant de toutes mes forces le bras de ma belle, la conjurant d'aller plus vite, et regardant à peine mon ami, qui courait presque pour nous suivre. Tout à coup la belle s'arrête, et me dit : Je suis perdue, voilà mon amant qui vient à nous; il est jaloux, et s'il nous voit, rien ne me dérobera à ses fureurs. Rien, lui dis-je, beauté divine! Ah! pensez mieux de mon courage :

> Avant d'aller au cœur que son bras veut percer,
> Voilà par quels chemins ses coups doivent passer.

En disant ces vers, j'avais une main sur la garde de mon épée. Mais elle reprit avec vivacité : Écoutez, un combat ne servirait de rien; allez-vous-en : je m'appelle mademoiselle Clarisse; je loge rue d'Estramadure, au premier, chez un tapissier : demain, à neuf heures, je vous attends; il y a un pied de biche à la sonnette. Elle se dégage de mon bras en me disant ces mots; je cours après elle, pour savoir s'il y avait plusieurs tapis-

siers : Il n'y en a qu'un, me crie-t-elle; et je la perds de vue.

Je me gardai bien de dire à mon ami l'adresse de la belle Clarisse. Je retournai chez l'abbé Marianno, ivre de joie. Pendant tout le souper je ne tenais point sur ma chaise; je riais tout seul de ma bonne fortune; je comptais à part moi toutes les heures qui me restaient jusqu'au lendemain; je me disais que ceci ne ressemblait point aux belles de Durango. Diable! quelle différence! une beauté de Madrid, bien mise, bien parée! cette aventure devait m'immortaliser. On avait beau me demander d'où venaient mes sourires, mes distractions et mes sauts sur ma chaise, je répondais, avec un petit air mystérieux, que ce n'était rien. Enfin j'allai me coucher; enfin je m'endormis; enfin six heures du matin sonnèrent, et je sautai à bas de mon lit, pour me mettre à ma toilette.

Jamais mon perruquier n'a été tant grondé; j'avais pris trois miroirs pour me voir de partout : à huit heures j'étais coiffé, habillé, adonisé. Je prends un fiacre, et je dis prudemment : Au coin de la rue d'Estramadure!

le cocher fouette, et j'arrive. Je descends, je paie, et, tout en payant, mes yeux cherchaient le tapissier. Je parcours la rue; j'en découvre un, je monte sans hésiter : je vois une porte, je vois le pied de biche que la belle Clarisse m'avait indiqué; je tressaille, je sonne; une vieille femme vient m'ouvrir et me demande qui je veux : Mademoiselle Clarisse, lui dis-je d'un air impatient; elle me ferme brusquement la porte au nez, en me disant une injure que je n'entendis pas trop bien. Confondu de l'accueil, je crois m'être trompé; je descends pour demander au tapissier chez qui j'avais frappé : c'était chez un vieux prêtre qui demeurait avec sa vieille gouvernante; et mademoiselle Clarisse était inconnue dans le quartier.

Un peu confus de mon aventure, j'allai déjeuner tout seul dans un café : j'y réfléchis sur le peu de certitude des biens de ce monde, et je revins dîner tristement chez l'abbé Marianno, où je fus moins gai et plus tranquille sur ma chaise que je ne l'avais été la veille.

Pendant mon séjour à Madrid, j'avais eu

l'honneur de revoir l'infant don Juan, qui m'avait fort bien accueilli ; j'avais été faire visite à tous mes amis, à tous mes protecteurs; don Sibalto, le beau-père de don Avilas, m'avait comblé d'amitiés, et sa maison m'était ouverte à toute heure; toutes mes anciennes connaissances m'avaient revu avec plaisir, et j'avais profité de mon séjour à Madrid pour renouer des liens que l'absence affaiblit au moins, si elle ne les rompt pas.

Je reçus bientôt une lettre de mon oncle, dans laquelle il m'ordonnait de partir de Madrid avec l'abbé Marianno, qui allait à Fernixo voir don Lope de Véga. Je devais voyager dans un carrosse que mon oncle faisait faire, et qui devait suivre la chaise de poste de l'abbé Marianno; mais cet abbé, qui n'aimait pas mon oncle, voulut lui faire la petite niche de laisser sa voiture à Madrid : en conséquence, sous prétexte qu'elle n'était pas finie, il me dit de me préparer à courir devant sa voiture. La poste n'était pas une allure effrayante pour moi : j'achetai des bottes et un fouet, et je partis de Madrid, galopant devant la chaise de l'abbé Marianno, qui em-

menait avec lui un de ses amis nommé Soravo, lequel voulait aller voir don Lope sous les auspices de son neveu.

Au bout de deux jours de route, nous nous arrêtâmes à cinquante lieues de Madrid, chez don Bertiro, premier président du nouveau conseil de Castille : nous nous y reposâmes trois jours, puis nous nous remîmes en route ; et après trois journées terribles, dans l'une desquelles je fus vingt-trois heures à cheval, après avoir passé de nuit les montagnes affreuses du royaume de Valence, toujours marchant au bord des précipices, et ne pouvant cependant pas vaincre le sommeil qui m'accablait, après quatre chutes qui ne me firent nul mal, j'arrivai à Fernixo, moulu, couvert de boue, et accablé de fatigue et de besoin de dormir.

CHAPITRE IX.

Ce que c'était que ma tante, seconde du nom. Épisode de Podilletta.

Il était onze heures du matin lorsque j'entrai au grand galop dans la cour du château de Fernixo; j'avais laissé loin derrière moi l'abbé Marianno et son compagnon de voyage: je reconnus à peine Fernixo, tant Lope de Véga l'avait embelli. La première personne que je rencontrai fut l'aumônier de don Lope; je lui demandai des nouvelles de ce grand homme : cet aumônier ne me reconnut pas, et m'apprit que don Lope et dona Nisa étaient allés dîner chez un voisin. Alors je me fis conduire à l'appartement de mon oncle, qui était aussi sorti. Fâché de ne trouver personne, je demandai où logeait la nouvelle femme de mon oncle. On me mena à sa porte, à laquelle il n'y avait point de clef: je frappe; j'entends une petite voix féminine qui crie : Qui est là? Moi, repris-je. — Qui,

vous? Le neveu de mon oncle, répondis-je de la meilleure foi du monde. Sur-le-champ la porte s'ouvre, et une petite femme me saute au cou avec un transport de joie que je ne pouvais comprendre.

Ma tante, car c'était elle, m'accablait d'embrassemens, et me disait les choses les plus tendres. Moi, qui la voyais pour la première fois, qui étais excédé de fatigue, je ne répondais pas un mot à tous ses discours; et ma froideur commençait à piquer ma tante, lorsque mon oncle arriva. J'allai à lui, je l'embrassai; et comme sa femme fit quelques pas pour venir à nous, je m'aperçus qu'elle boitait : alors j'ouvris la bouche, qui avait été fermée jusque-là, pour lui dire qu'elle avait une épine dans le pied. Non, mon neveu, reprit-elle, ce n'est rien. Pardonnez-moi, madame, lui dis-je, car vous boitez beaucoup. — Mon neveu, c'est que je suis boiteuse. — Ah! c'est différent. Voilà mon premier compliment à ma nouvelle tante. Elle n'était pas mal de figure, elle n'était pas sans esprit, et don Lope avait assez d'amitié pour elle : mais elle avait un fonds d'aigreur

et d'impatience dans le caractère qui la faisait souvent disputer; elle était coquette avec tous les hommes, et méchante avec toutes les femmes; grande caresseuse, les baisers et les larmes ne lui coûtaient rien; et en moins d'une heure je m'aperçus à merveille que mon oncle était absolument subjugué par elle. Je la priai de vouloir bien me faire donner à dîner et un lit; mais elle avait trop d'amitié pour moi pour m'accorder toutes mes demandes : elle me fit manger un morceau, et voulut me conduire avec elle chez un Minorquois de ses amis qui leur donnait à souper. J'allai donc m'habiller, malgré ma fatigue, et pendant ce temps arriva l'abbé Marianno, qui reçut assez froidement les politesses dont l'accablait ma tante. Enfin nous montâmes en carrosse, et nous partîmes pour la maison du Minorquois. Pendant le chemin ma tante me combla de caresses; pendant le souper ce fut de même : moi, je n'étais occupé qu'à m'empêcher de succomber au sommeil : enfin nous revînmes à Fernixo; j'eus la permission de m'y livrer. Le lendemain je fis ma cour à don Lope et à dona Nisa, qui

me reçurent à merveille. Dona Nisa eut une conversation avec moi pour m'assurer que ce n'était pas elle qui avait marié mon oncle; elle me faisait trop d'honneur en croyant que je m'en occupais; je pensais à toute autre chose; et pendant mon séjour à Fernixo je ne songeai qu'à me distraire et à chercher de la dissipation.

Il y avait au château une petite enfant de huit ans, que dona Nisa aimait avec passion: c'était la fille de cette dona Podilla, nièce du grand Caldéron, que don Lope avait dotée et mariée. La jeune Podilletta n'était pas jolie, mais sa petite mine était pleine d'esprit: vive comme le salpêtre, elle impatientait souvent dona Nisa, qui lui montrait à jouer du clavecin; mais, au milieu de la plus grande colère, une saillie de Podilletta faisait éclater de rire dona Nisa. Cette petite fille était insupportable, mais charmante, et ses grâces égalaient ses défauts. Fort avancée pour son âge, elle entendait presque tout ce que l'on disait: elle n'était encore animée que par le feu de son esprit, mais l'on pouvait dire avec confiance que bientôt un autre feu viendrait s'y joindre;

et quoiqu'elle n'eût que huit ans, de temps en temps on en voyait poindre des étincelles.

Podilletta prit beaucoup d'amitié pour moi; elle était toujours à mes côtés: elle m'embrassait souvent; souvent ce n'était pas sur mes joues, et elle faisait semblant de s'être trompée. Dès que je sortais avec mon fusil, pour aller tuer quelques becfigues dans les vignes, Podilletta me suivait, elle me tenait par la main, se cachait derrière moi à l'instant où je tirais, et courait ramasser l'oiseau tué, en sautant sur les échalas avec une agilité et une grâce charmante. On se moquait de l'amour de Podilletta, et la moindre raillerie là-dessus la mettait en colère. Cette enfant était singulière pour son âge; une conversation qu'elle eut avec moi m'étonna plus que tout ce que nous avions vu.

Nous revenions de la chasse tous les deux; elle portait mon gibier, suivant sa coutume, et me donnait la main, lorsqu'un chien vint nous aboyer et lui fit peur; je pris une pierre et j'en frappai le chien : Ah! prends garde, dit Podilletta, ce chien pourrait venir te mordre. Podilletta n'avait pas coutume de me

tutoyer; je fus un peu étonné de cette nouveauté, et, sans vouloir la lui faire apercevoir, je lui répondis : il n'y a rien à craindre, n'ayez pas peur.—Ah! ce n'était pas pour moi que j'avais peur; mais apparemment monsieur trouve mauvais que je l'aie tutoyé. — Moi? non, je vous assure; au contraire, vous m'avez fait plaisir. — Ah! si cela était vous m'auriez dit : Tu m'as fait plaisir. — Ne soyez pas fâchée, Podilletta, si je ne vous tutoie pas, ce n'est permis qu'à des frères et sœurs, et à des maris et femmes. — C'est permis aussi à ceux qui s'aiment; et voilà pourquoi vous ne vous le croyez pas permis, parce que vous ne m'aimez pas. — Je vous aime de tout mon cœur, ma chère Podilletta. — Ah! vous m'aimez? Comment m'aimez-vous?—Comme la sœur la plus gentille que l'on puisse aimer. — Monsieur, je ne veux point de cette amitié-là, et j'aime mieux n'être point aimée que de l'être comme cela. — Et comment voulez-vous donc que je vous aime, Podilletta ? — Comme un mari aime sa femme quand il y a deux jours qu'ils sont mariés.—Eh bien! je vous aimerai comme ma femme. — En ce cas, dis donc : Je t'aime;

et embrasse-moi en disant encore je t'aime. — Je t'aime de tout mon cœur, ma chère amie; et je l'embrassai. Podilletta fut enchantée; nous fîmes le reste du chemin toujours causant, toujours Podilletta cherchant les tournures de phrases par lesquelles elle pouvait me tutoyer davantage; et nous arrivâmes au château du meilleur accord du monde.

J'avais résolu de voir jusqu'où irait cette singulière enfant; de sorte qu'en entrant au salon je dis exprès que je venais de ma chambre. Sans nous être donné le mot, Podilletta dit qu'elle venait de jouer dans le jardin. Elle me proposa bientôt une partie de piquet, que j'acceptai. Podilletta jouait mal au piquet, je la gagnai; elle se fâcha, je la gagnais toujours; elle prit de l'humeur et me jeta les cartes au nez. Alors je lui dis du plus grand sérieux, et de manière à être entendu de tout ce qui était dans le salon : Ce que vous faites là n'est pas bien, Podilletta, après ce qui s'est passé il y a une demi-heure. Tout le monde demande en riant ce qui s'est passé; je ris moi-même, en affectant de regarder Podilletta, qui, rougissant jusqu'au bout des

ongles, me lança un coup d'œil terrible. — Vous êtes un monstre, me dit-elle, et jamais je ne vous reverrai. En disant ces paroles elle tire sa chaise et sort du salon. C'est en vain que dona Nisa la rappelle; rien au monde ne peut arrêter sa course. Alors je contai à dona Nisa la plaisante histoire de la petite Podilletta; dona Nisa en rit moins que ceux qui ne s'intéressaient pas autant qu'elle à Podilletta: elle se leva pour aller voir ce qu'elle était devenue; elle la trouva dans son lit avec le pouls très-agité et ne voulant voir personne : on la laissa. Le lendemain elle affecta de m'éviter, et, depuis ce temps, elle ne m'a jamais pardonné mon indiscrétion. Lorsque nous racontâmes tous ces détails à don Lope, il s'écria avec enthousiasme : Ah! que c'est respectable!

CHAPITRE X.

Nouvelles de Durango. Arrivée de mon père. Ennui, bals, amours, chasse. Vaisseau cassé dans la poitrine de ma tante.

Cependant le temps s'écoulait ; nous étions au mois de novembre 1772 : je passais mon temps à chasser, à faire de la musique et à aller à une comédie qui n'était qu'à deux lieues de Fernixo ; le soir, j'accompagnais avec ma mandoline la petite Podilletta, qui chantait en jouant du clavecin, et qui me conservait toujours sa rancune. J'étais fort bien avec mon oncle, j'étais encore mieux avec ma tante, malgré les petites querelles que nous avions assez fréquemment ; il y avait plus de ma faute que de la sienne, si nos brouilleries ne duraient pas : mais c'est une vérité que je dois confesser, jamais je n'ai pu garder de fiel contre qui que ce soit plus de vingt-quatre heures ; le sommeil a toujours mis fin à mes inimitiés, et tous les matins j'allais déjeuner avec ma tante de la meilleure amitié du monde.

Un jour que nous revenions de la comédie, on me remit une lettre timbrée de Durango. Elle était de notre commandant, qui me mandait que le roi avait réformé l'école d'artillerie, et que nous étions tous dispersés et renvoyés à la suite des différens régimens de ce corps. Je m'en consolai plus aisément que mon oncle, parce que, s'il faut parler franchement, les mathématiques m'ennuyaient fort, et j'enviais intérieurement le bonheur des officiers des autres corps, qui avaient le droit de ne rien faire. Je me promis bien de profiter de l'occasion pour rentrer dans ce beau droit. Je ne découvris cependant mon projet à personne; au contraire, je feignis d'être au désespoir, et mon oncle essaya de me consoler. On écrivit à mon père; on tint conseil chez dona Nisa, pour savoir ce que l'on devait demander. Moi, qui n'étais inquiet de rien, j'allais danser avec les filles du village tandis que l'on se consultait, ou bien je faisais ma cour aux femmes de chambre de dona Nisa. Dès que je voyais tout le monde bien occupé dans le salon à discuter une question intéressante, je passais par la garde-robe,

et j'allais causer avec une certaine Rosette, qui raccommodait des rideaux dans la salle à manger; j'allais l'aider à son ouvrage, et je ne rentrais au salon que lorsque les laquais, qui venaient mettre le couvert, m'obligeaient de quitter ma couturière. Quelquefois j'allais à la chasse et je ne rentrais qu'à la nuit. Un soir que j'en revenais, et que, n'ayant point trouvé de gibier, je m'étais amusé à penser à cette petite Rincôra que j'avais vue à Rovillo, j'entrai chez mon oncle, qui me dit, d'un ton très-sérieux, qu'après avoir mûrement réfléchi à ma position, il m'exhortait fort à quitter le service et à aller habiter la terre de Niaflor avec mon père; que je l'aiderais, que je me marierais; et, en me débitant là-dessus toutes les belles choses qui se sont dites, depuis les Géorgiques jusqu'aux Ephémérides, sur le bonheur de cultiver son champ, il finit par conclure que je ne trouverais le bonheur qu'entre une charrue et une tendre épouse. D'après les souvenirs qui m'étaient venus à la chasse, je lui répondis que j'y consentais de tout mon cœur, pourvu que l'on me fît épouser tout de suite une certaine petite

Rincôra, dont j'étais amoureux depuis très-long-temps. Mon oncle, enchanté, prend les nom, surnoms et demeure de la segnora Rincôra; il écrit sur-le-champ à don Avilas, pour lui demander des éclaircissemens; et moi je fus décidé pendant toute la soirée à épouser Rincôra, si on me la donnait. Je me couchai; et le lendemain, au déjeuner de ma tante, je lui dis que décidément je voulais servir et ne jamais me marier. La lettre était partie, et, grâce à la prudence de don Avilas, la négociation ne s'entama pas.

Sur ces entrefaites, mon père arriva; je le revis avec un sentiment bien vif: j'ai toujours eu pour lui le plus tendre attachement. Ce bon père me trouva grandi, et ne se lassait pas de me le dire; il m'embrassait à chaque instant du jour. Dès le lendemain de son arrivée il voulut voir un peu comment j'étais dans mes affaires. Le compte n'était pas difficile : j'avais un écu d'argent comptant, un habit retourné, une veste, une paire de culottes, une paire de souliers, un chapeau, deux paires de bas, dont une mauvaise, quatre chemises toutes trouées, deux épées

et une cocarde toute neuve. Mon père me conduisit à la ville voisine et me rhabilla. J'avais un peu l'air de l'enfant prodigue. Don Lope riait beaucoup de tout ce qui m'arrivait; dona Nisa s'intéressait véritablement à moi; ma tante disait que j'avais de beaux yeux, mais qu'ils n'étaient pas assez tendres; mon oncle prétendait que je n'avais nul usage du monde, et que je n'aimais pas assez les femmes : mon père ne disait rien et m'achetait des chemises.

La maison que don Lope faisait bâtir pour mon oncle se trouva prête à peu près dans ce temps-là; nous quittâmes donc le château de Fernixo, et nous allâmes habiter cette nouvelle maison. Ce fut là que mon père et mon oncle décidèrent de me faire entrer dans la marine. Nous écrivîmes à mon protecteur, l'infant don Juan, qui était amirante de Castille, pour obtenir une place de garde de la marine; l'infant nous répondit et nous promit qu'il ferait ce qu'il pourrait. Mais les jours se passaient sans que nous eussions de nouvelles certaines : je m'ennuyais beaucoup; et, pour me dissiper, je louai une chambre dans

le village, où je donnai des bals tous les dimanches aux belles de Fernixo. Parmi mes danseuses, la fille d'un horloger me parut plus aimable que les autres; je le lui dis; elle avait quinze ans : elle me répondit qu'elle me trouvait aussi très-aimable; nous aimions mieux nous le répéter que de danser; ou bien quand nous dansions, c'était toujours ensemble. Je commençais à ne plus tant m'ennuyer, lorsque le père de la naïve Pirennetta jugea à propos de lui interdire le bal. Dès que nous ne pûmes plus nous voir, nous nous écrivîmes, et je lui donnai un petit cœur d'or que j'avais reçu de ma tante : ce cœur ne m'avait jamais fait plaisir que dans l'instant où je le donnai à Pirennetta. Elle me donna en échange un petit cœur d'émail, que j'attachai à ma montre pour ne jamais le quitter. Elle partit bientôt pour Madrid; nous nous dîmes adieu en pleurant, et nous convînmes d'une marque qu'elle devait faire sur les cheminées des auberges où elle entrerait, afin que, lorsque je repasserais, je pusse être sûr qu'elle s'était occupée de moi. Après son départ, les bals ne m'amusèrent plus : d'ailleurs le curé

et les pères des danseuses ne les approuvèrent pas; il fallut y renoncer. Je me retournai du côté de la chasse, et j'y passai mes journées; mais le malheur, qui me poursuivait, me fit chasser sur les terres d'un gentilhomme minorquois : ces Minorquois sont très-fiers, et s'appellent entre eux magnifiques seigneurs. Le magnifique seigneur me rencontra chassant sur son terrain, et me demanda de quel droit j'y chassais : De quel droit ? lui dis-je,

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit obscur du reste des humains;

et je continuai ma chasse. Le magnifique seigneur me demanda mon nom; j'avais bien envie de lui dire : « Tu l'apprendras en recevant la mort »; mais je crus qu'il était plus beau de ne le point cacher : je le lui dis à haute voix, et je chassai toujours. Lui s'en alla conter à mon oncle que son neveu était fort peu respectueux envers les magnifiques seigneurs. Grande colère de la part de mon oncle, reproches. Enfin je renonçai à la chasse, et je me jetai du côté de la dis-

pute pour passer le temps. Mes disputes me brouillèrent presque avec ma tante, qui fut attaquée dans ce moment de la poitrine, et n'en devint qu'un peu moins aimable: comme cette maladie donne de l'humeur, et qu'elle ne laissait pas d'en avoir beaucoup contre moi, elle eut la charité de m'accuser auprès de mon oncle de lui avoir cassé un vaisseau. Le fait était que ma tante chantait et voulait que je l'accompagnasse avec ma mandoline: ma malheureuse mandoline était un peu haute à la vérité; et comme je ne savais pas bien l'accorder, je ne voulais pas la descendre: ma tante chantait à mon ton, et elle prétendit que mon *la* l'avait tuée. Enfin ma tante cracha du sang; mon oncle se mit à la soigner, et la malade devint chaque jour plus acariâtre. Mon brevet n'arrivait point; mon père s'impatienta de tout ce qu'il voyait: nous prîmes congé de don Lope et de dona Nisa; nous fîmes nos malles, où j'eus soin de mettre la mandoline; et, après avoir embrassé mon oncle et ma tante, nous partîmes de Fernixo le 31 décembre, et prîmes la route de Carthagène.

CHAPITRE XI.

Voyage à Madrid; résultat. Voyage à Avilas. Changement de corps.

Le chemin que nous parcourions était le même que celui qu'avait suivi la jeune Pirennetta. Je reconnus sur toutes les cheminées les marques amoureuses dont nous étions convenus; j'y ajoutai les miennes, et j'y traçai partout, avec la pointe de mon couteau : J'aimerai toujours Pirennetta. Enfin nous arrivâmes à Carthagène; là je perdis ses charmantes traces, et là je me séparai de mon père. Cette séparation nous coûta des larmes : il prit la route du royaume de Grenade, et moi celle de Madrid, par la diligence. Il ne m'arriva rien de remarquable, excepté que je retrouvai vers Cuença les traces de Pirennetta; mais je les perdis tout de suite après. Je m'amusai fort pendant la route : c'était dans le temps des rois, et nous les tirâmes pendant tout le chemin. Enfin nous arrivâmes à Madrid. Je me logeai dans le quartier du palais de don

Juan, et le lendemain j'allai lui faire ma cour: il me reçut avec bonté. Je lui demandai une audience particulière qu'il m'accorda. Je lui peignis combien ma position était triste; je lui représentai que mes parens désiraient vivement que je servisse dans la marine; mais que, si cela était impossible, ils ne seraient point du tout fâchés de me voir dans son régiment de cavalerie : c'était là le grand objet de mes désirs. L'infant me promit de m'y placer, si je ne pouvais pas l'être dans la marine, et m'exhorta cependant à aller voir à l'Escurial le ministre de la marine, auquel il avait écrit en ma faveur; il me donna une seconde lettre de recommandation pour lui, et je courus à l'Escurial. Je fus trois jours sans avoir de réponse à ma lettre; enfin j'en eus une par laquelle la cinquième place vacante m'était promise. Don Juan m'annonça cette triste nouvelle, que j'appris sans me désespérer. Je lui reparlai de la cavalerie, et il me promit de penser à moi dans son premier travail sur son régiment. Un peu rassuré par cette espérance, je restai à Madrid, ménageant mon argent le plus que je le pouvais, cultivant

mes connaissances, allant souvent au spectacle, et mangeant presque tous les jours chez l'abbé Marianno, qui était toujours dans le nouveau conseil de Castille.

Pendant mon séjour à Madrid, je cherchai à découvrir où était la pauvre Pirennetta; j'y parvins, et j'allai chez l'horloger où son père l'avait envoyée. Je la trouvai malade; elle était au lit, pâle comme un lis; et je vis à son cou le petit cœur d'or que je lui avais donné. Je ne puis pas vous rendre combien je fus ému de voir Pirennetta malade. Je ne pus lui parler en particulier; elle me pria même de ne pas revenir la voir, parce que son père le saurait et la rendrait plus malheureuse: je lui obéis avec peine; je n'y retournai plus; mais je conservai toujours d'elle un souvenir triste et bien tendre.

Je faisais ma cour tous les jours à l'infant, pour qu'il n'oubliât point ce que je lui avais demandé. Au bout d'un mois ce prince m'annonça qu'il m'avait donné une sous-lieutenance dans son régiment de cavalerie, et que je pouvais compter dessus, si dans deux mois je n'étais pas garde de la marine. Je re-

merciai beaucoup mon protecteur; et n'ayant plus d'affaires à Madrid, je résolus d'aller attendre à Avilas l'expiration de mes deux mois. Je partis donc pour Avilas par la voiture publique, et j'y trouvai le maître et la maîtresse de la maison à peu près seuls. Je passai avec eux février et mars 1773, ne m'amusant pas trop, parce que je ne savais pas m'occuper; et l'instant où il fallait monter dans ma chambre était terrible pour moi; je ne savais que devenir ni que faire : don Angelo n'était plus à Avilas; il avait eu la survivance de son père, et était retourné à Madrid; nous étions absolument seuls, dans le fort de l'hiver, à la campagne. Je m'occupais à copier des chansons et à faire un ouvrage de métaphysique, que j'ai depuis jeté au feu : l'ennui m'avait rendu raisonneur, et le raisonnement m'avait rendu athée. J'ai mieux aimé renoncer à raisonner, et je suis revenu de bonne foi à reconnaître un Dieu, mon créateur. Au bout de deux mois, mon brevet m'arriva, et je me préparai à joindre mon régiment, qui était en Catalogne. Avant d'y aller, j'avais besoin de passer par Madrid, où je voulais voir don

Juan et arranger mes finances : elles ne se montaient qu'à dix-sept ou dix-huit louis que j'avais confiés à don Avilas; il me les rendit dans une bourse où j'en trouvai vingt-cinq. Avec cela je pris congé de lui, et je partis pour Madrid. Mes vingt-cinq louis ne pouvaient me suffire pour faire mon entrée au régiment; j'empruntai trente louis à mon ancien précepteur Vrido, pour acheter un cheval; il me les prêta avec un zèle et un plaisir que je n'oublierai jamais. Tranquille du côté de l'argent, je pris congé de l'infant don Juan, et je partis pour la Catalogne avec le jeune don Montalto, à qui don Juan avait promis son régiment, et qui commençait par être sous-lieutenant comme moi.

FIN DES MÉMOIRES D'UN JEUNE ESPAGNOL.



GUILLAUME TELL,

OU

LA SUISSE LIBRE.

GUILLAUME TELL.

LIVRE PREMIER.

Amis de la liberté, cœurs magnanimes, âmes tendres, vous qui savez mourir pour votre indépendance, et qui ne voulez vivre que pour vos frères, prêtez l'oreille à mes accens: venez entendre comment un seul homme, né dans un pays sauvage, au milieu d'un peuple courbé sous la verge d'un oppresseur, parvint par son courage à relever ce peuple abattu, à lui donner un nouvel être, à l'instruire enfin de ses droits; droits sacrés, inaliénables, que la nature avait révélés, mais dont l'ignorance et le despotisme firent si long-temps un secret. Cet homme, fils de la nature, proclama les lois de sa mère, s'arma pour les soutenir, réveilla ses compatriotes endormis sous le poids des fers, mit dans leurs mains le soc des charrues changé par lui en glaive des héros, vainquit, dispersa les

cohortes que lui opposaient les tyrans, et, dans un siècle barbare, dans des rochers presque inhabitables, sut fonder une retraite à ces deux filles du ciel, consolatrices de la terre, à la raison, à la vertu.

Je ne t'invoque point aujourd'hui, ô divine poésie, toi que j'adorai dès l'enfance, toi dont les mensonges brillans firent ma félicité; garde tes pinceaux enchanteurs pour les héros dont les images ont besoin d'être embellies : tes ornemens dépareraient celui que je veux célébrer; tes guirlandes ne conviendraient point à son visage sévère; son regard serein, mais terrible, s'adoucirait trop devant toi : crains de toucher à sa pompe agreste; laisse-lui son habit de bure, laisse-lui son arc de cormier; qu'il marche seul à travers les rocs, sur le bord des torrens bleuâtres: suis-le de loin en le regrettant, et jette d'une main timide, dans les sentiers qu'il a parcourus, les fleurs sauvages de l'églantier.

Au milieu de l'antique Helvétie, dans ce pays si renommé par la valeur de ses habitans, trois cantons, dont l'enceinte étroite est fer-

mée de toutes parts de rochers inaccessibles, avaient conservé ces mœurs simples que le créateur du monde donna d'abord à tous les humains pour les défendre contre le vice. Le travail, la frugalité, la bonne foi, la pudeur, toutes les vertus poursuivies par les conquérans, les rois de la terre, vinrent se cacher derrière ces montagnes : elles y furent longtemps inconnues, et ne se plaignirent point de leur heureuse obscurité. La liberté vint à son tour s'asseoir sur le haut de ces roches; et, depuis ce jour fortuné, le vrai sage, le vrai héros, ne prononce qu'avec respect les noms d'Uri, de Schwitz, d'Underwald.

Les habitans de ces trois contrées, sans cesse occupés des travaux champêtres, échappèrent pendant plusieurs siècles aux crimes, aux malheurs produits par l'ambition, par les querelles, par le coupable délire de ces nombreux chefs de barbares qui, sur les ruines de l'empire romain, fondèrent une foule d'états, usurpèrent les droits des hommes, gouvernèrent par un code horrible, rédigé par l'ignorance en faveur de la tyrannie et de la superstition. Oubliés, méprisés peut-être

par ces dévastateurs du monde, les laboureurs, les pâtres d'Uri, faiblement soumis aux nouveaux Césars, portèrent du moins encore le nom consolant de libres. Ils gardèrent leurs anciennes lois, leurs coutumes, leurs mœurs austères. Tranquilles, maîtres souverains dans leurs paisibles chaumières, les pères de famille vieillissaient en paix, environnés d'amour, de respect; leurs enfans, ignorans du mal, craignant Dieu, redoutant leur père, ne connaissaient d'autre bonheur, d'autre désir, d'autre espérance, que de ressembler à l'homme de bien dont ils avaient reçu le jour: lui obéir et l'imiter formaient le cercle de leur vie. Ce peuple simple et vertueux, presque ignoré de l'univers, resté seul avec la nature, protégé par sa pauvreté, continuait d'être bon, et pourtant n'était point puni.

Non loin d'Altorf, leur capitale, sur le rivage du lac qui donne à la ville son nom, s'élève une haute montagne d'où le voyageur, fatigué d'une longue et pénible marche, découvre une foule de vallées ceintes inégalement par des monts, par des rochers; des ruisseaux, des torrens rapides, tantôt tombant

en cascades et bondissant à travers les rocs, tantôt serpentant dans un lit de mousse, descendent ou se précipitent, arrivent dans les vallons, se mêlent, confondent leurs eaux, arrosent de longues prairies couvertes de troupeaux immenses, et vont se jeter dans des lacs limpides où les taureaux viennent se laver.

Sur la cime de cette montagne était une pauvre chaumière, environnée d'un modique champ, d'un plant de vignes, d'un verger. Un laboureur, un héros, qui s'ignorait encore lui-même, qui ne connaissait de son cœur que son amour pour son pays, Guillaume Tell, à peine à vingt ans, reçut de son père cet héritage. Mon fils, lui dit le vieillard mourant, j'ai travaillé, j'ai vécu; soixante hivers se sont écoulés dans cet asile paisible, sans que le vice ait osé franchir le seuil de ma porte, sans qu'une seule de mes nuits ait été troublée par le remords : travaille comme moi, mon fils; comme moi choisis une femme sage, de qui l'amour, la confiance, la douce et patiente amitié double tes plaisirs innocens, prenne la moitié de tes peines; marie-

toi, ô mon cher Guillaume; l'homme vertueux sans épouse n'est vertueux qu'à demi. Adieu; modère ta douleur : la mort est facile pour l'homme de bien. Quand je t'envoyais porter à nos frères les fruits, le pain dont ils manquaient, n'avais-tu pas du plaisir à venir me rendre compte des bonnes actions dont je t'avais chargé? Eh bien! mon ami, je vais à mon père rendre compte des bonnes actions dont il me chargea si long-temps. Il me recevra, mon fils, comme je te recevais. Je t'attendrai près de lui. Sois bien aux lieux où je te laisse; sois-y bien tant que tu seras libre : mais si jamais un tyran osait porter la moindre atteinte à notre antique liberté, Guillaume, meurs pour ton pays, tu verras que la mort est douce.

Ces paroles restèrent gravées dans l'âme sensible de Tell. Après avoir rendu les derniers devoirs au vénérable veillard, après avoir creusé sa tombe au pied d'un sapin, près de sa maison, il se fit serment à lui-même, et jamais il ne viola ce serment, de se rendre seul, chaque soir, sur cette tombe sacrée, de se rappeler toutes ses actions, toutes

ses pensées du jour, et de demander à son père s'il était content de son fils.

Oh combien il dut de vertus à cette obligation pieuse! combien la crainte de rougir, en interrogeant l'ombre paternelle, accoutuma son âme de feu à vaincre, à dompter ses passions! Maître de ses plus vifs désirs, faisant tourner jusqu'à leur violence au profit de la sagesse, Tell, héritier des biens de son père, s'imposa des travaux plus forts, obtint de la terre une moisson double, que les pauvres venaient partager. Levé dès l'aube matinale, soutenant d'un bras vigoureux l'extrémité d'une charrue, que deux taureaux traînaient avec peine, il enfonçait son fer luisant dans un sol semé de cailloux, hâtait ses animaux tardifs de l'aiguillon qu'il tenait à la main, et, le front ruisselant de sueur, ne se reposait, à la fin du jour, que pour plaindre les infortunés qui n'avaient point de charrue. Cette idée l'accompagnait en ramenant ses taureaux, elle ne le quittait point durant son sommeil; et le lendemain, dès l'aurore, Tell, s'en allait labourer le champ de ses indigens amis; il l'ensemençait pendant leur absence;

il se cachait d'eux, non pour leur ôter le plaisir d'être reconnaissans, mais pour s'épargner à lui-même la pudeur de la bienfaisance exercée envers ses égaux. C'étaient là ses soins, ses délassemens : travailler et faire du bien l'occupait et le reposait.

La nature, en douant Guillaume d'une âme si pure et si belle, avait voulu lui donner encore l'adresse, la force du corps. Il surpassait de toute la tête les plus grands de ses compagnons; il gravissait les rocs escarpés, franchissait les larges torrens, s'élançait sur les cimes glacées, prenait les chamois à la course. Ses bras pliaient, rompaient le chêne à peine entamé par la hache, ses épaules le portaient entier avec son immense branchage. Les jours de fêtes, au milieu des jeux que célébraient les jeunes archers, Tell, qui n'avait point d'égal dans l'art de lancer les flèches, se voyait forcé de rester oisif, afin que les prix fussent disputés. On le plaçait, malgré son âge, parmi les vieillards assis pour juger. Là, frémissant de cet honneur, immobile, respirant à peine, il suivait les flèches rapides, applaudissait avec transport l'archer

dont les coups approchaient du but, et ses bras, élevés sans cesse, semblaient attendre, pour l'embrasser, un rival digne de lui. Mais quand les carquois étaient épuisés sans qu'on eût atteint la colombe, lorsque l'oiseau, fatigué de se débattre inutilement, se reposait sur le haut du mât, et regardait d'un œil tranquille ses impuissans ennemis, Guillaume seul se levait, Guillaume prenait son grand arc, ramassait à terre trois flèches : la première, frappant le mât, faisait revoler la colombe, la seconde coupait le cordon qui retenait son pénible vol, la troisième allait la chercher jusqu'au milieu de la nue, et la rapportait palpitante aux pieds des juges étonnés.

Sans s'énorgueillir de tant d'avantages, préférant aux plus éclatans succès la plus obscure des bonnes actions, Tell se reprochait sa lenteur à obéir aux ordres de son père. Tell voulut devenir époux, et la jeune Edmée attira ses vœux. Edmée était la plus chaste, la plus belle des filles d'Uri. L'air qui vient avant la lumière agiter les feuilles des arbrisseaux, la source qui filtre du roc, et dont chaque goutte brillante réfléchit les

premiers rayons, étaient moins purs que le cœur d'Edmée. La paix, la douceur, la raison, l'avaient choisi pour leur sanctuaire. La vertu, qu'elle possédait sans en connaître même le nom, était pour elle l'existence. Son âme n'aurait pas compris que l'on pût cesser d'être sage autrement qu'en cessant de vivre.

Orpheline et sans fortune, élevée depuis son enfance chez un vieillard, dernier parent de son indigente famille, Edmée gardait les troupeaux de ce vieillard vertueux. Avant que l'aurore vînt éclairer la cime des sombres sapins Edmée était sur les montagnes, environnée de ses brebis, et faisant tourner le fuseau qui filait l'habit de son bienfaiteur. Elle revenait, avec l'ombre, ranger, disposer la maison, préparer le repas du soir et celui du lendemain, épargner au faible vieillard le souci de rien désirer tandis qu'elle serait absente. Elle se livrait ensuite au sommeil, satisfaite de sa journée, heureuse d'avoir acquitté la douce dette de la reconnaissance, et sûre que le lendemain lui donnerait le même plaisir.

Tell la connut, il l'aima. Tell n'employa

point auprès d'elle ces soins attentifs, cette complaisance, cet art, inconnu de son cœur, qui profane souvent l'amour en le mêlant à la finesse, qui sait presser ou retarder l'aveu d'un tendre sentiment. Étranger à cette étude, ignorant que le don de plaire pût être distinct du plaisir d'aimer, Tell ne chercha point l'occasion de voir plus souvent Edmée; il ne la suivit point aux montagnes, il ne l'attendit pas le soir lorsqu'elle ramenait son troupeau : Guillaume, au contraire, pendant son absence, allait visiter son vieux bienfaiteur. Là, dans de longs entretiens, où présidaient la franchise, l'épanchement, la vérité, Guillaume écoutait le vieillard, qui se plaisait à parler d'Edmée, rapportait ses moindres actions, répétait toutes ses paroles, rendait compte, les larmes aux yeux, de la patience, de la douceur, de l'inépuisable bonté qui lui rendaient chaque jour cette orpheline plus chère. Ces louanges, qui retentissaient au fond de l'âme de Tell, augmentaient plus son amour que la vue de son amante. Elle arrivait pendant ces récits; et Tell lisait sur son front, dans ses regards, dans son air mo-

deste, tout ce qu'il venait d'entendre. Il osait à peine, en tremblant, lui adresser quelques paroles, la quittait bientôt en baissant les yeux, la saluait avec respect, et se retirait à pas lents, dans son asile solitaire, pour s'occuper d'elle mieux qu'en sa présence.

Enfin, après six mois passés, Guillaume, sûr que son amour était une vertu de plus, résolut de le découvrir à celle qui l'avait fait naître. Seul devant elle, il n'eût osé; mais plus hardi devant tout le peuple, un jour de fête, au sortir du temple, il attendit la jeune Edmée. Edmée, lui dit-il, je t'aime, je t'honore encore plus; j'étais bon, tu m'as fait sensible : si tu crois être heureuse avec moi, reçois mon cœur et ma main; viens habiter dans ma maison, viens sur la tombe de mon père m'enseigner les vertus qu'il m'aurait apprises. Edmée baissa les yeux, rougit pour la première fois. Bientôt, rassurée et tranquille, certaine que ce qu'elle pensait pouvait et devait être dit : Guillaume, répondit-elle, je te rends grâce de m'avoir choisie; satisfaite jusqu'à ce jour de ma paisible félicité, je sens qu'elle doit s'augmenter par le

droit si doux de te dire que c'est toi que j'aurais choisi. A ces mots, elle lui tend la main, que le jeune Tell presse dans la sienne; ils se regardent, et, sans se parler, tous leurs sermens furent prononcés.

Cet hymen fixa le bonheur dans la chaumière de Tell. Le travail eut pour lui plus de charmes, parce qu'Edmée en recueillait le fruit; le bien qu'il faisait lui sembla plus doux, parce qu'Edmée en était instruite. Toujours ensemble, ou ne se quittant que pour se retrouver bientôt, ils tempéraient par leur caractère, ami de la paix, de la réflexion, cette dangereuse ivresse de l'amour satisfait sans cesse; ils modéraient ses transports par les plaisirs plus durables de l'amitié, de la confiance; par ce respect mutuel, cette crainte tendre et modeste de ne devenir jamais assez dignes l'un de l'autre, cette certitude de rendre leurs âmes plus vertueuses, plus belles, en échangeant toutes leurs pensées, en confondant tous leurs sentimens.

Un fils vint bientôt serrer leurs liens, et ces noms si chers de père et de mère furent une source nouvelle de délices encore incon-

nues. Le jeune, le charmant Gemmi fut confié d'abord à Edmée : elle voulut être seule chargée des soins de sa première enfance ; mais aussitôt qu'il eut atteint sa sixième année, Guillaume ne le quitta plus. Il le conduisait avec lui dans les champs, dans les pâturages, lui montrait la terre couverte d'épis, les montagnes, les eaux, les forêts ; et, ramenant ses yeux vers le ciel, il lui faisait prononcer avec crainte le nom sublime de Dieu : il lui disait que ce Dieu, juge et témoin de toutes nos pensées, ne demandait à l'homme que d'être bon pour le rendre à jamais heureux. Chaque matin et chaque soir il lui répétait ce précepte, lui expliquait par son exemple ce que c'est que d'être bon; mais, sans égard pour la faiblesse, pour l'âge du timide enfant, il le conduisait dans les neiges, le faisait gravir sur les glaces, exerçait ses jeunes mains à soulever le joug des taureaux, à caresser sans effroi ces animaux redoutables, à les lier à la charrue, et à la conduire avec lui.

Ce même enfant, grave, réfléchi, lorsqu'il travaille ou qu'il s'entretient avec Guillaume,

n'est plus qu'un fils doux et timide dès qu'en rentrant à la maison il court se jeter entre les bras de sa mère. Tendre, attentif, caressant, il cherche dans les yeux d'Edmée le moindre désir qu'elle va former : il le pressent, le pénètre; Edmée ne l'a pas exprimé, il est accompli par Gemmi. Oh combien cet enfant si cher rendait heureuse sa bonne mère! combien de fois, en l'absence de Tell, dont le visage sévère désapprouvait tout excès d'un sentiment même légitime, Edmée, pressant sur son cœur le jeune, l'aimable Gemmi, lui répétait, avec le délire, l'ivresse de l'amour maternel : Mon fils, mon unique fils, c'est dans tes jours que j'ai mis ma vie, c'est dans ton âme que mon âme existe. Sache-le bien, mon cher fils, sois-en sûr, et devant ton père feins de l'ignorer.

Tell joignait à tant de biens le bien le plus nécessaire dans le bonheur et dans le malheur, Tell possédait un ami. Cet ami, presque de son âge, habitait parmi les rochers qui séparent Uri d'Underwald : la ressemblance de leurs cœurs, et non de leurs caractères, les avait unis dès l'enfance. Melctal, aussi pur,

aussi brave, aussi généreux que Tell, aimait autant que lui la vertu, la liberté, la patrie; mais son amour, moins réfléchi, moins concentré dans un foyer brûlant, était capable de grandes actions, sans l'être de longues souffrances. Melctal, vif, bouillant, emporté, ne pouvait cacher un seul sentiment, exhalait dans ses paroles, épuisait dans un premier transport la passion ardente qui l'enflammait; Tell la réprimait au contraire, la nourrissait, l'augmentait, ne permettait pas à sa bouche, aux moindres traits de son visage, de l'exprimer, de la découvrir. Tous deux abhorraient l'injustice; mais l'un se bornait à tonner contre elle, à donner sa vie pour la punir; l'autre la suivait en silence afin de la réparer. L'un, semblable au torrent fougueux qui renverse les premiers obstacles, ne savait rien ménager dans son impétueux élan; l'autre, commandant toujours à son indignation profonde, amassait avec patience ses ressentimens contre les pervers, semblable aux neiges de plusieurs hivers, accumulées sur les montagnes, et qui descendent toutes à la fois lorsque le soleil vient les détacher.

Melctal et Guillaume traversaient souvent le court espace qui les séparait, pour réunir leurs familles, pour passer ensemble les jours de repos. Ces jours attendus par les deux amis se partageaient entre eux également. Tantôt c'était la bonne Edmée, avec son époux et son fils, qui se mettaient en chemin, et s'en allaient porter à Melctal des fruits, du lait, des prémices de leur vigne ou de leur verger; tantôt Melctal arrivait, donnant le bras à son vieux père, et conduisant par la main sa fille, unique gage qui lui fût resté d'une épouse qu'il pleurait encore. Tell les attendait à sa porte. Un siége était déjà tout prêt pour y faire asseoir le vieillard; une coupe pleine de vin était pour lui dans les mains d'Edmée; et Gemmi, dont les yeux inquiets regardaient toujours le chemin, tenait un bouquet de fleurs qu'il devait offrir à l'aimable Claire.

Oh qu'ils étaient purs et touchans les plaisirs qu'ils goûtaient ensemble! que de délices ils trouvaient autour de la table rustique où leur repas frugal se prolongeait. Dès qu'il était achevé, le vieux Melctal, malgré le

poids de ses quatre-vingts années, sans autre appui que son bâton, allait gagner le sommet le plus élevé de la montagne, y prenait place au milieu de ses amis, de ses enfans, découvrait son front vénérable pour recevoir sur ses cheveux blancs la douce chaleur du soleil; et lorsque ses yeux satisfaits s'étaient rassasiés quelques instans du spectacle de la nature, de ce spectacle qui l'enchantait, le transportait aussi vivement que dans ses beaux jours, il commençait à parler de ses premières années, de ses peines, de ses plaisirs, des chagrins attachés à la vie, des consolations qu'on trouve toujours dans sa conscience et dans sa vertu. Tell, Melctal, Edmée, écoutaient avec un respect attentif : Claire et Gemmi, assis tous deux entre les genoux du vieillard, se regardaient par intervalles, quelquefois se pressaient la main. Un seul coup d'œil de Guillaume faisait monter sur leur front une naïve rougeur; et le vieillard, qui s'en apercevait, les excusait auprès de Guillaume.

Claire et Gemmi grandissaient tous deux, et leurs innocentes amours suivaient les pro-

grès de leur âge : déjà les jours heureux qu'ils passaient ensemble revenaient trop tard au gré de leurs vœux. Gemmi, pendant les longues semaines qui s'écoulaient sans qu'il vît son amie, cherchait, inventait des prétextes pour s'échapper de sa maison, pour voler à celle de Claire. Tantôt il venait dire à Melctal qu'un ours avait paru dans la montagne, que les troupeaux étaient menacés; tantôt il venait lui apprendre que, dans la précédente nuit, le vent du nord avait fané les jeunes bourgeons de la vigne. Melctal l'écoutait avec un sourire, le remerciait de ses soins, de son attentive amitié. Claire s'empressait de lui présenter un vase rempli d'un lait écumant. Gemmi en saisissant le vase, touchait de ses mains les deux mains de Claire, qui demeuraient jointes aux siennes jusqu'à ce qu'il ne restât plus de la bienfaisante liqueur. Gemmi la buvait lentement; ses yeux ne se détachaient point des yeux de celle qu'il aimait; et, satisfait de ce regard, content de sa course et de sa journée, il revenait chez son père en s'occupant d'une occasion nouvelle de refaire le même chemin.

Ainsi vivaient ces deux familles; ainsi vivait un peuple de frères, dont les vieillards, les enfans, les mères et les époux, ne connaissaient d'autre richesse, d'autre bonheur, d'autre plaisir, que le travail, l'innocence, l'amour et l'égalité. Tout à coup la mort de Rodolphe vint leur arracher tous ces biens. Rodolphe, élevé par la fortune sur le trône des Césars, avait toujours respecté la liberté de la Suisse. Son successeur, le superbe Albert, enorgueilli de ses vains titres, de ses héritages immenses, de la réunion de toutes les forces et de l'Empire et de l'Autriche, s'indigna que, dans ces états, quelques pâtres, quelques laboureurs, fussent exempts du nom de sujets. Il acheta, il crut payer la propriété d'un peuple. Il pensa que de vils trésors le rendaient souverain des hommes. Un gouverneur fut nommé par lui pour aller opprimer les cantons; et ce gouverneur fut Gesler, le plus barbare, le plus lâche des courtisans du jeune empereur.

Gesler, suivi d'esclaves armés, dont il faisait à son choix des bourreaux, vint s'établir dans Altorff. Ardent, impétueux, inquiet dé-

voré d'une activité que le mal seul pouvait satisfaire, Gesler se tourmenta lui-même pour se perfectionner dans l'art de tourmenter les humains. Frémissant au nom de la liberté, comme le loup poursuivi des chasseurs frémit au sifflement des flèches, il se promit, il se jura d'anéantir jusqu'à ce nom. Tout fut permis par Gesler à ses infâmes satellites; il leur donna lui-même l'exemple de la rapine, du meurtre, des attentats contre la pudeur. Le peuple se plaignit en vain; ses plaintes furent punies : la vertu timide alla se cacher dans l'intérieur des chaumières; la jeune vierge trembla derrière sa mère effrayée; le laboureur maudit la terre qui lui payait ses sueurs par une moisson abondante qu'il n'espérait plus recueillir; les vieillards, heureux de leur âge, qui leur présentait la mort comme une libératrice, se joignirent aux vœux de leurs fils pour les voir mourir avec eux; partout enfin, dans les trois contrées, le voile épais du malheur fut étendu comme un crêpe funèbre par la main du cruel Gesler.

Dès l'arrivée de Gesler, Tell avait pressenti les maux dont sa patrie allait être accablée;

sans le dire même à Melctal, sans alarmer sa famille, sa grande âme se prépara, non à souffrir, mais à délivrer son pays. Les crimes se multiplièrent; les trois cantons, frappés d'épouvante, tremblèrent aux pieds de Gesler. Guillaume ne trembla pas, Guillaume ne fut point surpris : il vit les forfaits d'un tyran comme il voyait sur le roc aride la ronce se couvrir d'épines. Bientôt l'impétueux Melctal exhala près de lui sa fureur; Guillaume l'écoutait sans répondre : ses yeux ne versaient point de larmes; son front, son visage, impassible, ne décélaient point ses projets. Pénétré d'estime pour son ami, certain de lui, mais se défiant de sa fougue, il lui cachait sa douleur pour ne pas irriter la sienne; il lui dérobait son secret jusqu'au moment de l'exécution : sa prévoyance lui montrait ce moment encore éloigné. Tranquille, sombre, farouche, il passait les longues journées sans embrasser son enfant, sans tourner les yeux vers sa femme ; avant l'heure accoutumée, il se levait, attelait ses taureaux, les conduisait dans son champ, qu'il labourait d'une main distraite; son aiguillon échappait de sa main :

il s'arrêtait tout à coup au milieu d'un sillon mal tracé, sa tête tombait sur sa poitrine, ses regards se fixaient sur la terre; immobile, morne, respirant à peine, il mesurait, il calculait la puissance du tyran, les moyens de la détruire, mettait dans la balance de la raison, d'un côté le cruel Gesler entouré de ses satellites, armé d'un pouvoir sans bornes, appuyé par toutes les forces de l'Empire, et de l'autre, un laboureur avec la pensée de la liberté.

Un soir que Guillaume et sa femme, assis tous deux devant leur chaumière, regardaient à quelque distance le jeune Gemmi essayant ses forces contre le belier chef de leur troupeau, la vue de cet enfant s'abandonnant à sa joie naïve, l'idée des malheurs affreux que l'esclavage lui préparait, firent tomber le sensible Tell dans une profonde rêverie, et, pour la première fois de sa vie, ses yeux laissèrent échapper des larmes. Edmée le considérait : elle hésita long-temps à lui parler ; cédant enfin au plus vif désir de l'amour, au besoin de partager les peines de l'objet aimé, elle s'approche, saisit sa main, et le regardant fixement : Ami, dit-elle, que t'ai-je fait pour

mériter ce cruel abandon? que t'ai-je fait pour avoir perdu cette confiance dont j'étais si fière? Tu souffres des maux que ta femme ignore; tu veux donc qu'ils soient pour elle plus douloureux que pour toi? Depuis quinze ans ne sais-tu pas que ma pensée attend la tienne, que je n'ose croire au bonheur, le goûter, le ressentir, qu'après la douce certitude que ce bonheur vient de mon époux? Hélas! je m'examine en vain, mon cœur est toujours le même; pourquoi le tien ne l'est-il plus? Rien n'a changé dans notre asile, mon époux serait-il changé? Regarde notre chaumière: c'était là que nous nous aimions; regarde ce champ labouré par toi, dont la récolte nous assure de quoi vivre, de quoi donner, pendant le cours de cette année; regarde la lune brillante se lever derrière ces monts pour nous annoncer un jour aussi beau que celui qui va finir. Contemple enfin notre fils dont la joie, les ris innocens, semblent provoquer nos ris, et nous commander d'être heureux autant qu'il est heureux lui-même. Que te faut-il, ô Guillaume? parle, mon âme impatiente souhaite déjà ce que tu désires.

Edmée, lui répond Tell, ne prononce point le nom de bonheur; tu rendrais plus affreux le poids qui m'oppresse à toutes les heures. Que je te plains, infortunée, si tu peux croire à la félicité, si tu comptes pour quelque chose cet humiliant repos dont notre obscurité nous fait jouir, lorsque la Suisse est asservie, lorsque le barbare Gesler, cet émissaire insolent d'un despote plus superbe encore, nous commande, frappe nos fronts avec une verge de fer! Tu me montres cette moisson que mes travaux ont fait naître: Gesler d'un mot peut me la ravir; tu me montres cette chaumière où mes pères, depuis trois cents ans, ont pratiqué la vertu: Gesler peut m'en arracher; et cet enfant que j'adore, cette portion de toi-même, qui, en s'emparant de tout mon amour, le redouble cependant pour toi, cet enfant dépend de Gesler. Ma terre, ma femme, mon fils, jusqu'au tombeau de mon père, rien n'est à moi, tout est au tyran; l'air que nous respirons à son insu est un vol fait à sa puissance. O comble de l'ignominie! un peuple entier, une nation, est soumise aux caprices

d'un homme... qu'ai-je dit? d'un homme... ô mon Dieu! pardonne-moi d'avoir profané le nom de ton plus bel ouvrage : l'humanité ne peut avoir rien de commun avec les tyrans; elle doit être leur victime jusqu'au moment où, reprenant ses droits, elle venge dans un seul jour les outrages de mille siècles. Ce désir, cet espoir, m'animent; toute mon âme ne peut suffire à la grandeur de mes desseins. Garde-toi de m'en distraire; garde-toi de vouloir m'attendrir en m'occupant de toi, de mon fils : un esclave n'a point d'enfant; un esclave n'a point de femme; je le suis, toute la nature a cessé d'exister pour moi. Tes yeux, aveuglés par l'amour, se promènent avec complaisance sur cette chaumière, sur ce beau pays, où jadis nous fûmes heureux; les miens, ouverts par la vertu, ne peuvent rien voir que ce fort terrible, bâti sur le haut de ce roc pour tenir Uri dans les fers.

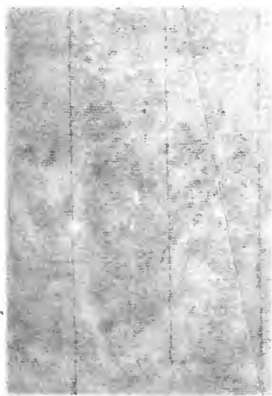
As-tu pensé, lui dit Edmée, que mon cœur, indigne du tien, n'était pas flétri dès long-temps par le seul nom de la servitude? as-tu pensé que je pouvais aimer Tell sans détester les tyrans? Ah! garde-toi de mépri-

ser ces âmes douces et naïves, qui semblent ne se nourrir que de tendres sentimens! Va, la sensibilité, quelquefois mère des faiblesses, l'est plus souvent des grandes vertus. Celui qui pleure à l'aspect du malheur, au récit d'une belle action, prouve qu'il veut soulager l'un, et qu'il est capable de l'autre. Juge ta femme par toi-même : est-il deux êtres en nous? Tu adores ta patrie; juge si je dois la chérir, puisqu'elle est à la fois ta patrie et la mienne. Toutes les qualités de ton âme ont à mes yeux, par-dessus leur beauté, celle de t'appartenir. Sans toi, j'eusse été vertueuse; en t'aimant je le suis deux fois. Parle donc avec confiance, dévoile-moi tes desseins. Mon sexe m'ôte l'espoir de t'offrir un secours utile, mais mon sexe ne m'empêche point de mourir pour te seconder.

Tell, à ces mots, embrasse Edmée, et se prépare à lui ouvrir son âme, lorsque des cris mêlés de sanglots se font entendre du côté de sa chaumière. Les deux époux se lèvent précipitamment; ils aperçoivent leur fils, pâle, tout couvert de larmes, les bras élevés au ciel, courant vers eux avec effroi :

O mon père! disait-il d'une voix entrecoupée, venez, venez à son secours... Melctal, le vieillard Melctal... les barbares! ils ont osé... Comme il parlait, Claire paraît, soutenant la marche tremblante de l'infortuné vieillard. Celui-ci, de sa main droite, appuyé sur un bâton, tenait de la gauche le bras de l'inconsolable Claire. Il s'écriait à chaque pas : Tell, mon cher Tell, où es-tu? et ses mains s'avançaient pour rencontrer Tell, et ses pieds, heurtant contre les cailloux, le forçaient de reprendre l'appui qu'il venait de quitter un instant.

Guillaume accourt, saisit le vieillard, le presse contre sa poitrine, le considère, jette un cri terrible; ses cheveux se dressent, en ne retrouvant sur ce visage vénérable que la trace sanglante des yeux que le fer vient de lui ravir. Saisi d'épouvante et d'horreur, Tell recule en chancelant; il ne s'arrête qu'à un roc, où il demeure à demi renversé. Edmée est évanouie; Gemmi s'empresse de la secourir; et Claire rappelant Guillaume, lui montre le vieillard aveugle, et regarde le ciel en pleurant.





… d'épouvante et d'horreur, il recule en chancelant.

Tu t'éloignes, mon seul ami, s'écrie Melctal d'une voix défaillante, tu trembles d'être souillé du sang qui coule de mes plaies. Ah! reviens, reviens sur mon sein. Mon cœur, mon cœur me reste encore; que je le sente du moins palpiter contre le tien; que je puisse du moins m'assurer, en t'embrassant, en te touchant, que les barbares qui m'ont privé des yeux ne m'ont pas ôté mon ami.

Pardonne, lui répond Tell en se précipitant dans ses bras, pardonne au premier mouvement de ma pitié, de mon horreur. O le plus vertueux des hommes! ton malheur ne peut augmenter le respect que j'avais pour toi; mais il augmente ma tendresse, il rend plus fort, plus sacré, le doux lien qui nous unit. Eh! pourquoi, comment, dans quel lieu, ces méchans altérés de crimes ont-ils osé porter leurs mains sur la vieillesse, sur la vertu? Que leur as-tu fait, Melctal? Ton fils est donc mort en te défendant! S'il voyait encore le jour, t'aurait-il abandonné? t'aurait-il laissé sous la garde d'une faible et malheureuse fille, qui ne peut, hélas! que pleurer? Mais c'est moi qui remplace ton fils,

c'est moi qui hérite aujourd'hui et de sa tendresse et de sa vengeance.

N'accuse point mon fils, répond le vieillard, ne juge point ton ami sans l'entendre. Asseyez-moi au milieu de vous; que je te sente à mes côtés, Guillaume; que ma Claire ne me quitte pas, et que ton Edmée et Gemmi me prêtent une oreille attentive.

On conduit alors le vieillard sur un tertre couvert de mousse. Il s'assied auprès de Tell; Edmée, assise derrière lui, renverse, soutient sur son sein la tête vénérable de Melctal; Claire et Gemmi, à ses genoux, baisent sa main qu'ils ont saisie, et la baignent de leurs pleurs.

Écoutez-moi, leur dit Melctal, retenez les transports de votre tendresse, retenez ceux de votre colère. Ce matin, dans le moment même où le dernier soleil que mes yeux devaient voir est venu dorer nos montagnes, mon fils, Claire et moi, nous étions aux champs. Claire m'aidait à lier les gerbes de notre moisson; mon fils les entassait dans le char, où deux génisses attelées devaient les traîner à notre chaumière. Tout à coup pa-

raît un soldat, un satellite du cruel Gesler. Il vient droit à nous, foulant nos épis, arrive au char, l'examine, et d'une insolente main détache le joug des génisses. De quel droit, lui dit mon fils, m'enlèves-tu ces animaux, mon unique bien, ma seule richesse, ceux qui nourrissent ma famille, et donnent à ton gouverneur le salaire que tu reçois? Obéis, répond le soldat, et n'interroge pas tes maîtres. A ces mots, j'ai vu la fureur enflammer les yeux de mon fils. Il saisit le joug des génisses détaché par le satellite, l'arrache de ses mains, le lève, et, retenu par mes cris : Barbare, dit-il, rends grâce à mon père; sa voix, plus puissante sur le cœur d'un fils que la colère de la justice, m'empêche de purger la terre d'un ennemi de l'humanité : fuis, lâche, hâte-toi de fuir, tremble que ce champ ne soit le tombeau d'un vil agent de la tyrannie. Le soldat était déjà loin. Je tenais Melctal dans mes bras : Mon fils, lui dis-je, au nom du ciel, au nom de ton père et de ton enfant, dérobe-toi, à l'heure même, à la vengeance de Gesler; je le connais, il est implacable; il se baignera dans ton sang; il le fera

rejaillir sur les cheveux blancs de ton père : épargne-moi, mon fils, mon cher fils, sauve-moi la vie en sauvant la tienne.

Non, mon père, répondit-il avec l'accent de la piété, de la colère, du désespoir, non, je ne vous quitte point; j'aime mieux mourir en vous défendant que de trembler un instant pour vous. Gesler et toute sa puissance ne peuvent m'arracher des bras de celui qui me donna la vie. Je veux, je dois... M'obéir, interrompis-je d'un ton sévère; rien n'est à craindre pour mes jours; laisse-moi veiller à la garde de ta chaumière et de ta fille, laisse-moi le soin de lui conserver et son père et son héritage. Va te cacher pendant quelques jours dans les montagnes d'Underwald; Claire et moi nous irons t'y joindre quand l'orage sera calmé. Va, cours dès ce moment même : je t'en ai prié, je te le commande, je te l'ordonne comme ton père.

A ce mot, le fougueux Melctal baisse tristement la tête, se met à genoux, me fait ses adieux, et demande ma bénédiction. Je le pressai contre mon cœur, je le baignai de mes larmes. Claire se jeta dans son sein, Claire

essuya de ses baisers les pleurs que son malheureux père s'efforçait en vain de cacher. Bientôt, s'arrachant des bras de sa fille, il la remit dans les miens, me serra la main, et partit sans oser retourner la tête.

Claire et moi, demeurés seuls, nous retournâmes à notre chaumière. Mon dessein était d'aller sur-le-champ trouver le tyran dans Altorff, voir, m'assurer par mes yeux si tout sentiment de justice était étranger à son âme; seul, je voulais m'exposer à sa redoutable vue, obtenir le retour de mon fils, ou mourir en le demandant : mais tout à coup je vois ma chaumière environnée de nombreux soldats; tous appellent Melctal à grands cris, tous m'interrogent, me pressent, me chargent bientôt de chaînes, me traînent devant Gesler.

Où est ton fils? me dit-il d'une voix sombre et farouche; il faut expier son crime à sa place, ou le livrer à ma fureur : Frappe, lui dis-je, je rendrai grâce à Dieu si je dois à ta barbarie de donner deux fois la vie à mon fils. Gesler me regarde d'un œil fixe, où se peignaient à la fois et la tranquille soif du

sang, et l'embarras d'inventer un supplice que ma vieillesse n'abrégeât pas. Enfin, après un long silence, il fait un signe à ses bourreaux; et ces barbares, devant lui, sans qu'il détournât la vue, sans que l'affreux sourire du crime certain de l'impunité quittât son visage féroce, me saisissent, me renversent, et leur main armée d'un fer acéré l'enfonce dans mes faibles yeux.

C'en est assez, leur dit Gesler, laissez vivre ce débile aveugle; que ses liens soient brisés, qu'il aille rejoindre son fils. On m'entraîne, on me rejette à la porte du palais. Je marche, les bras étendus; je tombe dans ceux de Claire, de Claire qui m'avait suivi, et que les cruels satellites retenaient à la première enceinte. Je me sens presser dans son sein, je suis inondé de ses larmes; j'entends, à travers ses cris de douleur, ce mot, ce nom si doux à mon âme: Mon père! mon père! c'est moi. Je m'efforce d'arrêter ses cris, je la console, je la calme, je lui dérobe mes douleurs, et lui demande de me conduire chez mon ami, l'ami de mon fils. Nous sommes en chemin, répond-elle, mon cœur me l'a dit avant vous. Nous arri-

vons, ô mon cher Guillaume! Hélas! je ne puis plus te voir; mais je te sens auprès de moi, mais je tiens ta main dans la mienne; elle palpite au récit de mes maux : mon fils est sauvé, mon ami me reste; ah! je n'ai pas tout perdu.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Ainsi parla le vieillard. Aussitôt qu'il eut achevé son récit, Edmée, Claire et Gemmi, se précipitant à son cou, firent éclater leurs sanglots, et le baignèrent de leurs larmes. Tell, demeurant immobile, le front appuyé sur une de ses mains, regardait fixement la terre; de grosses larmes tombaient goutte à goutte de ses yeux à demi fermés; sa poitrine, oppressée d'un poids terrible, ne respirait qu'avec peine, et la main qui soutenait sa tête tremblait d'un mouvement convulsif. Après un long et sombre silence, il se lève tout à coup, embrasse le vieux aveugle, le serre deux fois avec étreinte contre son sein palpitant, fait des efforts pour parler, et ne peut prononcer que ces paroles dites d'une voix étouffée : Mon père, tu seras vengé.

Après ces mots, Guillaume retombe dans sa profonde rêverie. Debout, morne, silen-

cieux, il examine, il médite encore ce qu'il a déjà médité; bientôt, reprenant ses esprits, il demande au vieillard, d'un air calme, s'il est informé de l'asile où est allé se cacher Melctal. Oui, répond le malheureux père; mon fils a dû se retirer dans les cavernes profondes de la montagne de Faigel : ces rocs déserts, inabordables, sont inconnus aux émissaires, aux satellites du tyran; Melctal m'a promis, m'a juré de n'en sortir que par mon ordre. Rends-lui sa parole, répond Guillaume, je te la demande pour lui : Et toi, mon fils, prépare-toi, tu vas partir à l'heure même; tu marcheras toute la nuit; au point du jour tu dois arriver à la montagne de Faigel : cherche Melctal, ne t'arrête pas que tu ne l'aies découvert; tu lui diras en l'abordant: Ton ami m'envoie vers toi pour t'apprendre les crimes nouveaux de l'exécrable Gesler; il vient d'arracher les yeux à ton père : Guillaume t'envoie ce poignard.

Tell alors tire de sa ceinture un fer qu'il ne quittait jamais. Gemmi s'approche avec respect, prend le glaive, le met dans son sein. Edmée et Claire, tremblantes, n'osent

interroger Guillaume, regardent Gemmi, se regardent, et craignent de montrer leur inquiétude pour les périls qu'il va courir. Le vieux Melctal, étonné de l'ordre qu'il vient d'entendre, demande à Tell quels sont ses projets. Ton fils les connaît, lui répond Guillaume; et la seule vue de ce poignard lui dira tout ce qu'il doit faire. Le temps est cher, ne le perdons pas. Je n'ai qu'un mot à te dire : Mon père, tu seras vengé.

Il prend aussitôt Gemmi par la main, et le conduit, sans rien dire, sur le tombeau de son père : là, après avoir reçu son serment, il lui confie une partie de ses projets, lui développe ses ressources, et l'instruit, dans le plus grand détail, de ce qu'il doit dire à Melctal.

Ils reviennent l'un et l'autre animés d'un généreux espoir. Gemmi est prêt à se mettre en marche; Claire demande à l'accompagner : elle veut aller embrasser son père; elle veut lui porter des fruits, du pain, et d'autres alimens dont il manque dans les montagnes. Le vieux Henri permet ce voyage. Edmée remplit de ses provisions une corbeille d'o-

sier; elle y joint du lait et du vin, remet la corbeille à son fils, le presse contre son sein, lui dit adieu, l'embrasse encore, et recommande à Claire, d'une voix basse, de veiller sur cet enfant si cher. Gemmi, armé d'un bâton ferré, dont son père lui montra l'usage, place sur sa tête la corbeille, présente le bras à la jeune Claire; et tous deux, se tenant ainsi, partent comme deux jeunes faons qui vont dans l'obscurité chercher de nouveaux pâturages.

Guillaume les a vus partir; Guillaume lui-même s'est revêtu d'une peau de loup qu'il portait toujours dans ses chasses lointaines. Cette peau, serrée contre son corps par une large ceinture, vient envelopper sa tête, où les dents de l'animal tombent et luisent sur son front; ses jambes sont à demi couvertes par des brodequins d'ourson; un carquois de cuir, plein de flèches brillantes, est attaché sur son épaule; et dans ses mains est cet arc terrible, qui jamais ne se tendit en vain. Appuyé sur ce grand arc, regardant Edmée d'un œil tranquille :

Ma femme, dit-il, je vous quitte, je vais

partir à l'instant ; je laisse en vos mains notre hôte, le père de mon ami, le vieillard que je respecte, que je chéris comme mon père ; ne vous occupez que de lui seul. Veillez près de lui pendant son sommeil ; soyez attentive, la nuit et le jour, à secourir, à soulager, à prévoir ses moindres douleurs ; acquittez à tous les instans ce que nous devons au malheur, à la vieillesse, à l'amitié. Bientôt vous me reverrez ; deux jours suffisent à ma course. N'informez personne de mon absence, et que la porte de ma maison soit fermée jusqu'à mon retour.

Il dit, sort de la chaumière, prend un sentier différent de celui qu'a suivi Gemmi, et précipite ses pas.

Cependant Claire et Gemmi descendaient ensemble la montagne pour aller gagner les étroits sentiers qui mènent en Underwald. Ils font un circuit au-dessus d'Altorff, vont frapper à la chaumière d'un pêcheur ami de Tell, et lui demandent de les passer de l'autre côté du lac. Le bon pêcheur, empressé d'être utile à des enfans, court détacher son bateau, leur tend la main, les reçoit,

et, saisissant les deux rames, il frappe l'onde transparente à coups égaux et rapides. Descendu à la rive opposée, les deux enfans rendent grâce au pêcheur, et montent les roches arides qui de toutes parts enferment le lac. Claire veut porter à son tour le fardeau que porte Gemmi : elle lui dispute cette douce charge, que Gemmi ne veut point céder; enfin ils se la partagent, et tous deux, réunissant leurs mains sur l'anse de la corbeille, ils gravissent ainsi les sentiers, en se parlant, en se regardant avec douleur, avec tendresse, en s'arrêtant quelquefois, sous prétexte de reprendre haleine, mais en effet pour se parler, pour se regarder de plus près.

La lune a déjà disparu; déjà l'aurore, si tardive dans cette froide saison, vient dorer la cime des neiges, lorsque les jeunes voyageurs arrivent au pied du Faigel. Ils montent, ils cherchent des yeux s'ils ne découvriront point quelque chevrier, quelque pâtre, qui puisse leur indiquer la solitaire caverne où Melctal s'est allé cacher. Rien ne paraît dans ces rocs déserts. C'est en vain que les deux enfans promènent au loin leur vue, ils ne

découvrent que des glaces, ils n'aperçoivent que des chamois suspendus sur les précipices, et fuyant avec la rapidité de l'oiseau des airs aussitôt qu'ils sont regardés.

Enfin, vers la huitième heure, une légère fumée sortant du milieu des rocs fixe les yeux de Gemmi, qui la fait remarquer à Claire. Tous deux volent vers cette fumée, franchissent des torrens glacés, traversent un bois de sapins, et parviennent à une caverne, où, dès l'entrée, ils aperçoivent une flamme petillante. Un homme était assis devant ce foyer, qu'il ranimait par des branches sèches. Au premier bruit qu'il entend, cet homme retourne la tête, se lève, saisit sa hache, et vient, en la tenant levée, au-devant des jeunes voyageurs. Que demandez-vous? leur dit-il avec un accent de colère. Nous sommes vos enfans, mon père, répond Claire en courant à lui; c'est Gemmi, c'est votre fille, qui viennent vous porter des vivres, et vous serrer dans leurs bras.

Elle dit, s'élance au cou de Melctal, qui, jetant loin de lui sa hache, pousse un cri de joie, reçoit sa fille, la presse contre son cœur,

la couvre de ses baisers. Aussitôt, courant à Gemmi, qui le regardait en silence, il l'embrasse, le baigne de larmes, le confond avec Claire dans ses bras, prononce le nom de son père, celui de Tell, son ami, précipite ses questions, et les interrompt par les tendres caresses qu'il partage aux deux enfans. Enfin, les ramenant près du foyer, il les fait asseoir à ses deux côtés, et les écoute en essuyant ses larmes.

Claire l'instruit avec précaution du motif qui les amène, des ordres sacrés qu'elle vient porter de la part du vieillard Henri. Bientôt la voix de Claire s'éteint; elle veut, elle ne peut dire le malheur affreux qu'elle pleure, le crime horrible de Gesler : trois fois elle commence ce récit, trois fois elle est forcée de l'interrompre. Gemmi vient à son secours: O Melctal ! dit-il, vois nos larmes; elles t'annoncent de nouveaux malheurs. Mon père m'a chargé de te les apprendre, mon père m'a dit que son ami les entendrait avec constance, qu'il aurait pitié de sa fille Claire, et qu'il contiendrait sa douleur. Alors le jeune enfant raconte comment Gesler, l'exécrable

Gesler s'est vengé du triste vieillard. A ce récit, le fougueux Melctal se lève, court à sa hache, veut s'élancer hors de la caverne, veut sur-le-champ courir se baigner dans le sang du cruel Gesler. Claire se jette à ses genoux; Gemmi se place devant lui : Pense à mon père, lui dit-il; tu ne te souviens donc plus de mon père? il n'est donc pas ton ami? Écoute au moins ce qu'il te fait dire : Guillaume s'occupe de te venger; Guillaume est à présent chez Verner, et ce seul mot doit t'en apprendre assez. Voici les ordres de mon père; il me les a répétés deux fois : Va, mon fils, instruire Melctal du nouveau crime du tyran; ce n'est pas la fureur qui peut nous venger, c'est le courage et la prudence : je pars pour Schwitz, je vais trouver Verner, et faire armer son canton. Que Melctal se rende dans Stantz; c'est là que sont ses amis, et les principaux d'Underwald : qu'il les rassemble, les invite à préparer leurs armes, et qu'il aille ensuite m'attendre dans la caverne de Grutty, où Verner et moi ne tarderons pas à le joindre.

Melctal écoute Gemmi, et la joie doulou-

reuse de la vengeance se peint dans ses yeux et sur son visage. Je vais obéir à Tell, s'écrie-t-il avec transport; je cours rassembler mes amis. Dès demain, Gemmi, tu peux en répondre à ton père, deux cents hommes, braves, fidèles, animés de l'amour de la liberté, prêts à mourir pour la reprendre, et certains, avant de mourir, d'immoler des milliers d'esclaves, élèveront sur la place de Stantz le drapeau de la liberté. Voici l'instant qu'attendait mon courage; il n'était enchaîné que par Tell, que par les ordres sacrés de mon vénérable père. Mon père, mon ami, me rendent à moi; courons, volons à la victoire; elle est à nous, elle est certaine. Je brûle de me voir aux mains avec le perfide Gesler. Qu'il vienne, qu'il vienne contre nous avec ses nombreux satellites, avec toute sa puissance; je suis plus fort, je marche à lui au nom de la liberté, de la piété filiale, de l'humanité outragée.

Il dit, et veut à l'instant même prendre la route de Stantz. La jeune Claire le retient; elle le force de donner du moins quelques momens à la nature, d'accorder à sa fille une

heure pour jouir de ses tendres caresses, pour fortifier son corps affaibli par les alimens qu'elle vient d'apporter. L'impétueux, le sensible Melctal, embrasse en pleurant sa fille chérie, serre dans ses bras le jeune Gemmi, consent à s'asseoir près de son foyer, place les deux enfans à ses côtés, et fait avec eux un frugal repas, qu'il précipite et qu'il abrége. Bientôt, armé de sa hache, il dit adieu à ses enfans, presse sa fille sur son cœur, et prenant la main de Gemmi : Écoute, lui dit-il, mon fils, je peux mourir dans notre entreprise; cette mort même aurait des délices, les cœurs généreux envieraient mon sort : mais je veux du moins disposer du seul trésor que je possède, du trésor le plus cher à mon cœur après la liberté de mon pays. Ce trésor, mon fils, c'est ma Claire; je te la donne dès ce moment. Voilà ton épouse, Gemmi; serrez tous deux vos mains dans les miennes : jurez sur mon cœur, qui palpite pour mon pays, pour vous, pour mon père, jurez de vous aimer toujours, de vivre, de mourir l'un pour l'autre, de confondre tous vos sentimens dans votre amour ardent et pur. Vous êtes époux,

mes enfans, je vous bénis au nom de mon père, au nom de mon digne ami.

Claire et Gemmi tombent à genoux, baissent la tête en se tenant la main, et reçoivent avec respect la bénédiction paternelle. Les pleurs coulaient sur leurs joues; Melctal luimême était baigné de larmes, et ses yeux, animés de tous les transports qui remplissaient son ame ardente, brillaient de feux à travers ses larmes. Il relève ses enfans, il les embrasse de nouveau, leur dit adieu, leur répète encore ce qu'ils doivent rapporter à Guillaume; et, saisissant sa hache, il sort de la caverne à pas précipités, et prend le chemin de Stantz.

Les deux enfans, demeurés seuls, n'osent d'abord lever la vue l'un sur l'autre. Immobiles, la tête baissée, et se tenant encore la main, ils éprouvent un frémissement mêlé de joie, de bonheur, de crainte. Leurs âmes, agitées d'une foule de sentimens divers, ont peine à se remettre de tant de secousses; leur pudeur naïve, enfantine, leur fait craindre, pour la première fois, de se trouver ainsi solitaires. Gemmi, rassuré le premier, dit enfin

d'une voix tremblante : Claire, vous êtes à moi; depuis long-temps vous êtes instruite que Gemmi n'appartient qu'à vous; mais le moment où nous sommes, les dangers que vont courir nos pères, nous défendent de nous occuper de nous-mêmes; c'est à eux seuls que nous devons toute notre âme, et tous nos momens. Partons, Claire, rejoignons ma mère, rendons-lui compte de notre voyage; et lorsque mon père et votre vénérable aïeul auront confirmé la bénédiction que vient de nous donner Melctal, alors j'oserai peut-être vous dire combien je suis heureux.

Claire, sans répondre, lui serre la main, sort aussitôt de la caverne, et tous deux reprennent la route qu'ils avaient déjà parcourue.

Mais le soleil, quoiqu'à peine à la moitié de son cours, ne jetait plus qu'une lueur pâle à travers des nuages sombres; un voile grisâtre dérobait partout l'azur du ciel, et des flocons de neige, voltigeant dans l'air, semblables à la toison des agneaux que leur ont arrachée les ronces, venaient en s'augmentant du côté du nord. Bientôt un vent froid

s'élève, et amène plus forte et plus rapide cette neige éblouissante : elle tombe comme la pluie d'un violent orage; elle remplit les sentiers, comble, dérobe les précipices, et fait baisser la paupière des malheureux voyageurs, qui ne peuvent soutenir son impétuosité. Claire et Gemmi, forcés de s'arrêter, cherchent un abri sous des rochers : la neige les atteint partout, la neige tombe sur leur tête. Gemmi s'alarme pour Claire; celle-ci, pour le rassurer, sourit en se voyant couverte des flots qu'elle secoue et renvoie aux vents. La tempête s'apaise enfin; les rayons d'or de l'astre du jour percent le voile qui le couvrait, et viennent se réfléchir sur les diamans de la neige : les deux enfans se remettent en route; mais ils ne trouvent plus leurs sentiers; un tapis épais et blanc couvre les rochers et les précipices. Gemmi tient Claire par la main, et s'avance avec précaution : de son bâton il sonde la neige; il ne permet à Claire de faire un pas qu'après s'être assuré qu'il n'y a point de péril. Claire, qui ne craint que pour lui, qui ne marche que sur ses traces, lui serre plus fortement la main, prête à le soutenir

s'il tombait; et cette marche, longue, pénible, ces dangers toujours renaissans, sont mêlés de charmes pour la tendre Claire.

Forcés de prendre des détours, de suivre les bords des torrens, où la rapidité de l'onde a laissé la terre à découvert, les voyageurs consument le reste du jour, et n'arrivent que le soir non loin du village d'Erfeld. Gemmi se reconnaît alors; il est sûr, en remontant la Reuss, de rentrer la nuit dans Altorff: il encourage sa compagne; et la lune, qui commence à paraître, lui ôte la crainte de s'égarer encore. Plus tranquilles, ils suivaient tous deux la rive gauche du fleuve qui traverse le canton d'Uri, lorsqu'ils sont joints par un homme armé d'une longue arbalète, couvert d'un large manteau qui l'enveloppait tout entier : la neige et la glace se distinguaient seules sur le bonnet qui lui servait de coiffure, sur son manteau, sur ses cheveux attachés ensemble par les frimas. Cet homme vint droit aux enfans, qui s'arrêtèrent à sa vue, et d'une voix altérée :

Mes jeunes amis, leur dit-il, vous voyez un chasseur égaré; j'ai perdu de vue tous mes

compagnons; je ne puis retrouver le chemin d'Altorff, où je suis sûr que mon absence a déjà répandu l'inquiétude. Pourriez-vous m'y conduire, enfans? votre zèle et votre secours seront récompensés par moi. La récompense est dans le service, lui répondit aussitôt Claire: nous savons le chemin d'Altorff, et nous aurons autant de plaisir à vous ramener à votre famille que vous en auriez vous-même à nous rendre à nos bons parens; suivez-nous, vous êtes certains d'être à la ville dans une heure. Le chasseur alors joint les deux enfans, et les observant avec attention, à la clarté de la lune, il marche en silence auprès d'eux.

Bientôt le chasseur, s'adressant à Gemmi: Jeune homme, dit-il, quels sont vos parens? où demeurez-vous dans Altorff? Je suis le fils d'un laboureur, répond Gemmi sans le regarder; mon père n'habite point la ville.—Et dans quels lieux est sa retraite? — Dans les montagnes, au milieu d'un désert, où il cultive son champ, où il pratique la vertu. La vertu! reprend le chasseur avec un sourire ironique; je n'aurais pas cru que ce nom fût connu de vous à votre âge. C'est le premier

mot que j'ai bégayé, répond Gemmi d'un ton de voix ferme. — Vous savez donc ce qu'il signifie? — Je l'espère au moins. — Expliquez-le-moi. — Trois mots suffiront : La crainte de Dieu, l'amour des humains, et la haine de leurs oppresseurs. — Et quels sont ces oppresseurs ? — Les tyrans et leurs satellites. — En Suisse il n'est point de tyrans. Claire ne peut retenir un cri. Gemmi ne répondit point; et le chasseur, la tête baissée, marcha quelque temps en silence.

Ils approchaient des murs d'Altorff; déjà l'on voyait reluire les lances des gardes qui veillaient aux portes. Le sombre inconnu tout à coup demande à Gemmi, d'une voix farouche : Comment s'appelle ton père? Claire, tremblante, serra plus fortement la main de Gemmi. Celui-ci, pour qui le mensonge était impossible, hésite quelques instans; enfin, pressé par l'inconnu, il le regarde d'un air assuré : Nous avons bien voulu, répond-il, vous remettre dans votre route, mais c'est à quoi se bornera la confiance que vous inspirez : vous ne saurez point le nom de mon père; il n'est connu que de ses amis. Jeune imprudent, s'écrie

alors le chasseur avec l'accent de la colère, ton père ne peut m'échapper; tu ne sortiras toi-même des fers que je te prépare qu'au moment où je connaîtrai ta séditieuse famille: va, je sais découvrir les coupables aussi bien que les punir.

A ces mots, il arrive aux portes, prononce le nom de Gesler; et les soldats, sortant aussitôt, baissent devant lui leurs lances. Qu'on saisisse ces deux enfans, leur dit l'atroce gouverneur, qu'on les traîne dans la prison, et qu'on ait soin de m'amener les premiers habitans d'Altorff qui se présenteront pour les réclamer.

On obéit; Claire et Gemmi sont environnés par la garde: sans pitié pour leur âge, pour l'état de faiblesse où leur pénible route les avait réduits, on les conduit dans le fort, où un cachot devient leur demeure.

Calmes tous deux, se regardant avec tendresse, et remerciant en secret leurs bourreaux de ne les point séparer, les deux enfans entendent sans effroi se refermer les portes épaisses de leur horrible prison: ils se reposent sur la paille qu'on leur a jetée

par pitié; ils partagent le pain grossier que l'on a mis auprès d'eux. Sans crainte comme sans remords, inquiets seulement des alarmes qu'éprouveront leurs familles, des dangers qui menaceraient Guillaume, s'il venait s'offrir au tyran, ils espèrent, ils font des vœux pour qu'Edmée et le vieux Henri les croient demeurés auprès de Melctal, pour qu'ils ignorent leur malheur, pour que ce malheur ne soit que pour eux.

Tandis qu'occupés seulement de cette pieuse idée, les deux enfans, en prison sous le couteau d'un barbare qui ne pardonna jamais, dormaient paisiblement l'un auprès de l'autre, sans être troublés par des songes funestes, et goûtaient ce calme, ce repos de l'âme que la vertu donne même dans les fers, le gouverneur, dans son palais, entouré de troupes nombreuses, armé de sa toute-puissance, pouvant d'un seul mot consommer la perte de quiconque déplaisait à ses yeux, le gouverneur ne pouvait dormir, et les plus terribles craintes agitaient son esprit inquiet. Sombre, furieux, tourmenté par une foule de desseins contraires, tremblant pour ses jours, médi-

tant de nouveaux supplices pour effrayer ceux qu'il redoutait, pour conserver sa misérable vie à force de donner la mort, pour mettre entre le trépas et lui un large fleuve de sang, il se disait à lui-même : Oh combien doit être terrible la haine que me porte ce peuple, puisque leurs enfans, leurs faibles enfans, ne peuvent pas la cacher au voyageur, à l'inconnu que le hasard leur fait rencontrer! Que disent donc leurs vieillards, leurs hommes! Que n'ai-je point à redouter de ce peuple de séditieux dont les générations se multiplient, s'élèvent avec l'espoir, avec le désir de m'arracher ma puissance, de me percer sans doute le sein! Ah! je saurai prévenir leurs coups; je saurai comprimer par la terreur ceux qui pourront échapper à ma redoutable justice : je veux inventer de nouveaux supplices; je veux inventer de nouveaux moyens de reconnaître mes ennemis : tous le sont, je n'en doute point; mais tous n'oseront se montrer; et les plus hardis du moins tomberont les premiers sous mon glaive.

Il s'abandonne alors au délire de sa colère, de son orgueil, roule dans son esprit aliéné

mille projets inexécutables, adopte, caresse les plus insensés, et, trouvant un mérite de plus aux ordres qui prouveront mieux le mépris qu'il veut affecter pour ce peuple qu'il redoute, il s'arrête enfin au projet stupide de forcer les habitans d'Uri à courber lâchement leur front devant le bonnet qui sert de coiffure à leur atroce gouverneur. En vain sa raison, à demi perdue, veut lui présenter les dangers de cet ordre absurde, inutile, sa raison n'est plus écoutée. Il fait appeler près de lui les chefs de sa garde nombreuse, les interroge avec inquiétude sur le zèle, sur l'attachement de leurs mercenaires soldats, leur distribue des trésors que son avarice cède à sa crainte; et, s'adressant à Sarnem, ministre secret et fidèle de ses desseins les plus coupables : Demain, lui dit-il, à l'aube du jour, qu'on plante une longue pique au milieu de la place d'Altorff; je veux que sur la pointe de cette pique le bonnet qui couvre ma tête, et que je remets dans tes mains, soit exposé à tous les regards. Mes nombreux soldats, sous les armes, environneront la place, en garderont les avenues, et forceront tous les

passans à se courber avec respect devant ce signe de la puissance du gouverneur des trois cantons; que la moindre résistance, que le plus léger murmure soit sur-le-champ puni par les fers : c'est à vous de lire sur les visages, dans les yeux, dans les traits de ces hommes vils, que la nature fit pour être esclaves, les secrets sentimens de haine, d'indépendance, de courage même; car le courage est un crime dans ceux qui ne doivent savoir qu'obéir. Allez, exécutez mon ordre, et que nos émissaires s'occupent tous de découvrir les parens coupables des deux enfans que j'ai fait mettre aux fers.

Il dit; Sarnem court tout préparer. Les soldats reçoivent d'avance le salaire des crimes qu'on leur demande; l'or et le vin leur sont prodigués : des espions sont répandus dans la ville, dans les environs, pour s'introduire dans les familles, pour y raconter, sous un faux ton de pitié, comment deux enfans sont victimes de la sévérité de Gesler, pour étudier, pour surprendre dans les regards l'effet que produit cette nouvelle, pour faire un crime de la douleur, même de la compassion.

Mais le ciel, le juste ciel, qui veillait sur la chaumière de Tell, la cache aux yeux de ses émissaires : ils ne vont point chez la bonne Edmée, qui, seule avec le vieillard aveugle, comptait les heures écoulées loin de son époux, loin de son fils. La nuit s'est passée dans l'inquiétude, sans que la lampe solitaire qui éclairait la maison se soit éteinte un moment, sans que le vieux Henri et la bonne Edmée aient voulu se livrer au sommeil : ils ont toujours parlé de leurs enfans; ils se sont interrompus cent fois pour écouter le moindre bruit qui se faisait entendre à leur porte. Les aquilons sifflant dans les arbres dépouillés de leurs feuilles, les aboiemens du chien fidèle, qui tourne autour de la maison, faisaient tressaillir Edmée : elle se levait, courait à la porte, espérant toujours que c'était Gemmi; elle regardait, ne voyait que les ténèbres; elle écoutait, attentive, et n'entendait que les torrens. Elle revenait tristement auprès du vieillard éperdu, à qui elle voulait cacher ses inquiétudes et ses craintes : Votre fils les aura retenus, lui disait-elle en soupirant; dormez, dormez, ô bon vieillard, je

veillerai jusqu'au matin. Oui, ma fille, répondait Henri, mon fils les aura retenus. Je vais reposer; ne songe pas à moi, et calme ton âme inquiète. Alors le vieillard, pour ne pas l'alarmer, faisait semblant de reposer, faisait semblant d'être tranquille : tous deux gardaient le silence pour se tromper mutuellement, tous deux se cachaient leurs larmes; mais, au moindre bruit, tous deux se levaient, et leur espoir était trompé.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

Cependant Tell, long-temps avant l'aurore, est arrivé dans les murs de Schwitz. Il va frapper à la maison de Verner : les dogues, veillant dans la cour, font retentir l'air de leurs aboiemens. L'inquiet Verner, déjà debout devant un chêne brûlant, se hâte d'aller à sa porte, l'ouvre à la voix de son ami, l'embrasse, le mène près de son foyer, et les dogues menaçans n'ont pas plus tôt reconnu le fidèle ami de leur maître, qu'ils l'environnent en le caressant, et viennent cacher leurs têtes énormes sous les mains engourdies de Guillaume.

Ami, dit le héros à Verner, il est enfin venu l'instant qui doit délivrer la patrie ou terminer nos malheureux jours. Ce n'est plus ta prudence que je viens consulter, ce n'est plus à ta sagesse que je viens demander des conseils : c'est ton courage que je réveille;

c'est à lui que je porte des armes. Plus de conseils, il faut agir : les nouveaux crimes de Gesler nous ont donné le dernier signal.

A ces mots, il dépose devant Verner un pesant faisceau de lances, de flèches, d'arbalètes, d'épées tranchantes, qu'il a porté sur ses épaules. Verner les regarde avec une joie tranquille. Avant de t'entendre, répond - il, allons cacher ce trésor précieux dans un asile secret; l'on peut ici nous surprendre : lorsque l'on dépend d'un tyran, le citoyen n'a point de maison.

Tous deux alors reprennent les armes, descendent, les portent dans un souterrain; et, revenant s'asseoir près du foyer, Guillaume raconte à Verner la barbarie du gouverneur, le malheur du vieillard Henri, la retraite de son fils Melctal, le voyage du jeune Gemmi, qui doit l'avertir, à cette heure même, de se rendre à Grutti, le soir, pour assurer leur vengeance. Verner écoute avec attention, se fait répéter les détails des grands desseins de Guillaume, les pèse, les discute avec lui, oppose, invente les obstacles qu'il est possible de rencontrer; et, satisfait des

réponses de Tell, qui a tout prévu, qui répond à tout, il l'embrasse en lui disant ces paroles : Ami, commençons, je suis prêt.

Aussitôt, séparément, et par des chemins opposés, ils vont porter les armes qu'ils ont en dépôt, à leurs amis de la ville, à leurs amis des villages dont Schwitz est environné; ils vont remettre dans les mains des ennemis de la tyrannie de quoi la détruire, de quoi se venger. Ils rendent grâce aux frimas, à la neige qui obscurcit le jour, qui tombe avec abondance, et rend déserts les chemins qu'ils traversent avec sûreté. Ils vont, reviennent cent fois pour distribuer les armes, qu'ils n'osent porter qu'une à une. Ils emploient douze heures entières à cette importante distribution, échauffent, raniment le cœur de chacun de ceux qu'ils viennent armer, prennent son serment devant Dieu, l'instruisent du nouveau crime de Gesler, l'animent à la vengeance, et retrouvent toujours de la voix, toujours de nouvelles forces, pour varier des discours, pour faire de nouveaux pas qui doivent amener la liberté.

Le jour entier s'est consumé dans ces soins. Toutes les armes sont distribuées; Guillaume n'a gardé que son arc, Verner n'a conservé qu'une lance. Tous deux, accablés de fatigues, rentrent dans la maison de Verner, prennent un peu de nourriture, raniment leurs forces éteintes, et, sans prendre un instant de repos, pressés par le temps qui s'écoule, par la parole donnée à Melctal, ils se mettent en chemin pour la caverne de Grutti.

Ils marchent au milieu des neiges que l'aquilon ramasse autour d'eux : ils arrivent sur les bords du lac, cherchent un bateau dans l'obscurité, trouvent une faible barque amarrée par de forts liens, et que les flots impétueux, soulevés par le vent du nord, faisaient battre contre le rivage. Verner, voyant le lac agité, s'arrête, demande à Guillaume si sa science si renommée dans l'art de conduire une barque pourra lutter contre la tempête. Melctal nous attend, lui répond Guillaume, et le sort de notre patrie va dépendre de notre entrevue. Comment oses-tu demander si je pourrai traverser le lac? J'ignore si la chose est possible; mais je sais

qu'il faut la faire. Je compte peu sur mon adresse, mais je compte sur le Dieu du ciel, qui veille sur les âmes pures, et qui se plaît à protéger les amans de la liberté.

Il dit, saute dans la barque; Verner s'élance après lui. Tell coupe aussitôt le lien, s'empare de l'aviron, et s'éloigne du rivage. Mais, soit un effet du hasard, soit que ce Dieu juste et puissant, que Guillaume invoquait dans son cœur, veillât sur les libérateurs de la Suisse, le vent s'apaise tout à coup, les flots se calment, l'onde tranquille porte la barque de Tell, qui, saisissant les deux rames, la fait voler avec la rapidité de la flèche. Il a bientôt franchi le lac : il arrive à l'autre bord, descend, amarre sa barque; et les deux amis se rendent à la caverne, qu'ils connaissaient depuis long-temps.

Melctal les attendait à l'entrée. Aussitôt qu'il aperçoit Tell, il se précipite dans ses bras, le serre, le baigne de ses pleurs, prononce avec des sanglots le nom de son père et le nom de son ami, mêle, confond ces deux noms si chers, et peut à peine contenir tous les sentimens qui l'oppressent. Guil-

laume pleure avec lui, tient sa main, qu'il presse avec force, l'entraîne au fond de la caverne; et là, dans une obscurité profonde, les trois amis, assis sur des rocs, faisant trève à leurs intérêts, à leurs douleurs particulières, ne s'occupent que de l'intérêt et du destin de leur pays. Tell le premier prend la parole :

Melctal, dit-il, ton père est vivant, ton père est dans ma maison; que ta tendresse se rassure, que ta piété filiale se taise devant la patrie. Examinons, trouvons les moyens les plus sûrs et les plus prompts de délivrer notre pays, de lui rendre sa liberté, de venger les longues injures, les barbaries, les fureurs dont il a souffert trop long-temps. Chacun de nous, dans son canton, jouit de l'estime, de l'attachement, de la confiance de ses frères. Les braves habitans de Schwitz se leveront à la voix de Verner; il ne leur manquait que des armes, aujourd'hui même Verner et moi nous leur en avons donné. Ces armes, jointes à celles que nos amis de Schwitz se sont procurées, nous répondent de deux cents soldats dont Verner est le capitaine :

nous avons leur foi, leurs sermens; nous comptons sur eux comme sur nous-mêmes.

Dans Uri, dans les murs d'Altorff, où la présence du tyran augmente et nourrit la terreur, où le fort terrible qu'il a élévé semble assurer à jamais sa puissance, il m'a été plus difficile de trouver des compagnons : tous les cœurs brûlent pour la liberté; mais les satellites nombreux de Gesler, ses infâmes émissaires, veillent avec plus de soin à découvrir, à punir la moindre étincelle de ce feu sacré. Je n'ose compter encore sur les habitans d'Altorff : ils tremblent, ils sont gémissans sous la verge du despotisme; ils voient toujours la hache levée sur le premier qui oserait regarder le gouverneur. Le peuple d'Altorff ne l'attaquera point, mais il ne le défendra pas. Il faut conquérir Altorff. Dans les villages qui l'entourent, j'ai trouvé cent compagnons prêts à mourir avec moi; ils sont armés, ils sont braves : c'est tout ce que je puis offrir. Parle, Melctal, rends-nous compte de tes efforts en Underwald, et arrêtons irrévocablement l'heure, l'instant où nous réunirons nos forces, où nous irons mourir ou devenir libres.

Amis, s'écrie Melctal avec un accent dont à peine il est maître, j'étais loin de compter sur les forces qui sont déjà dans vos mains, et j'étais certain du succès. Cent cinquante jeunes guerriers sont déjà prêts dans Underwald; aujourd'hui même je les ai tous vus: ils m'ont choisi pour leur chef; ils brûlent tous de combattre. Amis, ne perdons pas un instant : rendons-nous, dès cette nuit même, sous les murailles d'Altorff; réunissons nos guerriers au milieu même de cette ville; attaquons le fort sur-le-champ, le peuple nous secondera; nous punirons le gouverneur : je veux que les yeux lui soient arrachés à la même place où mon père... Mais je m'égare; pardonnez au plus malheureux des fils : je veux, dis-je, que malgré la nuit, malgré la neige qui couvre la terre et rend les chemins difficiles, nous soyons demain, à l'aube du jour, au milieu de la place d'Altorff, et qu'un combat engagé sur-le-champ nous rende maîtres de la citadelle, ou nous fasse tous périr.

Oui, nous péririons, lui répond Verner d'une voix calme, et cette mort, glorieuse

sans doute, serait inutile à notre pays. Tu n'as donc pas entendu, Melctal, ce que nous a dit Guillaume : les cent amis dont il est sûr dans Uri sont dispersés dans les villages; il lui faut du temps pour les rassembler; et quatre mille satellites sont toujours réunis auprès du tyran. Le peuple d'Altorff gémissant, comprimé sous le poids terrible de la présence de Gesler, de sa garde, de ses soldats, n'osera point se joindre à nous; nos faibles troupes, arrivant en tumulte, l'une après l'autre, n'obtiendraient pas l'entrée de la ville, et seraient détruites sous ses remparts. Les trois cantons sont trop faibles pour renverser cette puissance de Gesler, qui s'appuie sur le colosse de l'Empire, qui possède plusieurs places fortes, dont le siége, quelque rapide qu'il soit, laisse le temps à l'Allemagne d'enfanter contre nous des armées plus nombreuses que tout notre peuple. Croyez à mon expérience; assurons-nous de nombreux secours avant de tenter aucune entreprise. Pensez-vous que nous soyons les seuls animés de l'amour de la liberté? Pensez-vous que Zurich, Lucerne, les habitans des montagnes de Zug,

de Glaris et d'Appenzel, ne frémissent pas comme nous de se voir accablés de chaînes? N'en doutez point, ces généreux peuples souffrent de la soif de l'indépendance; ils feront un jour, mon cœur le prédit, un même corps avec nous, une seule république redoutée et respectée de tous les rois de l'univers. Avançons ces temps de gloire, envoyons des députés sûrs à Lucerne, à Zug, à Zurich; rendons générale la conjuration; fixons un jour, un jour sacré, où, à la même heure, dans toute la Suisse, tous les amis de la liberté attaqueront à la fois leurs tyrans. Alors nous éclaterons; alors Altorff se déclarera, et le gouverneur troublé, environné de peuples en armes, succombera sous nos efforts avant que ses courriers, partout arrêtés, puissent porter à l'empereur la nouvelle de ses périls.

Verner se tait, et Melctal murmure. Melctal va combattre Verner, lorsque Guillaume prend la parole, et tous deux l'écoutent dans le silence : J'aime ton audace, dit-il à Melctal, j'excuse ta bouillante ardeur, mais elle nous serait fatale; j'honore ta prudence, Verner,

mais elle aurait aussi ses dangers : malheur aux saintes conjurations à qui le temps est nécessaire, et dont le secret n'est pas concentré dans un petit nombre de cœurs fidèles ! Une seule erreur, un seul mot, les plus légers accidens, renversent l'ouvrage de plusieurs années. Il ne faudrait trouver qu'un traître dans les villes nombreuses que tu nous proposes d'associer à nos desseins, pour remettre la patrie aux fers, pour voir périr dans les supplices l'élite de ses plus dignes enfans. Non, ne confions à personne nos généreux, nos sublimes desseins : nous suffirons, je l'espère, pour fonder la liberté; et lorsqu'Uri, Schwitz, Underwald, auront planté sur leurs montagnes le drapeau de l'indépendance, nous, ou nos fils, verrons les cantons venir combattre sous cet étendard, ou se reposer à son ombre.

Verner, il est temps d'éclater; mais je te demande, Melctal, de me donner encore quelques jours. Voici le plan que je vous soumets.

Underwald et Schwitz sont armés ; trois cents cinquante guerriers de ces deux braves cantons sont prêts, dites-vous, à suivre vos pas : assignez-leur, non pas une ville, non pas

un village, mais un vallon, un endroit désert, où, se rendant par diverses routes, ils puissent tous se réunir, et se mettre en marche à la fois. Tandis que vous prendrez ce soin, je retourne dans Uri, et, secondé par le brave Furst, le seul de mes compagnons à qui j'ai confié mes projets, je vais rassembler, s'il se peut, les cent ennemis de la tyrannie que leurs murmures, leur courage, m'ont fait juger dignes de vaincre avec nous. Le brave Furst ira les chercher dans le Maderan et dans l'Urseren, jusque dans les hautes montagnes d'où se précipitent l'Aar, le Tessin, le Rhin et le Rhône. Seul, je demeure dans Altorff, où un émissaire de Furst viendra m'avertir de l'instant où sa troupe doit se mettre en marche. A cette nouvelle, je mets le feu à un immense bûcher que mes mains ont déjà placé sur la montagne où est ma maison. Dès que vous verrez cette flamme, partez, Verner, partez Melctal, ainsi que tous vos compagnons, chacun pour le lieu du rassemblement. De là, dès que vous serez réunis, marchez sur-le-champ vers Altorff; j'ai mesuré le temps, les distances : Furst,

avec les braves d'Uri, Verner, avec ceux de Schwitz, Melctal, avec ceux d'Underwald, doivent arriver presque en même temps, au midi, au nord et à l'orient de la ville. J'y serai, mes braves amis, j'y serai seul, au milieu du peuple, que ma voix, que mes efforts appelleront à la liberté. Ma bouche fera retentir ce nom sacré, devenu notre cri de guerre. Vous le prononcerez en entrant. Le peuple, frappé de surprise de voir, d'entendre à la fois Underwald, Uri et Schwitz, qui volent à son secours, le peuple alors, n'écoutant plus que sa haine, se livrant tout entier à sa fureur contre Gesler, grossira vos troupes vaillantes. Nous attaquerons le fort, où le tyran, surpris et troublé, ne se défendra qu'avec lâcheté. Vous verrez bientôt nos drapeaux flotter sur ces créneaux terribles; et toute la Suisse, émue par cette première victoire, viendra nous demander l'honneur de s'associer aux futurs combats.

Il dit, et Melctal se jette dans son sein, et baigne le héros de larmes de joie; Verner lui-même est persuadé; Verner adopte son avis. Les trois libérateurs, les trois héros, sans se

lier par de nouveaux sermens, inutiles à leurs grandes âmes, se séparent, après s'être répété qu'ils ne se mettront en marche qu'au moment où le signal du feu leur sera donné par Guillaume. Melctal retourne dans Stantz se préparer avec ses amis; Verner et Tell retournent à leur barque, traversent le lac, demeuré paisible, et, parvenus sur l'autre bord, Verner prend la route de Schwitz, et Guillaume celle d'Altorff.

Il marche en suivant la rive du lac. Il veut, avant de retourner auprès d'Edmée, visiter ses amis d'Altorff, les instruire de ses grands desseins. Le soleil brillait déjà lorsqu'il arrive dans la ville. Il s'avance jusqu'à la place, où le premier objet qui frappe sa vue est une longue pique élevée, au haut de laquelle il distingue un riche bonnet brodé d'or : autour de la pique, des soldats nombreux se promènent en silence, et semblent garder avec respect ce nouveau signe de puissance. Guillaume s'avance étonné; bientôt il voit le peuple d'Altorff se prosterner bassement devant ce bonnet, devant cette pique, et les satellites armés courber plus près de la terre,

avec le fer de leurs lances, les fronts de ceux qui s'humilient. Maître à peine de son indignation, Tell s'arrête à ce spectacle; il n'en peut croire ses yeux : il demeure muet, immobile, appuyé sur son grand arc, et regardant avec dédain ce peuple lâche et ces vils soldats.

Sarnem, qui commande la garde, Sarnem, dont le zèle féroce se plaît à surpasser les ordres qu'il a reçus du tyran, distingue bientôt cet homme, qui seul, au milieu d'un peuple courbé, lève une tête droite et fière. Il vole, le joint, et le regardant avec des yeux brûlans de fureur : Qui que tu sois, lui dit-il, tremble que je ne punisse ta lenteur à obéir aux ordres de Gesler. Ne sais-tu pas la loi proclamée, qui oblige tout habitant d'Altorff à saluer avec respect ce signe de sa puissance? Je l'ignorais, répond Guillaume; et je n'aurais jamais pensé que l'ivresse du pouvoir suprême pût en venir à cet excès de tyrannie et de démence. Mais il est justifié par la lâcheté de ce peuple : j'excuse, j'approuve Gesler; il doit nous traiter en esclaves; il ne peut pas assez mépriser des hommes assez

bas pour se soumettre à des caprices aussi dégradans. Quant à moi, je ne baisse mon front que devant la divinité. Téméraire, reprend Sarnem, tu vas expier tant d'audace. Tombe à genoux, et désarme le bras qui va te punir. Le mien me punirait moi-même, lui dit Tell en le regardant, si j'étais capable de t'obéir.

A ce mot, et à un signe qu'a fait le cruel Sarnem, une foule de ses satellites se jette aussitôt sur Guillaume. On lui arrache son arc, on le dépouille de son carquois. Environné de glaives brillans dirigés tous contre son sein, on le conduit, on l'entraîne au palais du gouverneur.

Tranquille au milieu des soldats, sourd à leurs menaces grossières, les bras croisés sur sa poitrine, Guillaume paraît devant le tyran. Il le considère d'un œil dédaigneux, laisse parler sans l'interrompre celui qui se hâte de l'accuser, et, dans un silence impassible, attend que Gesler l'interroge.

Son air, son front, son visage calme, étonnent, troublent le gouverneur. Une terreur involontaire, un pressentiment secret, sem-

blent l'avertir qu'il voit devant lui celui qui doit punir ses crimes. Il craint de fixer sur lui ses regards, il hésite à l'interroger; enfin d'une voix altérée: Quel motif, dit-il, a pu te porter à désobéir à mes ordres, à refuser au signe, quel qu'il soit, de mon pouvoir, le respect, l'hommage que tu me dois? Parle, défends-toi; je peux pardonner. A ce mot, Tell le regarde avec un sourire amer: Punis-moi, lui répond-il, et ne me demande pas ma pensée; tu n'entendis jamais la vérité, tu ne pourrais la soutenir. — Je veux l'entendre de ta bouche; je veux que tu m'instruises toi-même de mes fautes et de mes devoirs. — Je n'instruis point les tyrans; mais l'horreur que m'inspire leur présence n'ôte rien à mon courage; mais je leur rappelle leurs crimes, et je leur prédis leur sort. Écoute-moi donc, Gesler, puisque tu consens à m'entendre.

La mesure est bientôt comblée; la coupe du malheur, que le ciel irrité contre nous voulut remettre dans tes mains, déborde de toutes parts: Dieu épuisa sur nous, par tes mains, tous les traits de sa colère; sa justice

va te frapper. Entends les cris des innocens que tu retiens dans les cachots; entends les cris des enfans, des veuves, qui te redemandent leur époux, leur père, expirés par ton ordre, au milieu des tourmens; vois leurs ombres sanglantes errer autour de ta demeure, te poursuivre dans ton sommeil, se présenter devant toi, pour te montrer leurs larges blessures, leurs corps déchirés et palpitans : leur sang jaillit sur tes mains, et t'éveille au milieu de la nuit; tu vois ce sang au milieu des ténèbres, tu le vois, et tes yeux en vain se ferment pour ne pas le voir. Le peu qui reste de vivans, abandonnant ses héritages, ses biens, le fruit de son labeur, à ton insatiable avarice, s'enfuit, et va se cacher au fond des forêts, dans le creux des rocs. Là, que fait ce peuple tremblant, à qui ton nom seul cause plus d'effroi que le bruit des monceaux de neige descendant du haut des montagnes pour ensevelir nos villages? que fait-il? A genoux sur les rochers, il élève ses mains vers Dieu, lui demande vengeance, le supplie d'exterminer l'exterminateur des humains. Eh bien! Gesler, je te l'annonce, ces

prières de tout un peuple, ces cris de tant d'innocens persécutés, dépouillés, frappés, immolés par ton ordre, ce sang répandu sans cesse par tes mains, et dont la vapeur épaisse forme un nuage autour de toi, ce sang est monté jusqu'au ciel; nos voix plaintives sont arrivées au trône du Tout-Puissant, sa justice va te frapper, ma patrie touche à sa délivrance : tels sont mon espoir, mes vœux, ma pensée; tu me les demandes, je t'ai satisfait. Je n'ai plus rien à te dire, car je ne veux pas dégrader ma raison au point de te dire un seul mot de l'ordre insensé, du délire qui fait aujourd'hui fléchir les malheureux habitans d'Uri devant le bonnet qui couvrait ta tête. Tu sais tout, tu peux commander mon supplice.

Gesler écoutait en silence; sa colère se contenait pour mieux assurer ses coups; sa rage était suspendue par l'espérance de trouver, d'inventer un nouveau supplice qui le vengeât mieux de cet homme, qui semblait mépriser la mort. Il songeait à ces deux enfans que, la veille, il fit mettre aux fers. Il se rappelle leurs discours hardis, et les compa-

rant à ceux qu'il entend, son ingénieuse fureur soupçonne, pressent, devine que ces enfans, déjà si fiers, si pénétrés de la haine des tyrans, ne peuvent appartenir qu'à celui qui vient de le braver. Il veut s'en éclaircir sur l'heure, et donne l'ordre secret qu'on amène les deux enfans.

Sarnem a couru les chercher. Pendant ce temps, le fourbe Gesler, dissimulant sa colère, feignant de n'être point ému, interroge froidement Guillaume sur son état, sur sa famille, sur le rang qu'il tient dans Uri. Guillaume ne cache point son nom; et ce nom, fameux dans Altorff, frappe, épouvante le gouverneur. Quoi! dit-il avec surprise, c'est toi dont l'adresse est si renommée dans l'art de conduire une barque? c'est toi dont les flèches toujours sûres n'ont jamais manqué le but? Moi-même, lui répond Tell, et je rougis que mon nom ne soit connu que par des succès inutiles à ma patrie : cette vaine gloire est loin de valoir la mort que je vais souffrir en prononçant le nom de liberté.

A l'instant même Sarnem revient, conduisant Claire et Gemmi. Dès que Tell aperçoit

son fils, il pousse un cri, s'élance vers lui: O Gemmi! dit-il, ô mon fils! je peux t'embrasser encore! et dans quels lieux!... Pourquoi?... comment?.... Non, non, vous n'êtes point mon père, lui répond aussitôt Gemmi, qui voit le péril de Guillaume, qui sait le sort que Gesler prépare à ses malheureux parens: non, je ne vous connais point; ma famille n'est point ici. Guillaume, étonné, demeure immobile, les bras ouverts, étendus; il ne peut comprendre pourquoi son fils se refuse à ses embrassemens, et ose le méconnaître; Claire augmente sa surprise en confirmant ce qu'a dit Gemmi, en répétant avec lui que Guillaume n'est point leur père. Le cœur de Tell en murmure, il commence à s'en offenser; et Gesler, dont les yeux farouches observent tous leurs mouvemens, Gesler, qui vient de pénétrer le mystère qu'il voulait connaître, jouit à la fois de la crainte, de la surprise, des douleurs, et du père et des enfans.

Une horrible joie se peint sur son front; ses regards brillent d'un feu sombre. On ne m'abuse point, dit-il; Guillaume, voilà ton fils, et ce fils m'a offensé; ma patience, de-

puis long-temps, a souffert ici tes outrages, afin de trouver une peine qui fût égale à ta témérité; je vais la prononcer; écoute :

Je veux, même en te punissant, rendre hommage à ce talent rare que vante ton heureux pays; je veux qu'en contemplant ma justice le peuple d'Altorff admire ton adresse. On va te rendre ton arc; on placera ton fils devant toi, à la distance de cent pas; une pomme sera sur sa tête, et deviendra le but de ta flèche : si ta main, sûre de ses coups, enlève avec le trait la pomme, je vous fais grace à tous deux, et je vous rends la liberté; si tu refuses cette épreuve, ton fils va mourir à tes yeux. Barbare! lui répond Tell, quel démon sorti de l'enfer peut t'inspirer cette affreuse idée! O Dieu juste! qui nous entends, souffrirez-vous cet horrible excès du génie de la cruauté? Non, je n'accepte point l'épreuve; non, je ne m'expose point à devenir le meurtrier de mon fils; je te demande la mort, je l'implore de tes bourreaux; ils sont tous ici; tout ce qui t'entoure a trempé cent fois ses mains dans le sang : qu'ils tournent leurs glaives sur moi, qu'ils les dirigent sur mon cœur; je te

le demande, je t'en conjure; mais que je meure innocent, mais que je meure homme et père. Écoute, Gesler, tes gardes nombreux, l'exemple de tout un peuple, la certitude, la vue du supplice, n'ont pu me faire fléchir devant toi; j'ai préféré la mort à cette bassesse : eh bien! pour obtenir cette mort, pour échapper à l'affreux danger de percer moi-même le cœur de mon fils, je vais plier le genou devant toi; promets-moi le trépas, Gesler, et je m'abaisse devant ton orgueil.

Non, s'écrie aussitôt Gemmi, dont la voix touchante émeut de pitié les satellites qui l'environnent, non, ne vous rendez point à ses vœux; j'accepte, j'accepte l'épreuve : quoi qu'il arrive, Gesler l'a promis, mon père sera délivré. Rassure-toi, mon digne père; va, le ciel guidera ta main; va, ton fils est en sûreté. Pardonne-moi si ma tendresse a voulu te méconnaître un instant; je tremblais pour toi, pour toi seul, et je quittais, pour te sauver, le bien qui m'est le plus cher au monde, le nom, le doux nom de ton fils : ô mon père! pardonne-moi; mon père, mon père chéri, laisse-moi répéter cent fois ce nom que je m'étais

interdit. Rassure-toi, tu ne me tueras point; une voix secrète me le prédit. Qu'on me conduise, qu'on me conduise! Et toi, Claire, va-t'en, va-t'en; mais garde-toi d'instruire ma mère.

Gemmi se jette alors dans le sein de Guillaume, qui le reçoit, qui l'embrasse, qui le presse contre son cœur. Il veut lui parler, il ne peut que l'inonder de ses larmes; il ne peut que répéter d'une voix tremblante, étouffée: Non, mon fils, non, mon cher fils! Claire est tombée évanouie; les soldats l'emportent dans le palais; et l'inflexible Gesler, sans être ému de ce spectacle, répète son ordre terrible, offre pour la dernière fois à Guillaume le choix affreux de voir périr son fils, ou de se soumettre à l'épreuve. Guillaume l'écoute la tête baissée, demeure quelques instans sans répondre, tenant toujours Gemmi dans ses bras; puis, relevant tout à coup la tête, et regardant le gouverneur avec des yeux rouges de pleurs, étincelans d'indignation: J'obéirai, répond-il; que l'on me conduise à la place!

Le père et le fils, se tenant par la main, sont aussitôt environnés de gardes. Ils des-

cendent ensemble du palais, sous la conduite de Sarnem. Tout le peuple, informé déjà de l'affreux spectacle qu'on va lui donner, se précipite vers la place. Presque tous gémissent au fond de leur âme, mais aucun d'eux n'ose exprimer le sentiment de la pitié. Leurs regards timides cherchent Guillaume; ils le découvrent au milieu des lances, marchant à côté de Gemmi, qui le regarde en souriant. Les larmes viennent dans les yeux en regardant le visage du père; mais la terreur retient ces larmes : Gesler les punirait comme un crime. Tous les yeux se reportent à terre; un morne silence règne dans le peuple; il gémit, il souffre et se tait.

L'espace est déjà mesuré par le farouche Sarnem; une double haie de soldats ferme de tous côtés cet espace : le peuple se presse derrière eux. Gemmi, debout à l'extrémité, considère tous ces apprêts d'un œil tranquille et serein. Gesler, loin derrière Tell, se tient au milieu de sa garde, observant d'un air inquiet le silence morne du peuple; et Guillaume, entouré de lances, demeure immobile, les yeux vers la terre. On lui présente

son arc avec une seule flèche; après en avoir essayé la pointe, il la brise, la rejette et demande son carquois : on le lui apporte; il le vide à ses pieds, cherche, choisit parmi tous ses traits, demeure long-temps baissé, saisit un instant favorable et cache une flèche sous ses vêtemens. Il en tient une autre à la main; c'est celle qui doit lui servir. Sarnem fait enlever les autres, et Guillaume, avec lenteur, bande la corde de son grand arc.

Il regarde son fils, s'arrête, lève les yeux vers le ciel, jette son arc et sa flèche, et demande à parler à Gemmi. Quatre soldats le mènent vers lui. Mon fils, dit-il, j'ai besoin de venir t'embrasser encore, de te répéter ce que je t'ai dit : sois immobile, mon fils; pose, pose un genou en terre, tu seras plus sûr, ce me semble, de ne point faire de mouvement; tu prieras Dieu, mon fils, de protéger ton malheureux père. Ah! ne le prie que pour toi; que mon idée ne vienne pas t'attendrir, affaiblir peut-être ce mâle courage que j'admire sans l'imiter. O mon enfant! je ne puis me montrer aussi grand que toi. Soutiens, soutiens cette fermeté dont

je voudrais te donner l'exemple. Oui, demeure ainsi, mon enfant, te voilà comme je te veux... Comme je te veux! malheureux que je suis! et vous le souffrez, ô mon Dieu!... Écoute... détourne la tête... tu ne sais pas, tu ne peux prévoir l'effet que produira sur toi cette pointe, ce fer brillant dirigé contre ton front; détourne la tête, mon fils, et ne me regarde pas. Non, non, lui répond l'enfant, ne craignez rien, je veux vous regarder; je ne verrai point la flèche, je ne verrai que mon père. Ah! mon cher fils, s'écrie Tell, ne me parle pas, ne me parle pas! ta voix, ton accent m'ôterait ma force : tais-toi, prie Dieu, ne remue pas.

Guillaume l'embrasse en disant ces mots, veut le quitter, l'embrasse encore, répète ces dernières paroles, pose la pomme sur sa tête, et, se retournant brusquement, regagne sa place à pas précipités.

Là, il reprend son arc, sa flèche, reporte ses yeux vers ce but si cher, essaie deux fois de lever son arc, et deux fois ses mains paternelles le laissent retomber. Enfin, rappelant toute son adresse, toute sa force, tout son

courage, il essuie les larmes qui viennent toujours obscurcir sa vue : il invoque le Tout-Puissant, qui du haut du ciel veille sur les pères; et, raidissant son bras qui tremble, il force, accoutume son œil à ne regarder que la pomme. Profitant de ce seul instant, aussi rapide que la pensée, où il parvient à oublier son fils, il vise, tire, lance son trait, et la pomme emportée vole avec lui.

La place retentit de cris de joie; Gemmi vole embrasser son père. Celui-ci, pâle, immobile, épuisé de l'effort qu'il a fait, ne lui rend point ses caresses : il le regarde avec des yeux éteints; il ne peut parler, il entend à peine tout ce que lui dit son fils; il chancelle, est prêt à tomber : il tombe dans les bras de Gemmi, qui se hâte de le secourir, et qui découvre la flèche cachée sous son vêtement.

Déjà Gesler était près de lui; Gesler s'empare de la flèche. Guillaume reprend ses sens, et détourne promptement la vue à l'aspect du cruel Gesler. Archer sans pareil, lui dit celui-ci, j'acquitterai ma promesse, je te paierai le prix de ta rare habileté; mais auparavant, réponds-moi : Que voulais-tu faire de

cette flèche que tu dérobais à mes yeux? Une seule t'était nécessaire; pourquoi gardais-tu celle-ci? — Pour te percer le cœur, tyran, si ma main malheureuse avait tranché les jours de mon fils. A ce mot, qu'un père n'a pu retenir, le gouverneur effrayé rentre au milieu de ses satellites. Il révoque sa promesse, il ordonne au cruel Sarnem de faire aussitôt enchaîner Guillaume et de le conduire dans le fort. On obéit; on vient l'arracher aux embrassemens de Gemmi, qui veut en vain accompagner son père. Les gardes repoussent Gemmi. Le peuple murmure, s'émeut; Gesler se hâte de se retirer dans son palais, et fait prendre les armes à toutes ses troupes. Des pelotons nombreux d'Autrichiens parcourent toute la ville, forcent les habitans effrayés de se cacher dans leurs maisons. La terreur règne dans Altorlf, et les bourreaux, déjà prêts, attendent de nouvelles victimes.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

Tandis que le tyran inquiet se renfermait dans son fort, bordait ses remparts de soldats, et tremblait que le peuple irrité ne vînt lui enlever Guillaume, Gemmi, le malheureux Gemmi, les yeux en pleurs, les bras étendus, redemandant son père à tous ceux qu'il rencontrait, repoussé partout par les féroces satellites qui gardaient les avenues, Gemmi errait autour des murs du fort, en poussant des cris douloureux. Claire, qu'on avait retenue dans le palais pendant l'horrible spectacle, s'était enfin échappée, et cherchait de toutes parts Gemmi. Elle le revoit, vole dans ses bras, et veut essuyer ses larmes. Mon père est dans les fers, lui dit Gemmi, mon malheureux père va périr. Claire, écoute-moi; j'ai perdu l'espoir de pénétrer dans sa prison, d'y rester, de le servir, de terminer ma vie avec lui; je vais tenter le seul moyen

qui me reste de le sauver : je vais courir en Underwald ; j'avertirai ton père des dangers de son ami : Melctal a des amis, du courage, des armes ; Melctal viendra le délivrer. Je te demande, ma bonne Claire, de retourner auprès de ma mère, de lui dire ce qui s'est passé, ce que je tente dans ce moment. Va, Claire, va la consoler ; je ne reviendrai plus qu'avec Melctal ; je périrai, ou je sauverai mon père ; c'est à toi de me remplacer auprès de ma bonne mère.

Il dit, et quittant aussitôt Claire, il marche à pas précipités, sort de la ville, et gagne les montagnes.

Claire se hâte de retourner à la chaumière de Tell, où le vieux Henri, où la bonne Edmée, loin de Guillaume, loin de leurs enfans, dont ils ignoraient le sort, se consumaient dans l'inquiétude. L'arrivée de Claire, pâle, saisie d'effroi, baignée de larmes, redoubla les terreurs d'Edmée. Elle se lève, court au-devant d'elle, en s'écriant : Gemmi ! Gemmi ! qu'est devenu mon enfant ? Il est vivant, il est libre, lui répond aussitôt Claire, qui se précipite dans les bras du vieux aveu-

gle. Elle l'embrasse, embrasse Edmée; et, d'une voix qu'elle peut à peine raffermir, elle raconte tout ce qui leur est arrivé avec le cruel Gesler; comment ils furent tirés de prison pour être conduits devant Guillaume, et l'horrible épreuve à laquelle furent soumis le père et l'enfant. Elle ignore tout le reste; mais Guillaume est dans les fers; Gemmi, pour délivrer son père, est allé chercher Melctal; Tell est menacé de la mort, le gouverneur a juré sa perte.

A ce récit, Edmée, accablée, retombe presque mourante sur le siége qu'elle avait quitté; le vieux aveugle, hors de lui-même, se met à pousser des cris lamentables. Il veut qu'on le mène à son fils; il veut aller combattre avec lui, périr pour délivrer Guillaume. La jeune Claire contient le vieillard, secourt Edmée évanouie, ne peut suffire aux tendres soins nécessaires aux deux infortunés.

Enfin, après les premiers instans d'une douleur si profonde et si vive, le vieux Henri, rappelant sa raison, son courage et sa prudence, saisit les deux mains d'Edmée, et

les serrant contre son cœur : Ne pleure pas, lui dit-il, ô ma vertueuse amie; ne perdons pas dans les larmes un temps précieux qu'il faut employer. Gemmi est en Underwald; peu d'heures doivent lui suffire pour se rendre auprès de mon fils. Je connais Melctal; dès cette nuit même, Melctal, suivi de tous ses amis, va prendre la route d'Altorff. Il arrivera demain au matin; il tentera tout pour sauver Guillaume. Mais le peu d'amis qu'il doit amener ne peut suffire à ce grand projet. J'en ai quelques-uns dans la ville; je vais réveiller leur courage, les exciter, les encourager. Ils me conduiront sur la place; ils me conduiront au milieu du peuple aux premiers rayons du soleil : là, je parlerai; là, je montrerai les blessures encore récentes que j'ai reçues de Gesler; je montrerai la place de mes yeux arrachés par ses mains féroces; mon grand âge, mes cheveux blancs, mon visage défiguré, mon sang qui souille encore mes habits, les pleurs de cette faible enfant, tout aidera mon éloquence : je l'espère, j'en suis certain, le peuple ému voudra me venger; le peuple grossira la foule des

amis que j'aurai rassemblés. Mon fils et le vôtre viendront; ils trouveront une troupe prête à se réunir à eux. Nous attaquerons le fort. Je resterai, au milieu des coups, pour animer nos braves soldats; je leur crierai : Vengeance! je ferai retentir sans cesse les noms de patrie et de liberté. Ils me porteront, si je ne puis les suivre, ils me porteront jusqu'à ton époux, que nous ramènerons dans tes bras. Oui, j'en suis sûr, Dieu qui m'inspire m'annonce déjà la victoire. Viens, ma fille, partons à l'instant; viens me donner mon bâton, et me prêter l'appui de ton bras. La nuit ne doit pas être loin; viens, la nuit doit nous être utile.

J'approuve ce projet, dit Edmée, et c'est moi qui veux te conduire. Mais, avant de quitter ces lieux, daigne m'entendre et me donner conseil. Je suis instruite, sans qu'il me l'ait dit, que mon époux, depuis longtemps, médite le grand dessein de délivrer sa patrie : ses voyages secrets en Schwitz, en Underwald, dans l'Urseren, l'amas d'armes qu'il avait cachées, ses absences nocturnes, et la préoccupation que je lisais sur son vi-

sage, tout m'a confirmé dès long-temps qu'une conjuration, dont Guillaume est l'âme, se trame dans les trois cantons. J'ignore les noms des autres chefs, mais croyez que ces chefs existent, et qu'un moment, un signal, sans doute, sont assignés, convenus entre eux. Je n'ai pu pénétrer quel est ce signal; mais il y a peu de jours que je fus frappée, comme d'un trait de lumière, d'un mot échappé à mon époux : ce mot, et d'autres encore, m'ont fait soupçonner, m'ont fait croire que le signal des conjurés est un bûcher allumé sur le haut de cette montagne. Le temps et les forces nous manquent pour élever cette nuit même, pour embraser ce bûcher : mais une voix secrète me dit que si nous pouvions parvenir à faire briller cette flamme, tous les amis de mon époux accourraient pour le délivrer. Je te consulte, Melctal : ma faible main suffit pour mettre le feu à la maison qui nous sert d'asile! Elle est dans le lieu le plus élevé; ce vaste incendie doit être aperçu de tous les habitans des trois cantons. Que m'importent ma maison, mes biens, lorsque mon époux va périr! Si je le

sauve, tu nous recevras; si je le perds, il ne nous faut qu'une tombe.

Elle dit, et le vieux Henri l'encourage dans ce dessein. Edmée aussitôt va saisir un faisceau de branches sèches, l'allume dans le foyer, jette autour d'elle les bois enflammés, les répand, les attise elle-même, brûle sans regret, sans douleur, et le berceau de son enfant, et le chaste lit de l'hymen, augmente partout la flamme; et, lorsqu'elle s'est assurée que rien désormais ne pourra l'éteindre, elle prend le bras du vieillard, qui de l'autre main s'appuie sur Claire, et, descendant avec eux de la montagne escarpée, elle prend le chemin d'Altorff.

Pendant qu'au milieu du vaste silence que la terreur répand dans la ville, le vieillard, l'épouse, l'enfant malheureux, vont frapper à la porte de leurs amis, les feux allumés par la main d'Edmée s'augmentent et gagnent le chaume qui formait seul le toit de la maison. Le chaume s'allume et petille, la flamme devient plus brillante, jette autour d'elle une vaste lumière, et se distingue au loin dans les airs. Verner l'aperçoit dans Schwitz; le

bouillant Melctal, que Gemmi n'avait encore pu rejoindre, tressaille de joie à cette vue; et Furst, au milieu d'Urseren, ne doute point que Guillaume, à la tête des braves d'Altorff, ne l'appelle à son secours. Ces trois chefs, dans le même instant, s'arment, sortent de leurs demeures, vont chercher leurs amis fidèles, les appellent à la liberté. Leurs amis s'éveillent, saisissent leurs armes, se rassemblent dans le silence, se forment en bataillons; et des trois côtés, presque au même instant, les trois chefs marchent vers Altorff, suivis d'une troupe, faible par le nombre, mais forte par le courage, mais résolue à périr ou à délivrer son pays.

Tous précipitent leurs pas, tous, retardés dans leur marche par les neiges, par les torrens, par les chemins non frayés, tremblent d'arriver trop tard à ce fort, ce fort redoutable, qu'il faut attaquer à la fois, qu'il faut prendre avec le tyran. Mais le tyran, inquiet, alarmé des mouvemens qu'il a vus dans le peuple, craignant pour son prisonnier, tremblant pour sa propre vie, avait déjà pris de nouvelles mesures, dont une seule rendait

vaines toutes celles des trois conjurés. Gesler, au déclin de ce même jour, réfléchissant que sa forteresse, remplie de nombreux soldats, n'avait pas assez de vivres pour soutenir un long siége, craignant, non pas de se voir forcé dans cet asile imprenable, mais de ne pouvoir communiquer avec le reste de son armée, répandue autour de Lucerne, Gesler avait fait appeler Sarnem pour lui donner cet ordre nouveau :

Ami, lui dit-il, je quitte ces lieux, où tu commanderas en mon absence. Je te laisse mes braves soldats, qui n'obéiront qu'à ta voix. Ce vil peuple, que je dois punir de son insolent murmure, sera bientôt écrasé par les renforts que je vais chercher. Fais-moi préparer une grande barque, où cinquante hommes choisis dans ma garde puissent partir ce soir avec moi. Dès que la nuit voilera la terre, tu feras conduire dans cette barque ce téméraire Guillaume, qui n'a pas craint de me braver; surtout qu'il soit chargé de fers, qu'il soit au milieu de ma garde. Je veux le conduire moi-même dans le fort château de Kusnach, à l'extrémité du lac de Lucerne. Là,

mieux gardé que dans ces lieux, il attendra dans les cachots que, de retour avec mes troupes, je puisse, par ses longs tourmens, apprendre aux habitans d'Altorff ce que l'on gagne à m'outrager.

Sarnem, fier de se voir choisi pour remplacer le gouverneur, se hâte d'obéir à ses ordres. Bientôt la barque est préparée; bientôt cinquante archers d'élite sont guidés par Sarnem lui-même à la porte du cachot de Tell. Le héros, chargé de chaînes pesantes, qui lui laissent à peine la faculté de se mouvoir, est mis sous la garde des cinquante archers; et dès que la nuit a voilé la terre, on le conduit en silence, on le traîne vers le rivage, où Gesler, seul et déguisé, s'était en secret rendu. Gesler fait jeter le captif au fond de la barque, l'environne de ses archers, s'assied à la proue, fait prodiguer de l'or et du vin à ses soldats, à ses rameurs, et part sans être aperçu.

La barque vole sur les flots. L'air était pur, l'onde tranquille, les étoiles brillaient dans le ciel; un vent léger du midi venait aider aux efforts des rameurs, et tempérait la ri-

gueur du froid, que la nuit, la saison, les glaces voisines, devaient rendre plus insupportable : tout favorise Gesler. Il parcourt l'étroite longueur du premier lac des quatre cantons, se dirige droit vers Brunnen, pour traverser le détroit qui doit le conduire dans le second lac. Tell, pendant ce temps, accablé de ses chaînes, Tell, couché par terre, au milieu des gardes, reconnaît, sur la rive gauche, les rochers déserts de Grutti, et cette caverne où, la veille encore, il méditait avec ses amis, la liberté de sa patrie. Cette vue, ce souvenir, font chanceler son courage : Guillaume sentit venir dans ses yeux des larmes dont il eût rougi. Les dévorant aussitôt, Guillaume détourne la tête, Guillaume regarde le ciel, qui semble l'abandonner. Dans ce moment, du côté d'Altorff, il découvre une lueur rougeâtre ; bientôt cette lueur s'augmente, et Tell aperçoit une longue flamme qui s'élève audessus d'Uri. Son cœur tressaille à cette vue ; il ne peut comprendre d'où vient ce signal, dont il n'a confié le secret à personne. Il doute, examine, s'assure que cette flamme semble partir de la montagne où est sa maison.

Il en remercie le ciel, sans savoir encore si c'est un bienfait; il n'espère point, il ne pense pas que cet événement peut sauver ses jours; mais il peut sauver sa patrie : cette idée lui fait oublier son propre péril.

Gesler et ses satellites ont, comme lui, aperçu cette flamme : ils se la montrent avec surprise; ils l'attribuent à quelque incendie, et s'embarrassent peu d'un malheur qui n'intéresse que leurs ennemis. Gesler presse ses rameurs; Gesler, impatient d'arriver, ordonne qu'on redouble d'efforts. La barque tourne à l'occident, passe le détroit, vogue dans les eaux plus profondes du lac dangereux d'Underwald. Là, tout à coup le vent du midi cesse de pousser la rapide barque; l'aquilon et le vent d'ouest règnent dans les airs agités : l'un, précédé des tempêtes, soulève, amoncelle les flots, les porte, les brise en sifflant contre les flancs de la barque, qui, cédant à sa furie, à ses coups violens, redoublés, dérive, malgré les rameurs, et fuit penchée vers la côte; l'autre, amenant les frimas, et les nuages, et la neige, couvre le ciel d'un voile funèbre, répand les ténèbres sur l'onde,

frappe le visage, les mains des rameurs, de pointes piquantes de glace, les force de quitter la manœuvre, dérobe à leurs yeux abaissés jusqu'à la vue de leurs périls, remplit la barque de glaçons mêlés à l'abondante neige, s'oppose de front à sa marche, et, combattant avec l'aquilon qui l'attaque par le côté, la fait tourner rapidement sur sa quille, la tient ainsi suspendue sur le sommet des vagues blanchies, et, l'abandonnant par instans, la précipite au fond des abîmes.

Les soldats, pâles, consternés, ne doutant plus d'une mort prochaine, tombent à genoux, implorent le Dieu qu'ils ont oublié si long-temps. Le lâche Gesler, plus tremblant encore, va, vient, demande aux rameurs, en leur promettant ses trésors, s'il ont l'espérance de sauver ses jours. Les rameurs, immobiles, mornes, ne lui répondent que par le silence : des pleurs, des pleurs déshonorans de faiblesse et de lâcheté, baignent pour la première fois les yeux féroces du gouverneur. Il va périr, il en est sûr; ses richesses et sa puissance, et ses supplices et ses bourreaux, ne peuvent le sauver du trépas : il

pleure, il regrette la vie, il ne pourra plus s'enivrer de sang.

Tell, tranquille à sa même place, moins ému des cris des soldats, du bruit des vagues écumantes, des sifflemens des vents déchaînés, qu'il ne le fut en découvrant la caverne de Grutti, Tell attendait le trépas, et ne songeait qu'à l'avantage que pourrait tirer son pays de la mort du gouverneur. Il jouissait en silence de la peur, des gémissemens, du tourment qu'éprouvait Gesler, lorsqu'un des rameurs, tout à coup s'adressant à cet homme cruel : Nous sommes perdus, dit-il; il n'est plus en notre puissance de contenir au milieu des flots la barque emportée par le vent du nord, qui, dans un instant, va la briser en pièces contre les rochers du rivage. Un seul homme, le plus renommé, le plus habile de nos trois cantons dans l'art de braver les tempêtes du lac, peut nous sauver de la mort : cet homme est ici; le voilà! le voilà chargé de tes chaînes! Choisis, Gesler, choisis promptement entre le trépas ou sa liberté. Gesler frémit à cette parole. Sa haine violente pour Tell combat dans son âme pusillanime l'a-

mour même qu'il a pour la vie : il hésite encore, il ne répond point; mais les prières, les murmures et des soldats et des rameurs qui lui demandent, qui le pressent de sauver leurs jours et les siens, en délivrant son prisonnier, la crainte d'être mal obéi s'il se refuse aux vœux de tous, et la tempête qui s'augmente, déterminent enfin Gesler. Qu'on brise ses chaînes, dit-il, je lui pardonne tous ses crimes; je lui rends la vie et la liberté, si son adresse nous amène au port.

Les soldats, les rameurs, s'empressent de rendre libre Guillaume. Ses fers sont tombés; il se lève, et, sans prononcer un seul mot, il s'empare du gouvernail. Faisant mouvoir sous sa main la barque, comme l'enfant fait plier la baguette qu'il tourne à son gré, il oppose la proue aux deux vents, dont les forces ainsi divisées la tiennent en équilibre. Profitant ensuite d'un moment de calme, aussi rapide que l'éclair, il tourne de la proue à la poupe, contient la barque dans la direction qui seule peut la sauver, fait prendre les rames à deux seuls rameurs, dont il dirige les efforts, et s'avance, malgré les vents,

malgré les flots et la tempête, vers le détroit qu'il veut repasser. Les ténèbres empêchent Gesler de s'apercevoir qu'il retourne aux mêmes lieux d'où il est parti. Guillaume continue sa marche; la nuit presque entière s'écoule : mais il est rentré dans le lac d'Uri; mais il aperçoit la lueur mourante du signal donné sur le mont d'Altorff. C'est cette lueur qui lui sert d'étoile. Il connaît le lac dès long. temps, il en évite le écueils, et s'approche pourtant du rivage qui borde le canton de Schwitz. Il pense à Verner; il calcule que Verner doit être en marche, et que les chemins encombrés de neige le forceront de côtoyer le lac. Dans ce faible espoir, il navigue, en feignant d'ignorer les lieux où la tempête pousse la barque, en augmentant les terreurs de Gesler et de ses soldats.

Enfin l'orient se colore, et la tempête semble s'apaiser aux premiers rayons de l'aurore. Le jour naissant découvre à Tell les roches voisines d'Altorff avant que le tyran qu'il craint ait eu le temps de les reconnaître : Guillaume y dirige sa barque et la fait marcher plus rapidement. Gesler, dont la fé-

rocité revient à mesure que le danger s'éloigne, observe Guillaume avec des yeux sombres : il veut, il n'ose pas encore le faire charger de liens. Ses soldats et ses matelots reconnaissent bientôt où ils sont, en instruisent le gouverneur, qui, s'avançant vers Tell avec colère, lui demande d'une voix terrible pourquoi la barque qu'il a guidée a repris le chemin d'Altorff. Guillaume, sans lui répondre, pousse la barque droit à un rocher peu éloigné de la rive, saisit d'une main prompte l'arc et la flèche qu'un archer tenait à la main, et, rapide comme l'éclair, s'élance de la barque sur le rocher. Là, sans s'arrêter, il bondit comme le chamois des montagnes, saute sur un autre roc, qui le fait voler au rivage, gravit aussitôt la roche escarpée, et se montre sur le sommet, semblable à l'aigle des Alpes quand il se repose auprès des nuages, et qu'il promène ses yeux perçans sur les troupeaux des vallons.

Le gouverneur, étonné, pousse un cri de fureur, de rage. Il commande aussitôt qu'on débarque, et que ses soldats dispersés environnent de toutes parts le roc où il voit le

héros. On obéit; les archers descendent et préparent déjà leurs arcs; Gesler, qui marche au milieu d'eux, veut que leurs flèches réunies s'abreuvent toutes du sang de Guillaume. Guillaume aussi a ses desseins. Il ne s'arrête, il ne se montre que pour attirer l'ennemi. Il laisse approcher cette troupe armée jusqu'à la juste distance où le trait qu'il tient peut donner la mort; il regarde, fixe Gesler, pose sa flèche sur sa corde, et, l'adressant au cœur du tyran, il la fait voler dans les airs : la flèche vole, siffle, frappe au milieu du cœur de Gesler. Le tyran tombe, vomit un sang noir, bégaie sa fureur, sa rage; et son âme atroce s'exhale au milieu des imprécations. Guillaume a déjà disparu; Guillaume, plus léger que le faon, s'est précipité du sommet du roc; il court, il vole sur la glace; il gagne, traverse des sentiers déserts, et prend le chemin d'Altorff.

Bientôt il trouve dans la neige les traces récentes des nombreux amis que Verner, dans cette nuit même, a fait partir avec lui de Schwitz. Guillaume les suit; il court, il approche, et le tumulte, les cris, le bruit écla-

tant des armes, viennent de loin frapper son oreille : il vole, arrive sur la place; elle est occupée par trois bataillons de héros. Verner, à la tête des guerriers de Schwitz, veut que l'on s'assure des portes avant de commencer l'attaque du fort; Furst, avec les braves d'Uri, sollicite le poste le plus dangereux; Melctal, suivi des troupes d'Underwald, agite dans l'air sa pesante hache, et demande à grands cris l'assaut. Gemmi, qui ne le quitte point, Gemmi, armé d'une longue lance, prononce le nom de Guillaume, demande son père à tous les soldats, et montre de loin la prison où il croit encore qu'on retient Guillaume. Le vieux Henri, Claire, Edmée, se mêlent aux braves soldats, parcourent les rangs, les diverses troupes, et pressent l'instant de l'attaque.

Tout à coup Guillaume paraît au milieu des trois bataillons. Un cri général retentit et se prolonge dans les montagnes. Un silence profond lui succède. Tous attendent l'ordre de Tell, tous veulent obéir à lui seul. Amis, s'écrie le héros, Gesler n'est plus; cet arc, cette main, viennent de punir ses crimes. Le

corps de Gesler, étendu sur le rivage du lac, est entouré de vils satellites que la terreur disperse déjà. Rien n'est à craindre du dehors. La patrie est vengée, mais elle n'est pas libre : elle ne le sera jamais tant qu'il restera une seule pierre du fort qui frappe vos regards. Attaquons ce fort redoutable, seule espérance, seul secours des féroces Autrichiens. Que nos trois troupes montent ensemble! que les plus braves marchent les premiers!

Il dit, et de sa main gauche saisissant le drapeau d'Uri, il prend de la droite une hache, et s'élance vers la montagne. Furst et sa troupe le suivent de près; Schwitz et Verner se précipitent; Melctal, avec Underwald, est déjà à moitié chemin; et Gemmi s'avance à côté de son père. Sarnem les attend, Sarnem se prépare. Une nuée de flèches, de traits, part aussitôt du haut des remparts. Les braves assaillans méprisent ces flèches; elles n'arrêtent point leur course : ils montent, sans y répondre, avec leurs arcs; ils parviennent au pied des murailles. Alors le terrible Sarnem, à un signal qu'il donne aux siens, fait précipiter des créneaux une foule de rochers, de

pierres, que suivent la poix et l'huile bouillantes. Les braves des trois cantons sont partout atteints, renversés; l'huile les consume sous leurs vêtemens; ils expirent au milieu des douleurs aiguës; ils mordent la pierre en jetant des cris, mais ces cris sont encore pour la liberté. Les mourans, malgré leurs souffrances, exhortent, excitent leurs compagnons, les encouragent à marcher sur leurs corps, à s'en faire des échelons pour arriver au haut des remparts. Les Autrichiens insultent à leurs maux : Sarnem, placé entre deux créneaux, rit de leurs impuissans efforts; Sarnem anime ses soldats; et sa présence, son courage, prolongent long-temps cette vive attaque.

Guillaume, au milieu des morts, des mourans, montait toujours d'un air intrépide; mais tout à coup alarmé du grand nombre de soldats qu'il perd, il s'arrête, appelle Melctal, et se reprochant d'avoir trop écouté les conseils de la seule valeur en faisant une attaque unique, il l'exhorte, il lui commande de se retirer du combat, d'emmener avec lui ses braves, et d'aller attaquer le côté de l'est, tandis que

Verner et lui-même redoubleront de fureur pour empêcher l'ennemi d'apercevoir ce mouvement. Melctal obéit: Guillaume et Verner redonnent un nouveau signal, poussent des cris plus forts encore, et Sarnem et ses satellites, occupés du nouvel assaut, réunissent tous leurs efforts pour résister à Guillaume. Pendant ce temps, Melctal et les siens volent, arrivent à la porte de l'est, mal défendue par un faible poste. Melctal la frappe de sa hache; Melctal fait apporter du feu; la porte brûle, et Melctal s'élance : Melctal pénètre dans le fort avec ses amis d'Underwald. Tout cède, tout fuit, tout meurt. Sarnem, occupé de résister à Tell, entend les cris des fuyards, distingue ceux des vainqueurs. Il veut courir audevant d'eux; il se retourne, et Melctal paraît: Melctal, rapide comme la foudre, lui porte un coup de sa hache, partage en deux son front odieux, et, s'avançant aux créneaux, tend les mains et crie victoire. Guillaume le joint aussitôt; le drapeau d'Uri flotte et brille audessus du fort redoutable. Guillaume, Melctal et Verner, debout sur un monceau de morts, adressent à Dieu des actions de grâces,

et répondent aux acclamations du peuple qu'ils ont délivré.

Bientôt le fort est débarrassé des cadavres dont il est rempli; les troupes des trois cantons environnent, pressent leurs chefs, les portent au milieu des habitans d'Altorff, qui, rassemblés sur la place, accourent de toutes parts pour voir leurs libérateurs, pour baiser leurs mains triomphantes, pour confier à leur génie, à leur courage, à leurs talens, la défense de la liberté. Mais Guillaume leur demande silence; Guillaume leur adresse ce discours :

Citoyens, vous êtes libres; mais cette liberté précieuse est peut-être plus difficile à conserver qu'à conquérir. Pour l'un le courage suffit; pour l'autre il faut des vertus austères, constantes, inébranlables. Gardez-vous de l'ivresse de la victoire; gardez-vous surtout de l'idolâtrie pour ceux qui la remportèrent avec vous. Vous parlez dejà de nous faire vos chefs, tandis que la récompense que je prétends de mes travaux, la seule que mon cœur envie, c'est de devenir soldat, c'est de rentrer dans cette égalité, charme pur et doux des cœurs républicains. Dans une république,

amis, nous sommes tous utiles : malheur à l'homme qui se croit nécessaire! malheur au peuple qui ne le punit pas de cette seule pensée!

Assemblez-vous pour peser, dans la méditation de la sagesse, et vos intérêts et vos nouveaux desseins; que chacun puisse, selon les lois, penser, exprimer, conseiller tout ce qu'il croit utile à la patrie; que cette liberté soit donnée à tout citoyen âgé de vingt ans : aussitôt qu'on aime son pays, on a le droit de s'occuper de lui, de lui donner le tribut de sa force et de ses lumières. Nommez un landamman; que ce nom antique, respecté de nos aïeux, le soit davantage par nous; que le conseil le dirige, et qu'il contienne le conseil. Faites des lois : sans lois, que deviendrez-vous? La liberté n'est que l'esclavage des lois sages. Gardez vos mœurs; qu'elles deviennent même plus austères : sans vertus, point de liberté. Le républicain s'est placé, par ce nom, entre les anges et les hommes : qu'il soit donc meilleur, qu'il soit donc plus grand que tous les hommes dont il est entouré.

Pour moi, citoyens, je ne veux, je ne demande, je n'accepte de vous que le nom de votre frère, que le droit de combattre dans vos rangs. Attendez-vous à de nouveaux combats; attendez-vous que l'empereur voudra reprendre le sceptre que nous venons de briser. Préparez-vous à soutenir ses efforts; préparez-vous aux batailles; ne comptez que sur Dieu et sur vos bras. Appelez pourtant à la liberté les autres cantons de la Suisse; ou je me trompe, ou leurs cœurs répondront à votre voix : alors, à force de travaux, de vertus et de courage, vous fonderez une république qui deviendra l'admiration et l'effroi de l'Europe entière; alors les rois brigueront le nom de vos alliés, et se croiront invincibles lorsqu'ils auront des Suisses pour les défendre; alors, en jouissant de la gloire et des armes et de la sagesse, vous lui préférerez pourtant la gloire d'être libres et heureux.

Il dit; tout le peuple applaudit. Le peuple sur-le-champ procède à l'élection de ses magistrats. Tell, Verner, Melctal, redevenus simples citoyens, reçoivent pour leur récompense une couronne de chêne. Ils rentrent,

se confondent au milieu du peuple, qui résista pendant deux cents ans à tous les efforts de l'Empire, et fonda sa liberté sur ses victoires.

FIN DE GUILLAUME TELL.

ÉLIÉZER
ET NEPHTALY,

POËME

TRADUIT DE L'HÉBREU.

PRÉFACE.

Je voyageais, il y a quelques années, dans l'ancien comtat d'Avignon, lorsque, passant auprès de la petite ville de l'Isle, je voulus aller visiter la fontaine de Vaucluse. En revenant de ce lieu célèbre, vers les dix heures du matin, je découvris, à l'ombre de deux mûriers plantés au bord de la Sorgue, une jeune femme et un jeune homme, assis tous deux sur le gazon. Leurs habits simples n'annonçaient ni la richesse ni l'indigence. Le jeune homme, sans être beau, avait une physionomie prévenante. La jeune femme était grande, belle, et sa beauté devenait plus frappante par son caractère étranger. Son visage ovale, ses longs yeux noirs semblaient porter une empreinte d'infortune et de dignité. Je m'arrêtai pour la

considérer : elle écoutait avec beaucoup d'attention la lecture d'un manuscrit que le jeune homme tenait sur ses genoux. Je m'approchai sans être aperçu, et je distinguai bientôt que cette lecture n'était pas en français. Ils paraissaient tous deux s'y complaire : ils s'interrompaient quelquefois pour se parler dans la même langue que celle du manuscrit, se pressaient la main, se regardaient avec tendresse; je crus même remarquer que leurs yeux étaient baignés de larmes.

Quoique je n'entendisse pas un seul mot de ce qu'ils disaient, j'aurais long-temps écouté, si la jeune femme, en m'apercevant, n'eût fait signe au jeune homme de s'en aller. C'est à moi, lui dis-je, de me retirer, puisque ma présence vous importune. Je suis étranger, je reviens de Vaucluse, et j'avais perdu mon chemin, quand, vous voyant occupés d'une lecture dans ce lieu charmant où peut-être Pétrarque a lu ses vers à la belle Laure, j'ai

pris la liberté de venir vous demander la route de l'Isle.

A ces mots la jeune personne rougit. Le jeune homme me répondit en français, en m'indiquant le sentier qu'il fallait prendre. Je lui demandai s'il retournait à l'Isle; il me dit que oui : je le suppliai de me permettre de l'accompagner; il ne put me le refuser, et nous voilà cheminant ensemble.

Nous avions près d'une demi-lieue à faire; j'eus le temps de préparer et de hasarder d'autres questions. La jeune femme ne répondit point; elle marchait, les yeux baissés, en donnant le bras au jeune homme. Celui-ci, plus confiant, semblait ne pas s'ennuyer de ma conversation. Je la fis tomber sur le manuscrit qu'il lisait. Dans quelle langue est-il? lui demandai-je. Dans la mienne, répondit-il; je suis Hébreu. — Vous êtes d'une nation bien antique et bien célèbre, à qui tout Chrétien doit du respect. —

Nous les dispenserions du respect, s'ils voulaient nous accorder cette tolérance que commande l'humanité. — Je la voudrais, comme vous, pour tous les peuples et pour tous les cultes. J'espère que, dans ma patrie, la philosophie bientôt amènera cet heureux temps; mais, sans prétendre excuser les cruautés qu'on vous a fait souffrir, sans vouloir encore moins outrager votre nation, permettez-moi de vous rappeler qu'elle-même fut intolérante, qu'elle a répandu bien du sang, et qu'à chaque page de votre histoire on a besoin de se souvenir que cette histoire est divine, pour n'être pas rebuté des massacres qu'on trouve partout.

Je ne sais, reprit le jeune homme, si vos histoires des peuples d'Europe ne présentent pas quelquefois des tableaux non moins affreux; mais je puis vous assurer que, si vous connaissiez les histoires de nos voisins les Syriens, les Phéniciens, les Iduméens, vous y trouveriez

autant de massacres que dans nos livres. A Dieu ne plaise que par là je prétende en diminuer l'horreur! je veux remarquer simplement que les peuples nombreux d'Asie, principalement ceux qui habitent vers les déserts brûlans de la mer Rouge, semblent plus exterminateurs que les autres peuples; quoiqu'à dire vrai, en fait de barbarie, je ne saurais auquel donner le prix. Nous ne valons pas mieux que nos frères les Arabes; ils ne valent pas mieux que nous; mais les détails de leurs actions sont moins connus que ceux des nôtres. Vos philosophes, que je respecte d'ailleurs, ont beaucoup parlé de nos cruautés; je sais quel était leur motif : ils avaient moins de haine pour nous que d'humeur contre certaines choses dont ils nous reprochaient l'origine : ils frappaient sur les Juifs pour atteindre plus loin. On les a lus, on a répété d'après eux que nos annales étaient teintes de sang; et l'on

n'a pas eu la justice de dire que dans ces mêmes annales on trouve les traits les plus touchans de justice et d'humanité.

Oui, répliquai-je, votre histoire de Joseph est un chef-d'œuvre de morale, de douceur et d'intérêt.

Pensez-vous que ce soit la seule qui mérite d'être louée? interrompit la jeune et belle Juive, qui n'avait pas encore parlé. Je veux bien pour un moment juger avec vous nos livres, comme s'ils n'étaient pas sacrés. Ne trouvez-vous pas quelque charme dans les détails des mœurs patriarcales si bien décrites dans la Genèse? N'aimez-vous point à relire l'hospitalité d'Abraham, le mariage de Rébecca, la rencontre de Jacob et de Rachel près de ce puits dont il leva la pierre; les sept années d'esclavage auxquelles il se soumet volontairement pour obtenir celle qu'il aime, et les sept autres qu'il recommence afin de la mériter mieux? L'histoire de Job, de Ruth, de

Jonathas, de Tobie, sont-elles pour vous sans intérêt? Ne reconnaissez-vous point quelques beautés d'éloquence et de génie dans les cantiques de Moïse, de Débora, de David, de Salomon, dans nos psaumes, dans nos prophètes? Comparez la Bible avec l'Alcoran, avec le Sadder, avec le Zend-Avesta, dont on ne peut soutenir la lecture, et soyez au moins de l'avis des pères de votre église, de vos écrivains, de vos poëtes les plus renommés, qui, malgré leur haine pour nous, se font un devoir, une gloire, d'étudier, d'admirer nos livres, et de les imiter souvent.

Mais, sans discuter leur mérite, daignez vous rappeler nos lois. Ouvrez ce code, le seul peut-être observé depuis trois mille ans, vous trouverez à chaque page des préceptes d'humanité. Je ne vous parle point du Décalogue, le plus beau, le plus ancien monument de morale universelle; je ne veux citer de nos lois que des détails beaucoup moins con-

nus. « Protégez, nous dit Moïse, aimez « les malheureux et les étrangers, en « vous souvenant que vous-mêmes fûtes « malheureux et étrangers en Égypte. « Quand vous moissonnerez votre champ, « ou que vous vendangerez votre vigne, « oubliez-en toujours une partie, pour « que vos frères qui n'ont point de champ « et point de vigne puissent y moissonner « et vendanger. Tous les sept ans, abandonnez la récolte de vos terres aux pau« vres. Tous les sept ans, rendez la liberté « à vos esclaves. Chérissez-les, soignez« les : jadis vous fûtes esclaves. Honorez « la face du vieillard, et levez-vous devant « la tête chauve. Même en pays ennemi, ne « coupez pas les arbres qui nourrissent les « hommes. Ménagez jusqu'aux animaux : « qui n'est pas bon pour eux n'est pas assez « bon pour ses frères. Que l'aumône soit « une obligation pour celui qui n'y trouve « pas un plaisir. Que l'homicide ne puisse « jamais racheter avec de l'or le sang qu'il

« aura répandu. Que la justice soit égale « pour toutes le conditions. Que la pitié « devienne si bien le sentiment habituel « de vos cœurs, qu'en s'emparant d'un nid « d'oiseaux l'Israélite se croie obligé de « laisser au moins échapper la mère [1]. »

Ces lois, prises dans Moïse, et que je ne fais que citer mot à mot, vous paraissent-elles barbares? Et dans quel temps les observions-nous? lorsque tous vos peuples d'Europe mangeaient du gland dans les forêts; lorsque la Médie et la Perse étaient à peine policées; lorsque, dans la seule Égypte, il existait quelques hommes qui sussent lire. Dès cette époque si reculée, nous avions un gouvernement qui, par sa simplicité, mérite encore le respect du sage. Un peuple, divisé en tribus, formant une même famille; chaque tribu ayant son conseil pour décider de ses intérêts; un sénat,

[1] Exod., cap. 23; Levit., 19; Deuter., 22.

composé d'anciens, choisis dans ces différens conseils pour discuter au nom de la nation les intérêts généraux; un juge suprême, élu par le peuple lorsque l'état était en péril; l'obéissance et la liberté réunies et accordées par une hiérarchie graduelle, qui s'observait de dix hommes à cent, de cent à mille, depuis le dernier des Israélites jusqu'au conseil des anciens; un corps de prêtres payés par le peuple, et ne pouvant rien posséder; Dieu seul pour roi, la loi pour maître, et tout Israël pour soldats : voilà quelle fut notre république pendant un espace de quatre cents ans. Nous voulûmes avoir des monarques, et beaucoup d'entre eux régnèrent avec gloire : le nom le plus célèbre encore, le plus révéré dans l'Orient, est celui d'un de nos rois. Notre antique capitale est toujours une ville sacrée, même aux yeux de nos oppresseurs. Nos livres composés alors sont dans toutes vos bibliothéques. Quel est le peu-

ple dont les lois, dont les ouvrages, dont le nom aient survécu si long-temps à sa défaite, à sa ruine? Vaincus, dispersés par les Assyriens, établis dans leurs vastes états, où notre industrie nous rendit riches et puissans, nous quittâmes deux fois nos établissemens, nos richesses, les délices de l'abondance, pour retourner habiter les ruines de Jérusalem. Ah! si l'amour de la patrie est la première des vertus, qui mieux que nous a senti cet amour? quelle nation peut citer une époque plus glorieuse que celle où Néhémie avec Esdras nous ramenèrent des extrémités de la Perse, et que, malgré nos voisins jaloux, l'épée d'une main, la truelle de l'autre, nous rebâtimes nos remparts et relevâmes nos autels? Depuis ce temps jusqu'à Titus, nous n'avons cessé de combattre pour notre indépendance et pour notre liberté. Nos efforts furent souvent heureux; et je doute qu'on puisse trouver chez les Grecs, chez les Romains, des héros

plus grands, plus parfaits, plus utiles à leur pays, que ne le furent nos Machabées.

J'écoutais la belle Juive avec un respect attentif. Sa beauté, son émotion, tout ajoutait à son éloquence. Madame, lui répondis-je, je ne suis point ennemi des Hébreux : ce n'est point un Amalécite ou un Philistin qui a l'honneur de vous entendre. Je conviens de la vérité de ce que vous avez dit; mais, depuis votre dispersion, il est possible que le commun de votre peuple ne se soit pas conduit de manière à mériter la bienveillance des autres nations.

Les autres nations, reprit-elle en fixant sur moi ses deux grands yeux noirs, ne devraient pas, pour leur honneur, rappeler leurs procédés envers les malheureux Hébreux. Depuis la prise de Jérusalem par ce célèbre Titus, qui fut, sans doute à juste titre, surnommé les délices du genre humain, et qui cependant exerça d'affreuses cruautés contre

les prisonniers juifs, ce qui surprend un peu dans le bon Titus, surtout lorsque l'on réfléchit qu'il avait une maîtresse juive; depuis, dis-je, l'horrible état où les Romains laissèrent la Judée, l'imagination la plus vive ne peut se figurer les maux que notre peuple a soufferts. Adrien principalement, Adrien, dont le nom n'est pas sans gloire, poussa contre nous la recherche de la barbarie à un point qui ferait frémir les sauvages les plus féroces. Ses successeurs nous persécutèrent comme Chrétiens; et quand Rome fut chrétienne, ses empereurs nous persécutèrent comme Juifs. Les rois barbares qui s'élevèrent sur les débris de l'empire se firent un point de religion de répandre notre sang. Partout où vos croisés passèrent, ils nous prirent pour leurs victimes, nous dépouillèrent, nous égorgèrent. Vos pastoureaux, vos flagellans, toutes vos espèces de fous fanatiques, ont regardé, pendant quinze siè-

cles, comme une action méritoire, le plaisir de tuer des Juifs. Vos rois, vos papes, vos magistrats, tantôt sous le prétexte absurde que nous faisions des maléfices, que nous empoisonnions les eaux, que nous crucifiions des enfans, que nous percions des hosties, nous livraient aux bourreaux, confisquaient nos biens, nous bannissaient de leurs états, nous rappelaient moyennant de fortes sommes, qu'ils n'avaient pas plus tôt reçues, qu'ils nous chassaient de nouveau pour nous dépouiller encore. Perpétuels jouets, éternelles victimes des souverains, des peuples, des prêtres de tous les pays, rien pourtant n'a pu nous faire quitter notre religion, nos mœurs, notre nom, unique prétexte de tant de barbaries. Cette constance pendant plus de deux mille ans de malheurs est peut-être digne de quelque estime; et si un petit nombre de misérables Hébreux se déshonore par l'usure, par la bassesse, par une infâme avidité,

l'homme sage doit réfléchir qu'un moyen sûr de rendre méprisable, c'est de toujours mépriser; que nos vices sont l'ouvrage de ce mépris continuel, et qu'il est encore surprenant qu'au milieu des outrages dont on nous abreuve, la plus grande partie de notre nation ait conservé quelques vertus.

J'allais prendre la parole pour repousser avec force les inculpations un peu vives que cette Israélite osait faire aux Chrétiens; j'allais lui démontrer qu'en tout temps nous avons été les plus justes et les meilleures gens du monde; mais nous étions arrivés aux portes de la ville. Le jeune Hébreu, me voyant chercher des yeux une auberge, me dit avec une politesse franche : Ma femme Esther, que vous venez d'entendre plaider la cause de sa nation avec un peu de chaleur, a oublié de vous dire que parmi les vertus qui nous sont chères l'hospitalité tient le premier rang; nous serions bien heureux

si vous nous permettiez de l'exercer aujourd'hui : daignez nous faire l'honneur d'entrer dans notre maison, et d'y accepter à dîner; nous tâcherons de vous donner autre chose que des pains azymes.

Je remerciai l'Hébreu, et, sans me faire presser, j'acceptai son invitation.

Sa maison n'était pas loin. Elle était petite, jolie, nouvellement bâtie sur l'ancien rempart, dont les arbres touffus l'ombrageaient. En considérant ce charmant asile, j'aperçus à une des faces latérales une portion du mur dégradée. Je m'étonne, dis-je à M. Jonathas (c'était ainsi que s'appelait le mari de madame Esther) que, dans une aussi jolie maison, vous laissiez ce côté en ruine. C'est notre usage, me répondit-il; depuis la destruction du temple, la demeure de tout Hébreu doit rappeler par quelque endroit la ville sainte détruite. Si vous entendiez notre langue, vous liriez sur ce mur dégradé ces mots tirés du plus beau

de nos psaumes : *Plutôt m'oublier moi-même que de t'oublier, ô Jérusalem !*

Nous entrâmes chez M. Jonathas. Tout y était simple et propre : point de tableaux, point de sculpture; un joli papier couvrait les murailles; des meubles d'un bois de couleur offraient des siéges de maroquin. M. Jonathas avait six enfans, quatre garçons et deux filles, dont l'aîné n'avait pas huit ans. Ils vinrent tous, en courant, embrasser madame Esther, et se mettre à genoux devant leur père, qui les bénit, les baisa, et les renvoya dans le jardin. Vous êtes surpris, me dit-il, de ces marques extérieures de respect filial, trop fortes peut-être à vos yeux. Nous avons toujours cru, dans notre nation, qu'elles étaient utiles à maintenir; car nos lois restreignent beaucoup l'autorité paternelle; et plus nos lois l'ont bornée, plus nos mœurs ont dû l'étendre.

Tandis qu'il me parlait, deux servantes

catholiques, qui composaient tout son domestique, dressaient la table et préparaient notre dîner. Madame Esther allait et venait, pour veiller à ce qu'on observât dans l'apprêt de la nourriture tous les préceptes de la loi mosaïque, comme de ne jamais servir ni lapin, ni pourceau, ni lièvre, ni graisse de bœuf ou d'agneau, ni du laitage et de la viande dans le même repas; de tuer toujours l'animal dont on peut manger, de manière qu'il n'y reste pas une seule goutte de sang; enfin, de suivre avec exactitude une foule de pratiques pour lesquelles leurs cuisiniers sont obligés de consulter une espèce de formulaire.

Je n'osais dire à M. Jonathas ce que je pensais de ces observances gênantes; je craignais que madame Esther ne revînt : en effet, elle ne tarda pas. Ses enfans la suivaient. On servit; tout le monde se lava les mains, et M. Jonathas récita un psaume. Ensuite il prit un pain en-

tier, le bénit en le rompant, nous en offrit à chacun; et, toutes les cérémonies étant achevées, je renouai la conversation.

A combien faites-vous monter, lui dis-je, le nombre des Hébreux actuellement dispersés sur la terre? Ce calcul n'est pas facile, me répondit-il : on a de la peine à faire le dénombrement exact des habitans d'un seul empire; jugez de la difficulté de dénombrer un peuple répandu dans les quatre parties du monde, et se cachant presque partout. Mais si l'on veut ajouter à la très-grande quantité de Juifs établis en Europe le prodigieux nombre de ceux qui vivent en Asie, depuis Constantinople jusqu'à Pékin, ceux que l'on trouve sur les côtes d'Afrique et dans quelques contrées de l'Amérique, je crois à peu près certain que ce calcul passerait cinq millions d'individus. Vous en êtes étonné; vous cesseriez de l'être, si vous connaissiez nos mœurs et nos lois.

Ces lois nous prescrivent le mariage avant vingt ans; tout Hébreu qui, à cet âge, ne prend point une femme est regardé comme vivant dans le crime. Nos frères d'Orient ont plusieurs épouses, et partout le divorce est permis. Voilà déjà de grandes raisons pour que notre population soit immense. Ajoutez-y qu'en général nous sommes sobres, laborieux, continens; que, chez aucun peuple, la foi conjugale n'est autant respectée; que nous ne portons point les armes, et que nous seuls peut-être, en Europe, sommes exempts des deux fléaux qui détruisent le plus l'espèce humaine, la guerre et la débauche.

Sans cela, d'après les persécutions que nous avons souffertes dans tous les pays, d'après l'innombrable quantité de Juifs immolés, la race en serait éteinte. Mais ces persécutions nous ont plus unis, plus resserrés entre nous. Des frères heureux peuvent se diviser; des frères malheureux

s'embrassent. Quand nous étions dans notre Palestine, sous nos rois, sous nos grands-prêtres, nous nous déchirions entre nous, nous n'observions pas notre loi, nous élevions des temples aux idoles; depuis que nous n'avons plus ni patrie, ni prêtres, ni temples; depuis qu'il faut s'exposer à la mort pour obéir à notre Dieu, nous lui sommes bien plus fidèles, nous nous souvenons beaucoup mieux qu'il nous ordonne de nous aimer. Hélas! c'est notre seule jouissance. Étrangers dans tous les états, inhabiles à tous les emplois, ne nous mêlant point des affaires publiques, la seule ambition qui nous soit permise, les seuls plaisirs qu'on nous ait laissés, c'est d'être bon époux, bon père; de réunir, de concentrer dans notre bonheur domestique toutes les sortes de bonheur; de chercher, de trouver dans nos familles les douceurs, les consolations que le monde entier nous refuse.

Une de ces consolations, c'est de rem-

plir avec un grand zèle le beau précepte de l'aumône. Vos villes les plus opulentes sont souvent pleines de vos pauvres ; vous n'avez guère rencontré de Juif qui vous ait demandé du pain. Partout où nous sommes un peu nombreux, nous avons une bourse commune pour secourir nos frères indigens : cette bourse n'est jamais vide ; et la manière dont elle se remplit est encore un secret, même entre nous. Vos édits nous défendent de posséder des biens-fonds : nous sommes pourtant assez riches ; et l'origine de nos fortunes n'est pas l'usure, comme on l'a trop répété, mais l'activité, l'amour du travail, la nécessité de vivre avec moins de moyens que les autres, l'intelligence du commerce, qui semble être l'apanage des Hébreux ; cette intelligence qui, dans des temps de barbarie, nous fit inventer les lettres de change, nous rendit les facteurs de l'univers, où nous étions dispersés, et contribua plus qu'on ne pense à

former les premiers liens qui depuis ont uni entre elles toutes les nations de l'Europe. Ainsi nous devons encore nos richesses à l'oppression, comme nous lui devons, en partie, notre population et notre bienfaisance.

Mais enfin, lui dis-je, ces persécutions sont au moins très-ralenties, et dans quelques pays vous jouissez de tous les droits de citoyens.

On nous laisse, me répondit-il, assez paisibles en Pologne et dans quelques cantons de l'Italie. En Angleterre, surtout en Hollande, nous sommes plus que tolérés : nous y professons notre culte publiquement; nous y avons des synagogues, où nos rabbins, qui ne sont autre chose que les docteurs de notre loi, nous exhortent à la vertu, à la pureté, reprennent ceux d'entre nous qui n'observent pas le sabbat, font les mariages, prononcent les divorces, en un mot, expliquent la loi. Cette explica-

tion demande non-seulement une profonde connaissance des livres de Moïse, mais encore du *Thalmud,* ouvrage très-révéré parmi nous, parce qu'il est le recueil de toutes les opinions et traditions qui composent notre *loi orale*. Nous regardons comme savans ceux qui font une étude particulière de ce Thalmud, devenu pour ainsi dire le code civil et canonique des Hébreux. Ce n'est pas à moi d'apprécier devant un Chrétien le mérite de cette science. Malheureusement nous n'en avons guère d'autre : excepté quelques auteurs qui se sont appliqués à l'astronomie, à la grammaire, à la médecine, les autres n'ont écrit que sur la controverse. Notre littérature est à peu près nulle; et votre goût serait peu satisfait d'une bibliothéque hébraïque.

Cependant nous avons eu des académies célèbres, et nous avons encore des écoles dans les villes où il nous est permis de bâtir des synagogues. Dans celles où

elles ne sont pas tolérées, nous nous rassemblons dans une chambre, louée à frais communs, qui n'a d'autres meubles que des bancs, une table, et une armoire placée du côté de l'orient. Cette armoire, qui nous représente si pauvrement l'arche de bois de Cétim couverte de lames d'or, renferme les cinq livres de Moïse, écrits à la main sur du parchemin, avec de l'encre faite exprès. Ils ne sont point reliés comme les autres volumes; ils sont copiés sur de longues peaux, cousues bout à bout, non avec du fil, mais avec les nerfs d'un animal pur. Ces peaux sont roulées sur deux bâtons, et le rouleau est recouvert d'un riche voile, brodé par les plus habiles de nos ouvriers. Dans nos assemblées, nous mettons à prix l'honneur de porter ce volume depuis l'armoire où il est renfermé jusqu'à la table où on l'appuie pour en lire des fragmens: l'argent de cette enchère est à nos pauvres. Les hommes, assis sur des bancs, les

femmes, dans une galerie grillée, assistent à la lecture, et chantent nos psaumes hébreux. Voilà tout ce qui nous reste du fameux temple de Salomon.

Est-ce là, lui demandai-je, que vous célébrez vos fêtes?

Nos fêtes, reprit-il, ne pourraient être célébrées qu'à Jérusalem; mais nous en retraçons une faible image, suivant notre calendrier particulier, que nous renouvelons avec soin tous les ans. Indépendamment du sabbat, nos solennités sont nombreuses : elles ont toutes rapport à de grandes époques de notre histoire, telles que *le Purim*, pour la délivrance des Juifs par Esther; *l'Hanucca*, pour les victoires de nos Machabées, et beaucoup d'autres, parmi lesquelles vous seriez sûrement touché de celle que nous appelons le *Quipour* ou l'expiation. C'est le jour même où Moïse, après avoir obtenu le pardon de l'idolâtrie du veau d'or, redescendit de la montagne avec les der-

nières tables de la loi. Jadis c'était le seul jour de l'année où le grand-prêtre entrait dans le saint des saints, pour y porter les regrets, le repentir, les larmes d'un peuple trop souvent prévaricateur. Nous passons ce jour tout entier dans le jeûne le plus austère; nous nous rendons à la synagogue dès l'aurore, pour n'en sortir qu'à la nuit, revêtus d'habits de deuil, les cheveux, la barbe en désordre. Là, nous crions tous : O mon Dieu! miséricorde! nous avons péché, nous avons fait le mal, nous sommes justement punis; miséricorde! Dieu de bonté! Chacun déclare tout ce qu'il se reproche, chacun demande grâce au Seigneur et à ses frères; on oublie toutes les discordes, on se pardonne les anciennes plaintes, les vaines injures, dont on s'accuse soi-même avec un vif repentir; on s'embrasse en versant des larmes. Ce spectacle d'une foule d'hommes, pleurant en commun leurs fautes, et demandant à grands cris de

revenir à la vertu, n'existe peut-être dans aucune religion du monde, et vous frapperait à la fois de surprise et de compassion.

Daignez excuser ces longs détails. Je vous en ai dit sur les Juifs plus que vous ne vouliez en savoir : mais vous me paraissez bon, et la dernière réflexion qui vient avec les bonnes gens, quand on leur parle de soi, c'est qu'on risque de les ennuyer.

Je rassurai M. Jonathas. Enhardi par sa confiance, je lui demandai de quoi traitait le manuscrit qu'il lisait le matin. Madame Esther prit la parole.

C'est un poëme, me dit-elle, que mon père m'a laissé en mourant : il est dans notre famille depuis plus de dix générations; le nom de l'auteur est ignoré. Mon père, qui était un rabbin très-instruit, pensait que cet ouvrage avait été fait par un Réchabite, retiré par-delà le Jourdain dans le temps où la malheureuse Jérusa-

lem, assiégée par les Romains, était encore déchirée par des factions intérieures. Ce qui donne du poids à cette opinion, c'est ce que dit l'auteur au commencement du poëme, en s'adressant aux enfans de Zelpha, c'est-à-dire, aux habitans de l'ancienne tribu de Gad. Quoi qu'il en soit, nous relisons souvent ce poëme, parce que nous y trouvons le tableau des vertus que nous voudrions pratiquer. Il vous intéresserait si vous entendiez l'hébreu; au moins vous prouverait-il qu'il existe des livres juifs dont les pages ne sont pas sanglantes.

M. Jonathas ajouta qu'il s'occupait de le traduire en français. Il m'offrit de me faire lire sa traduction lorsqu'elle serait achevée. J'acceptai son offre avec reconnaissance, et je pris bientôt congé de cette aimable et honnête famille, que je ne quittai pas sans regret.

Trois ans après cette aventure, je reçus la traduction du poëme hébreu, avec une

lettre de M. Jonathas, qui m'apprenait que son épouse et lui abandonnaient le Comtat, alors agité de grands troubles, pour aller s'établir au Caire. M. Jonathas me donnait son poëme, et me laissait le maître d'en disposer. Après l'avoir lu, je pensai qu'il pourrait intéresser le petit nombre d'oisifs qui ne dédaignent pas de lire un ouvrage doux et moral. Je corrigeai de mon mieux les fautes de français échappées à un Hébreu; et, profitant de sa permission, j'ai fait imprimer son livre. S'il ne réussit point, M. Jonathas n'en saura rien; s'il a quelque succès, je le lui écrirai au Caire.

ÉLIÉZER

ET NEPHTALY,

POËME.

CHANT PREMIER.

Enfans de Zelpha, vous qui gémissez devant le Seigneur, de nos fatales discordes, vous qui, seuls en Israël, n'avez pas encore oublié que nous sommes un peuple de frères, rassemblez-vous autour de moi; venez, famille peu nombreuse, venez dans le vallon que couronnent les monts Galaad. Là, sous l'ombre des cèdres antiques, appuyés contre les rochers où se sont appuyés nos pères, parlons de leur félicité, parlons surtout de leurs vertus. Rappelons ces siècles heureux où les tribus réunies adoraient le Dieu des armées, se partageaient les fruits de la terre, et, long-

temps instruites dans le désert à supporter les maux cruels que la nature nous impose, soulageaient du moins ces maux assez grands, par l'amitié, par la concorde, par la douce fraternité. Ah! retraçons la peinture de ces mœurs simples et touchantes : que le vieillard, en m'écoutant, s'enorgueillisse d'être né moins loin que nous de ces temps paisibles; que le jeune homme sente dans son cœur le vif désir d'imiter ses aïeux; et que l'enfant qui me regarde, assis sur les genoux de sa mère, sourie aux tableaux ravissans qu'il ne comprend point, mais qu'il aime.

Dans les jours qui suivirent la mort de Josué, Israël n'eut point de chef : les tribus, établies dans leurs conquêtes, satisfaites de la portion de terre que le sort leur avait assignée, ne songeaient plus qu'à jouir des bienfaits du Tout-Puissant. La lance et l'épée victorieuses avaient été converties en instrumens de labourage; le coursier qui poursuivit l'Amorrhéen dans les plaines de Gabaon traînait lentement la charrue; et chaque Israélite, en paix avec son Dieu, avec ses frères, avec

soi-même, se reposait tranquillement sous sa vigne ou sous son figuier.

L'arche sainte était à Silo; un temple superbe ne la renfermait point encore. Une humble couverture de peaux servait d'asile au tabernacle. Rarement le sang des génisses rougissait l'autel des holocaustes; rarement l'encens de Tadmor brûlait sur l'autel des parfums : mais les respects, la vénération de tout un peuple, la pureté des pontifes, la ferveur des vœux innocens que l'on adressait au Très-Haut, lui rendaient ce séjour plus cher que le magnifique édifice tant de fois profané dans Sion.

Là, on voyait arriver à nos principales fêtes toutes les tribus d'Israël; là, les pères de famille, suivis de leurs nombreux enfans, venaient adorer le Seigneur, manger la pâque avec leurs frères, et renouveler le serment de la divine alliance; les mères se montraient leurs fils, et se félicitaient en s'embrassant; les époux s'interrompaient entre eux pour se parler de leurs épouses; les anciens proclamaient ces lois données à Moïse sur la montagne; la trompette appelait devant eux les

faibles, les orphelins, tous ceux qui pouvaient avoir à se plaindre d'une fraude ou d'une violence; et personne ne se plaignait; et les anciens louaient le Seigneur.

Le petit-fils d'Éléazar, le vénérable Sadoc, remplissait la place d'Aaron : Sadoc était aimé de Dieu, parce que Sadoc aimait les hommes. Il observait avec un zèle rigoureux tous les préceptes de la loi; il priait avec un zèle tendre pour ceux qui ne les observaient point. Depuis quarante ans qu'il était grand-prêtre, la veuve en pleurs, le fils délaissé, tous les malheureux d'Israël, trouvaient en lui leur soutien, leur père; et quand, ranimés par ses soins, par ses secours, par ses paroles, ils baisaient ses mains en pleurant, et s'étonnaient de le trouver si bon, Dieu seul est bon, leur disait Sadoc, le bien qui se fait ne vient que de lui.

Sadoc n'avait plus d'épouse. Deux fils jumeaux lui étaient restés. Éliézer et Nephtaly, à peine âgés de dix-neuf ans, étaient l'exemple et l'amour d'Israël. Beaux, sages comme Joseph, aimables comme Benjamin, lorsque, revêtus de leurs robes blanches, ils accom-

pagnaient le grand-prêtre, et lui présentaient à l'autel les azymes ou l'encens, le peuple, en voyant le père et les fils, croyait voir Abraham au milieu des anges. Lorsqu'après le coucher du soleil, se promenant autour de la ville, ils se plaisaient à lever les pesantes pierres qui couvraient les citernes, pour abreuver les troupeaux des jeunes filles revenant des champs, ces jeunes filles, en les saluant, ne pouvaient s'empêcher de rougir; et, toutes pensives auprès de leurs mères, se faisaient redire le soir comment Jacob choisit pour épouse celle dont il avait abreuvé le troupeau.

Éliézer et Nephtaly ne connaissaient point l'amour : la tendre, la vive amitié suffisait à leurs âmes pures. Cette amitié, pour eux aussi douce, aussi nécessaire que l'existence, n'eut point de commencement; ils l'avaient toujours sentie, sans avoir besoin d'y jamais penser; ils en jouissaient comme de la vie. Leurs cœurs étaient tellement unis, mêlés, confondus l'un dans l'autre, qu'ils n'auraient pu, sans un examen pénible, se dire lequel des deux formait le premier un désir. En-

semble dès l'aube du jour, l'aube du jour suivant les retrouvait ensemble; ils ne s'étaient point cherchés. Le nom de frère qu'ils aimaient tant, n'ajoutait rien à leur propre nom : Éliézer sans Nephtaly, Nephtaly sans Éliézer, se présentait à leur esprit comme l'idée du néant.

Quelques nuances cependant, dont ils s'étaient à peine aperçus, distinguaient leurs deux caractères. Éliézer, non moins aimant, non moins tendre que Nephtaly, était né plus sérieux, plus grave; la méditation, la prière, avaient des charmes pour lui. Éliézer se plaisait dans l'entretien des vieillards, dans l'étude des livres sacrés, dans les cérémonies religieuses : son esprit, mûri de bonne heure, chérissait la paix et la réflexion; son âme pieuse et calme avait besoin du recueillement. Nephtaly, plus impétueux, mais aussi pur que son frère, aimait comme lui la vertu, sans contempler autant sa beauté; son cœur, ouvert aux passions, soupirait même après leurs peines; souffrir lui paraissait plus doux que l'absence d'un sentiment vif : mais la sagesse d'Éliézer tempérait l'ardeur de son frère;

la sensibilité de Nephtaly rendait plus indulgent Éliézer. Ainsi, quoiqu'ils fussent nés avec des qualités diverses, ils se les communiquaient en s'aimant, les échangeaient sans les perdre, jouissaient chacun du bien de tous deux : ô doux privilége de l'amitié, qui, non-seulement double les plaisirs, mais double encore les vertus!

Nephtaly, long-temps exercé dans les jeux guerriers des Hébreux, savait atteindre de ses flèches l'oiseau qui traverse les airs; nul en Éphraïm ne lui disputait le prix de la force et de l'adresse. Il aimait à se couvrir d'une peau de léopard, à ceindre ses reins d'un tissu de chanvre; et, sans se munir d'autres provisions que d'un simple vase rempli de lait, l'arc à la main, le carquois sur l'épaule, il s'enfonçait dans le désert, poursuivait le cerf, la gazelle, attaquait le lion terrible, revenait avec sa dépouille. Éliézer, moins adroit, pour qui la chasse aurait eu peu d'attraits si Nephtaly n'eût aimé la chasse, l'accompagnait dans ses courses lointaines, s'y plaisait auprès de son frère; et lorsqu'Éliézer, à son tour, allait prier dans le tabernacle depuis le lever

du soleil jusqu'au lever de l'étoile du soir, Nephtaly priait avec lui, Nephtaly ne le quittait point, et ne pensait plus à la chasse, parce qu'il était avec son frère.

Un jour qu'ils parcouraient tous deux, suivis de leurs jeunes amis, les brûlans rochers de Remmon, Nephtaly, se laissant emporter à la poursuite d'une panthère, s'écarte, s'éloigne d'Éliézer, laisse loin de lui tous ses compagnons, et passe bientôt les limites des lieux qui lui étaient connus. De plus en plus égaré par l'animal qu'il a blessé d'un trait, il vole, s'enfonce au milieu des rocs, et ne retrouve plus sa trace. Inquiet, non de ses périls, mais des alarmes qu'éprouvera son frère, il précipite ses pas, franchit les torrens desséchés, gravit sur la cime des monts : tout ce qu'il découvre ne sert qu'à l'égarer davantage; ses cris sont perdus dans les airs; le disque brûlant du soleil l'enveloppe de sa lumière, le consume de ses rayons; autour de lui, ses yeux fatigués n'aperçoivent que des roches nues; il voit sur sa tête un cercle de feu : rien ne se meut dans la nature; elle est morne, elle est accablée sous le poids

de l'astre du jour. Les heures s'écoulent, la chaleur augmente; Nephtaly redouble d'efforts, et ressent déjà les tourmens de cette soif si terrible, qui seule, dans ces climats, suffit pour causer une prompte mort.

Épuisé, respirant à peine, il marche appuyé sur son arc; il soulève sa tête pesante, et sa paupière se baisse devant les flammes du soleil : sa soif devient plus douloureuse; elle l'accable, elle le dévore. Il saisit le vase de lait qu'il portait toujours dans son sein, ce vase, son unique espoir, qui peut seul lui rendre la vie : il va l'approcher de sa bouche lorsqu'il entend derrière lui des cris inarticulés. Au même instant il voit arriver une jeune Israélite, les bras élevés, les cheveux épars et mêlés avec son voile. Elle s'élance, tombe à genoux, en criant : J'expire, j'expire... de l'eau !... par pitié... de l'eau !

Elle n'avait pas achevé, le vase était sur ses lèvres. Elle boit avec avidité, sans se relever de terre, sans détourner ses regards du breuvage qui la ranimait. Nephtaly, debout, contemplait ses traits, sa grâce, scs yeux si touchans, que surmonte un sourcil d'ébène, ct

son front plus blanc que l'albâtre, dont l'éclat contrastait si bien avec sa longue chevelure noire, avec ses joues que la chaleur avait animées d'un vif incarnat.

Nephtaly cesse de souffrir en regardant l'Israélite; il éprouve un charme secret, mêlé d'un transport vif et doux. L'attrait, l'enchantement nouveau, qui pénètre, remplit son âme, font évanouir toutes ses pensées, suspendent toutes ses facultés. Heureux d'avoir sauvé les jours de cette belle inconnue, il s'oublie, ne voit qu'elle, ne songe plus à ses propres maux; et, semblable au paralytique qu'un danger pressant fait courir, il perd à ce divin aspect le sentiment de ses douleurs.

Après avoir épuisé le vase jusqu'à la dernière goutte, l'Israélite reprend haleine, en fixant sur le jeune Hébreux des regards remplis de douceur. Bientôt elle se relève : O mon bienfaiteur! dit-elle, apprenez combien je vous dois. Ce matin, dans les pâturages qui s'étendent au pied des montagnes, je conduisais les brebis de mon père; une troupe d'hommes armés a paru tout à coup à mes yeux : c'étaient les cruels Moabites. Je me suis

échappée en priant le Seigneur; j'ai gagné ces rocs escarpés, où j'erre depuis l'aurore, sans que la moindre nourriture, sans qu'une seule goutte d'eau ait ranimé mes forces éteintes; c'est vous qui me rendez la vie. Ah! venez, venez chez mon père : nous immolerons un agneau, nous inviterons toute notre famille, qui vous donnera les doux noms que vous donne déjà mon cœur. Je vais vous conduire; venez, sinon pour jouir de votre bienfait, du moins pour nous faire jouir de notre reconnaissance.

Elle dit; et Nephtaly, qui la regarde, qui l'écoute, ressent avec plus de violence la soif dévorante dont il est consumé. Il espère; il veut répondre : sa bouche demeure entr'ouverte, sa langue est attachée à son palais. Dans ce moment, le voile de lin de la jeune Israélite, qui flottait en désordre autour de sa tête, se détache et tombe à ses pieds. Nephtaly se baisse pour le relever : il le saisit d'une main tremblante; mais il chancelle, succombe, et demeure étendu sur la terre sans voix et sans mouvement.

Frappée de surprise et d'effroi, l'Israélite le

considère : elle reconnaît qu'il périt de la même cause qui naguère la faisait périr; qu'elle seule a causé sa mort... Elle en jette un cri de douleur; et ne pouvant trouver de secours que dans la maison de son père, elle part avec la rapidité du faon, vole et se précipite des montagnes.

Pendant ce temps, l'inquiet Éliézer parcourait les lieux d'alentour; ses compagnons, dispersés par son ordre, visitaient toutes les cavernes. Éliézer, sur le sommet des rocs, promenait au loin ses regards, et, d'une voix douloureuse, interrompait les prières qu'il adressait au Seigneur, pour s'écrier à chaque instant : Nephtaly! mon cher Nephtaly!... Alors il écoutait, hors de lui-même, immobile, les bras élevés, espérant que le Tout-Puissant allait exaucer ses vœux; mais l'écho des montagnes lui répondait seul : Nephtaly! mon cher Nephtaly!... et sa tête tombait sur son sein, et les larmes coulaient sur ses joues.

Enfin, au coucher du soleil, quelques momens après le départ de la jeune Israélite, Éliézer arrive au pied du roc, où Nephtaly,

privé du sentiment, était étendu sur la terre, tenait encore dans sa main fermée le voile qu'il avait saisi. A cette vue, Éliézer déchire ses vêtemens, se jette sur le corps de son frère, l'embrasse, le presse en pleurant, le couvre de ses baisers. Il s'aperçoit qu'il est sans blessure : il appelle ses compagnons, réunit dans un même vase le peu de lait qui restait à chacun, et fait lentement couler cette liqueur bienfaisante sur les lèvres pâles, flétries, du malheureux Nephtaly. Nephtaly rouvre des yeux éteints qui cherchent l'Israélite. Fatigué de cet effort, il les referme aussitôt, et sa main, malgré sa faiblesse, porte doucement sur son cœur le voile qu'elle retenait. Éliézer et ses amis lui forment un lit de leurs bras, le soulèvent avec précaution; et, guidés par un pâtre de ces montagnes, reprennent le chemin de Silo.

Oh! quelle fut la douleur de Sadoc lorsqu'il revit son fils expirant! En vain le tendre Éliézer, dissimulant ses propres craintes, se hâte de le rassurer, de lui répondre des jours de son frère, le vieillard, immobile, morne, lève en silence ses yeux vers le ciel, et n'ose en-

core se plaindre à son Dieu d'un malheur au-dessus de ses forces.

Déjà tous les secours qu'on peut inventer sont prodigués à Nephtaly. Placé sur un lit de peaux molles, ranimé par quelques gouttes du vin délicieux d'Engaddi, le jeune Hébreu revient à lui; ses yeux ont reconnu son père, ses bras se sont soulevés pour embrasser Éliézer : Éliézer, à genoux près du lit, soutient d'une de ses mains la tête penchée de son frère, de l'autre il lui présente des breuvages : Sadoc les regarde et pleure; et tout le peuple de Silo, rassemblé devant la maison, exprime par des cris son inquiétude et son amour pour Nephtaly.

Le lendemain de ce funeste jour était le sixième du mois de Sivan, le cinquantième depuis la Pâque. C'était ce cinquantième jour après la sortie d'Égypte que l'Éternel, sur le mont Sinaï, daigna lui-même donner des lois au peuple qu'il s'était choisi. On en célébrait la mémoire. Le grand-prêtre, assisté des lévites, présentait au nom des enfans de Jacob deux pains levés de farine nouvelle, prémices de la moisson. Il immolait en holo-

causte deux jeunes taureaux, un belier, sept agneaux sans tache, comme hosties pacifiques, et le mâle de l'indocile chèvre, en expiation des erreurs d'un peuple trop peu soumis. Après ce sacrifice de reconnaissance, chaque famille se réunissait pour se livrer ensemble à la joie; chaque Israélite ouvrait sa maison à ses frères des autres tribus. Tous les enfans de Jacob n'étaient occupés, dans ce jour de fête, que de resserrer les liens de la douce fraternité.

Sadoc, après avoir rempli les saints devoirs de son ministère, était venu se renfermer près de son fils. Le pieux Éliézer n'avait pas voulu quitter Nephtaly, même pour assister au sacrifice; cependant, quand la nuit fut venue, et que le sommeil bienfaisant eut fermé les yeux de celui qu'il veillait, Éliézer courut au tabernacle : là, le front dans la poussière, étendant ses mains jusqu'au bord du voile qui couvrait le saint des saints, Éliézer demeura long-temps, car il pria pour son frère.

L'aurore avait déjà paru, les sept lampes du chandelier d'or ne jetaient plus qu'une

lueur pâle, lorsque Éliézer se relève pour retourner près de Nephtaly. Comme il sortait de la seconde enceinte, il est tout à coup arrêté par une jeune Israélite qui portait dans ses mains deux colombes, et conduisait un agneau blanc. L'inquiétude et la douleur se peignaient sur son visage. Une rougeur modeste couvrait son front, où la pudeur et la piété se confondaient avec la grâce. Elle approche, en baissant les yeux, d'Éliézer, qui l'admire, et lui adresse ces paroles :

Pardonnez, lévite du Seigneur, pardonnez à une inconnue de vous retenir un moment. Quoique étrangère dans Silo, je ne suis point une infidèle. Je demeure en Benjamin, dans le hameau de Luza. Mon nom est Rachel. Mon père Abdias adore le Dieu d'Isaac. Je viens offrir à l'Éternel cet agneau, ces deux colombes, seules richesses dont puisse disposer la fille d'un simple pasteur. Daignerez-vous, enfant d'Aaron, les immoler pour moi sur l'autel, et solliciter du Très-Haut la grâce que je lui demande?

Elle se tait. Éliézer la contemple sans pou-

voir répondre; son cœur était trop ému par les accens de cette voix. Immobile d'admiration, frappé d'un trait qui brûle ses sens, il aime à sentir sa blessure; il éprouve un trouble inconnu qui l'inquiète et qui lui plaît; il pressent, souffre des tourmens, et leur trouve déjà des délices.

Enfin, tendant une main tremblante à la modeste Rachel : Fille d'Abdias, dit-il, venez assister à votre sacrifice; votre présence le rendra plus pur. J'immolerai vos victimes; j'offrirai moi-même vos dons; mais, afin que mes vœux ardens puissent s'unir à vos vœux, répondez avec confiance : Que demandez-vous au Seigneur?

Rachel rougit de nouveau; ses yeux de nouveau regardent la terre : Enfant de Lévi, répond-elle, le pur sentiment qui m'anime ne doit ni ne veut se cacher. Je viens implorer le Très-Haut pour le mortel à qui je dois la vie. Je ne puis le secourir, et ses jours sont en danger. Que le Tout-Puissant détourne sur moi les maux qu'il souffre en ce moment! voilà mon vœu, mon désir, et l'objet de mon sacrifice : la reconnaissance qui

nous vient du ciel peut s'avouer dans le lieu saint.

En prononçant ces paroles, quelques larmes bordent la paupière de la touchante Rachel. Éliézer sent couler les siennes. Il retourne vers le sanctuaire, se lave les mains et les pieds dans la grande cuve d'airain, prépare ensuite le feu sur l'autel des holocaustes. Les lévites viennent s'offrir pour l'aider dans ses apprêts; Éliézer les refuse; il craint de partager ces soins; tandis que Rachel, à genoux dans le parvis du tabernacle, tenant la main droite étendue sur la tête de son agneau, présentant de la gauche ses colombes, attend l'instant du sacrifice.

Bientôt le feu sacré s'allume et brûle devant le Seigneur. Éliézer saisit les victimes; leur sang est répandu sur l'autel, du côté de l'aquilon : le sacrificateur y joint un éphi de farine pure, les arrose d'huile nouvelle; la flamme s'élève en les enveloppant. La jeune Rachel, prosternée, invoque à voix basse le maître du ciel. Éliézer, d'une voix plus haute, lui demande d'exaucer les vœux de la pieuse Benjaminite, de sauver les jours de celui qui

l'intéresse si vivement. Il ne doute point, d'après ces paroles, que ce ne soit pour son père qu'elle éprouve tant d'inquiétude : cette idée, qui vient se mêler au souvenir du danger de son frère, rend sa prière plus tendre; et la ressemblance qu'il trouve entre son propre cœur et celui de Rachel augmente, s'il se peut, l'amour dont il se sent consumer pour elle.

Le sacrifice à peine achevé, tout à coup Éliézer se lève rayonnant de joie. Il court à Rachel, il s'écrie : Voici ce que dit le Seigneur : Retournez dans votre maison; l'objet de votre inquiétude a recouvré la santé; remerciez le Dieu de vos pères, et souvenez-vous du lévite qui vous rend grâce de l'avoir choisi pour votre sacrificateur.

Rachel s'incline et adore. Bientôt elle se relève en essuyant les larmes qui couvraient ses joues. Elle jette sur Éliézer un regard de reconnaissance, et disparaît aussitôt.

Le fils de Sadoc n'ose l'arrêter; il soupire en la suivant des yeux : mais le souvenir de son frère l'arrache à ses tendres pensées; il se hâte de retourner auprès de ce frère si cher.

Il trouve sa maison parée de guirlandes : Nephtaly est hors de danger; Nephtaly convalescent demande à grands cris son frère, et s'avançant, malgré sa faiblesse, jusque sur le seuil de la porte, il reçoit dans ses bras Éliézer, à qui la surprise et la joie ont presque ôté l'usage de ses sens.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT SECOND.

Cependant Israël se livre aux transports de la fête : les vieillards, les époux, les mères, parés de leurs plus beaux habits, font préparer devant leurs portes des tables couvertes de mets délicieux; les jeunes vierges, en habits de lin, couronnées de roses blanches, parcourent la ville en dansant au son des cistres et des cymbales; les parens, les amis se rassemblent; les tribus se mêlent et se confondent; les anciens, les prêtres, les laboureurs, l'habitant des villes, celui des hameaux, ne forment qu'une famille : tous, en se tenant la main, font retentir l'air du nom de Jacob; tous se répètent en s'embrassant qu'ils sont enfans du même père, qu'ils ont reçu les mêmes bienfaits, qu'ils obéissent à la même loi : ce peuple immense de frères semble n'avoir qu'une seule âme pour célébrer la douce fête du bonheur et de l'amitié.

Sadoc était au milieu d'eux, accompagné de ses deux fils. Partout on se pressait sur son passage; partout le peuple, à son aspect, élevait les mains vers le ciel, adressait des vœux au Seigneur pour le pontife et pour sa famille : chacun voulait voir de plus près cet aimable et cher Nephtaly, conservé par le Tout-Puissant; chacun félicitait son père, et mêlait des pleurs d'allégresse aux larmes de reconnaissance qui baignaient les yeux du vieillard.

Nephtaly, pâle et languissant, appuyé sur Éliézer, s'avançait lentement à côté du grand-prêtre. Éliézer le regardait sans cesse; et ses regards, où brillait la joie, exprimaient pourtant l'inquiétude. Nephtaly souriait pour le rassurer, et son sourire plein de douceur était cependant mêlé de tristesse. Chacun d'eux avait un secret que son frère ignorait encore: leur tendre amitié s'en faisait un crime. Tous deux en étaient tourmentés; tous deux, en se prenant la main, se demandaient d'avance pardon.

Aussitôt qu'ils sont revenus dans la maison paternelle, sans se communiquer leur des-

sein, sans se prévenir même par un signe, ils se dérobent à leurs amis, et marchent, par divers chemins, vers l'extrémité solitaire du champ qui les nourrissait. Là, sur la rive d'un torrent, borne antique de leur héritage, sous l'ombre d'un grand figuier planté par les Cananéens, était un siége de gazon où les deux frères, tous les soirs, allaient méditer la loi sainte, se délasser des travaux rustiques, se parler de leur amitié. Jamais ils n'y étaient venus qu'ensemble; ce seul jour ils s'y rencontrèrent. Je t'attendais, se disent-ils en s'abordant en même temps. Ils s'embrassent avec étreinte, se regardent, s'embrassent encore. Assis à côté l'un de l'autre, Nephtaly s'apprête à parler; Éliézer le prévient.

O mon ami! lui dit-il, ô la plus chère moitié de moi-même, quel péril nous a menacés! quelles grâces ne devons-nous pas à ce Dieu qui te rend la vie! Vainement, cette nuit passée, prosterné devant l'arche sainte, j'avais supplié l'Éternel d'épargner notre jeunesse, de nous laisser encore sur la terre quelques instans pour nous aimer, je n'avais plus d'espérance; aucun signe du Tout-Puissant ne

répondait à mes vœux. Je m'étais dit : C'en est fait, le Seigneur m'abreuve aujourd'hui de la coupe de sa colère; il a mis un nuage devant sa face, pour que ma prière ne passe point; il veut me ravir mon frère... Et je revenais vers toi, non pour te pleurer, Nephtaly, mais achever de mourir.

Que sommes-nous donc, mon ami? et quelle est la force d'un sentiment jusqu'à ce jour ignoré de nos âmes? Au sein même du désespoir, dans cet accablement affreux où l'on ne sent de l'existence que le poids dont elle est encore, j'ai vu, j'ai trouvé la jeune Rachel, la fille du pasteur Abdias, auprès de la seconde enceinte. Mon cœur a volé vers elle comme la paille légère vole s'attacher à l'ambre précieux. O mon frère! si tu l'avais vue à genoux, tenant dans ses mains deux colombes, élevant au ciel des yeux pleins de larmes!... sa tristesse l'embellissait, sa douleur augmentait sa grâce. Elle priait pour son père, qui demeure en Benjamin, dans le hameau de Luza; elle demandait au Très-Haut de sauver l'auteur de ses jours. Sa piété, sa vertu touchante, se peignaient sur son

front pudique; elles mêlaient un respect saint à l'amour dont ses yeux enivraient. Je veux te le dire, mon unique ami, j'ai besoin de te l'avouer : en contemplant la belle Rachel, j'ai cessé de penser à toi; c'est le seul moment de toute ma vie. Ah! pardonne, mon cher Nephtaly! n'attends pas, pour me pardonner, de connaître cette passion dont la première et subite atteinte peut faire oublier un instant son frère.

A ces paroles, Éliézer se hâte de cacher son visage dans les deux mains de Nephtaly. Celui-ci le regarde et pleure. Rassure-toi, lui dit-il, j'ai besoin de la même grâce; je venais te la demander. Oui, mon frère, j'aime comme toi; comme toi, je brûle d'un feu dévorant: mon cœur, qui pouvait à peine suffire au sentiment de notre amitié, qui, pour former un désir, pour éprouver un regret, avait besoin de savoir d'avance ce qui te manquait, ce que tu souhaitais; ce cœur, emporté malgré moi par un attrait violent, terrible, s'agite, se trouble, s'inquiète pour un autre qu'Éliézer : il prétend, il veut, il recherche un bonheur où tu n'es pas tout. Je ne connais

pas ce bonheur ; je ne me connais plus moi-même : je sens mon âme tourmentée comme la pierre dans la fronde qu'un bras vigoureux fait tourner ; uniquement, sans cesse occupé de celle qui partout me suit, la revoir, lui parler, l'entendre, sont mes seuls vœux, ma seule idée : le temps qui s'écoule sans elle n'appartient plus à ma vie ; l'univers se réduit pour moi à la place où je la rencontrai. A tes côtés, je la cherche, je la demande, je l'attends : je suis près de toi, je soupire ; je t'embrasse, et ne suis pas heureux ! O mon frère ! pardonne à ton tour ; ou plutôt, mon rère, rassurons-nous : nos âmes sont toujours les mêmes ; le feu sacré de notre amitié n'a point ralenti son ardeur ; il nous anime, il nous soutient ; c'est lui qui nous fait vivre : mais une flamme différente nous consume et nous fait mourir.

Alors Nephtaly lui raconte comment, aux roches de Remmon, il sauva l'Israélite ; comment, à sa première vue, il avait senti cet amour brûlant qui désormais fera son destin. Il ajoute qu'il ne connaît d'elle que sa douceur et sa beauté, qu'il ignore jusqu'à son

nom; et, tirant de son sein le voile que laissa tomber la belle inconnue, il montre ce voile à son frère, le lui fait toucher sans l'abandonner, le déploie, le couvre de ses baisers, le replie d'une main tremblante, et le replace sur son cœur. Mais, se reprochant tout à coup de s'occuper si long-temps de lui-même : Éliézer, s'écrie-t-il, pour moi, il est un moyen sûr de me croire moins infortuné, c'est de travailler à te rendre heureux. Nous y parviendrons aisément. Tu sais que la jeune Rachel habite chez son père Abdias, dans le hameau de Luza. Penses-tu qu'un pasteur hébreu ne bénira pas le Seigneur en donnant sa fille au fils du grand-prêtre? Peux-tu croire que Rachel ne sentira pas son cœur palpiter et de plaisir et d'orgueil, en apprenant qu'elle est destinée à ce jeune Éliézer, déjà si connu, si célèbre pour sa vertu, pour sa piété, pour tant de qualités aimables, qui te font chérir de tout Israël presque autant que te chérit ton frère? Rassure-toi, mon Éliézer, Rachel sera ton épouse; dès ce jour je vais en parler à notre vénérable père. Il m'enverra demain à Luza; j'irai trouver Abdias,

j'obtiendrai sa fille pour toi, je te l'amènerai moi-même; et ton bonheur me rendra patient pour attendre ou chercher le mien.

Éliézer se jette dans ses bras. Il consent à lui devoir Rachel; mais Rachel ne lui suffit plus : il lui faut encore retrouver cette jeune et belle inconnue. Il y songe, en parle sans cesse; tandis que Nephtaly ne l'entretient que de la fille d'Abdias. Tous deux s'interrompent mutuellement pour s'oublier toujours eux-mêmes; tous deux, depuis leur confidence, semblent avoir changé d'amours.

Rappelés par la voix de Sadoc, ils retournent auprès du vieillard. Nephtaly se presse de lui révéler les vœux, la passion de son frère. Quoi! mon fils, répond le pontife, en tendant la main à Éliézer, tu n'a pas osé me dire toi-même le désir que forme ton âme? Ignores-tu que le bonheur dont tous deux vous me faites jouir ne peut plus être augmenté qu'en voyant croître le vôtre? Viens dans mon sein, timide Éliézer; viens féliciter ton père du plaisir qu'il trouve à confirmer ton choix.

Éliézer veut tomber à ses pieds, Sadoc le

presse contre sa poitrine; et, s'adressant à Nephtaly : Préparez-vous, dit-il, mon fils, à partir demain pour Luza; montez sur l'animal patient qui sert à nos travaux champêtres; prenez avec vous deux mesures de farine d'orge nouvelle, ajoutez-y des raisins secs, des dattes, des figues sauvages : vous offrirez ces faibles présens au père de la jeune Rachel, en lui demandant, en mon nom, d'accorder sa fille à mon fils. Je vais vous remettre pour elle les pendans d'oreilles et deux anneaux d'or que votre mère posséda.

Il dit; Nephtaly s'apprête. Le lendemain, dès l'aurore, Nephtaly s'est mis en chemin.

Le trajet n'était que d'un jour. Avant le coucher du soleil, Nephtaly arrive à Luza. Il demande la maison d'Abdias, on la lui indique. Il frappe à la porte, un vieillard se présente à lui : Que souhaitez-vous? lui dit ce vieillard; êtes-vous un de nos frères? Qui que vous soyez, honorez mon asile en vous y reposant cette nuit. Nephtaly s'incline devant Abdias : Béni soit le Seigneur! répond-il;

c'est lui qui m'amène à Luza pour vous offrir de la part de Sadoc, pontife du Dieu vivant, ces présens, bienfaits de la terre que l'Éternel nous donna. Mon père Sadoc vous demande d'accorder votre fille Rachel à Éliézer mon frère; Éliézer, dont le nom, sans doute, est déjà venu jusqu'à vous, et qu'Israël considère comme le digne successeur d'Aaron et de Sadoc.

Ne vous trompez-vous pas, mon fils? répond le vieillard avec un doux sourire : est-ce au pasteur Abdias, au plus obscur, au moins riche des enfans de Jémini, que le grand-prêtre des Hébreux envoie demander sa fille? Oui, c'est à vous, dit Nephtaly. Descendus tous du même père, il n'est de rang dans nos tribus, dans nos familles, parmi nous, que le respect dû aux vertus. Les fils de Lévi tiennent l'encensoir; mais ce sont leurs frères qui prient : les plus justes sont les premiers.

Abdias, pour toute réponse, saisit la main de Nephtaly; et, la serrant entre les siennes, il jure, au nom de l'Éternel, que sa fille, dès ce moment, est l'épouse d'Éliézer. Elle est

aux champs, ajoute-t-il ; elle n'a pas encore ramené le troupeau ; mais le soleil, déjà caché derrière les monts de Seïr, m'annonce bientôt son retour. Entrez, mon fils, sous mon toit rustique ; je vais choisir le chevreau que je veux immoler pour vous.

Il guide aussitôt Nephtaly dans sa paisible demeure, et le quitte quelques instans.

Le frère d'Éliézer, demeuré seul dans la cabane, éprouve un plaisir, un intérêt tendre, une involontaire et douce langueur dont il est lui-même étonné. Tout plaît à ses yeux dans ce simple asile, tout fixe et charme ses regards. Il contemple ces vases d'argile rangés avec ordre pour recevoir le lait, ces paniers de jonc suspendus, ces houlettes de la bergère, cette guirlande de fleurs fanées qu'elle portait à la dernière fête. Tous les objets qu'il aperçoit parlent au cœur de Nephtaly, portent le trouble dans ses sens ; mais il ne veut songer qu'à son frère : il attribue à l'amitié l'émotion secrète qui trouble ses sens.

Bientôt le bruit d'un troupeau revenant des pâturages se fait entendre près de la mai-

son. Nephtaly tremble, n'ose sortir, et se demande à lui-même la cause de sa terreur. Il cherche, il appelle Abdias : ce vieillard revient, conduisant sa fille. Nephtaly la voit... O Dieu tout-puissant! c'est elle, c'est l'Israélite qu'il a sauvée; c'est cette belle inconnue dont l'image toujours présente ne quitte plus son cœur enflammé.

Immobile comme le voyageur surpris de la tempête dans le désert, il retient le cri prêt à lui échapper, et demeure les bras étendus. Rachel s'avançait en silence, les yeux attachés à la terre. Ma fille, lui dit Abdias, voici le plus beau de tes jours : le vertueux Éliézer, le fils, l'héritier du grand-prêtre, te demande pour son épouse. Son frère, que tu vois ici, vient de recevoir mes sermens. Donne-lui ta foi, comme il a la mienne; et rends grâces à l'Éternel, qui daigne honorer d'une telle alliance ta jeunesse et mes cheveux blancs.

A ces mots, Rachel relève la tête, et porte un coup d'œil timide sur le frère de son époux... Elle reconnaît... Elle jette un cri; sa tête retombe à l'instant, la pâleur

couvre son visage, ses genoux tremblent, fléchissent; elle demeure renversée entre les bras de son père, sans couleur et sans mouvement.

Nephtaly s'empresse de la secourir; Abdias la rappelle à la vie. Rachel reprend bientôt ses sens, s'efforce de rassurer son père; et, feignant d'attribuer à la soif la cause du mal qu'elle éprouve, elle demande à Nephtaly, en le regardant fixement, de lui porter de quoi l'apaiser. Nephtaly, qui l'entend trop bien, remplit d'une eau pure un vase de bois, et, le front baissé, respirant à peine, il offre le vase d'une main tremblante. Rachel le touche de ses lèvres, et se hâte de le lui rendre. Se tournant ensuite vers le vieillard : Mon père, dit-elle d'une faible voix, vous m'avez donnée au fils de Sadoc, je dois obéir en silence. Mon cœur sera prêt à suivre ma main, si le frère d'Éliézer veut me confirmer de sa bouche que c'est pour m'appeler sa sœur qu'il est venu jusque dans ces lieux.

Elle accompagna ces mots adressés à Nephtaly d'un coup d'œil rempli d'amour, et pourtant mêlé de colère. Oh! combien ce

coup d'œil terrible pénétra l'âme du jeune Hébreu! combien il souffrit dans ce seul instant! Mais l'amitié soutint la vertu : Éliézer, absent l'emporta sur Rachel présente. Oui, dit-il d'un accent ému, oui, mon frère brûle pour vous; son bonheur, son destin, sa vie, dépendent de vous obtenir : j'ai désiré, j'ai brigué l'emploi de venir vous porter ses vœux; je réitère à genoux, ma vive et timide prière.

Il prononce ces paroles rapidement, dans la crainte de ne pouvoir les achever, et tombe aux pieds de Rachel, en détournant d'elle ses regards : son âme alors est moins oppressée. Content d'avoir fait son devoir, d'être demeuré fidèle à son frère, il ne croit plus sentir ses maux; et, dans le calme que lui laisse l'épuisement de ses forces, il attend la réponse de Rachel.

La Benjaminite l'écoute, rougit et pâlit tour à tour. Elle s'éloigne de Nephtaly, lui fait signe de se relever; et, se rapprochant de son père, étonné de ce long silence : Je suis satisfaite, dit-elle; j'accepte pour époux Éliézer. Je vous demande la liberté d'aller

consacrer le réste du jour à dire adieu à mes compagnes. Je les aime; j'aime ces lieux où Rachel a reçu la vie, où long-temps Rachel fut heureuse; il faut les quitter demain : l'envoyé d'Éliézer pardonne sans doute à mes pleurs.

Elle part en disant ces mots, et sort à pas précipités.

Son père cherche à l'excuser auprès du triste Nephtaly. Hélas! l'infortuné lui-même avait besoin de cacher ses larmes. Il ne répond qu'en parlant de son frère, des respects, des soins, de l'amour dont Rachel va devenir l'objet. Il occupe, distrait Abdias, et l'empêche de s'apercevoir du trouble qui remplit son âme.

La nuit avait étendu ses voiles lorsque Rachel revint les trouver. La sérénité brillait sur son front. Elle appela Nephtaly son frère. Attentive à remplir envers lui tous les devoirs hospitaliers, elle prépare des peaux d'agneau, pour qu'il repose pendant la nuit, apprête le festin, couvre de fleurs la table, et s'assied près du jeune Hébreu, en lui présentant le dos du chevreau. Abdias content sourit à sa fille, qui seule anime le repas.

Nephtaly n'ose l'envisager; et Rachel, sans l'embarrasser de questions ou d'empressemens, abrège et finit la soirée en allant se livrer au sommeil.

Le lendemain, au lever du jour, elle était prête à se mettre en marche. Son père veut l'accompagner, et Nephtaly rend grâce au ciel de cette résolution. Rachel, portant les ornemens d'or que Sadoc envoya pour elle, monte sur l'animal tranquille dont Nephtaly tient en main les rènes. Abdias, à côté de lui, les guide dans leur chemin.

Nephtaly marchait la tête baissée, sans oser jeter un coup d'œil vers celle qu'il conduisait. Rachel l'observait en silence, se répétait, s'efforçait de croire que Nephtaly ne l'aima jamais; que lorsqu'il lui sauva la vie, c'était seulement par pitié; qu'il avait brigué le barbare emploi de la demander pour un autre, et que la sombre mélancolie qu'elle voyait sur son visage n'était que l'effet de son caractère. Après s'être dit ces paroles, elle éprouvait un secret dépit, qu'elle prenait pour de la haine. Son cœur s'en applaudissait, s'exhortait, se promettait de haïr encore plus cet

homme si dédaigneux; mais elle profitait pourtant de la situation du jeune Hébreu pour le regarder sans cesse; elle en détournait les yeux avec peine, et se reprochait de les y reporter.

Abdias, instruit dès long-temps des plus courts chemins qui mènent à Silo, prend une route différente de celle que suivit Nephtaly lorsqu'il vint à Luza le jour précédent. Ils traversent une longue plaine semée seulement de quelques palmiers, s'approchent des monts d'Éphraïm, et parviennent vers la troisième heure au pied des roches de Remmon. Nephtaly, qui suit Abdias sans observer les lieux où il passe, monte après lui par un sentier étroit, tortueux, hérissé de ronces; la difficulté du chemin, la continuelle attention d'éviter à Rachel les pas dangereux, éloignent pour quelques instans ses douloureuses pensées. Après une longue et pénible marche, il arrive, couvert de sueur, sur le haut de ces rocs déserts; là, jetant devant lui la vue, Nephtaly reconnaît l'endroit où Rachel implora son secours : il s'arrête, tout son corps tremble, et, par un

mouvement involontaire, ses yeux se portent sur Rachel. Rachel attendait ce regard, mais elle ne le soutint pas : sa tête tomba sur son sein, ses deux mains cachèrent ses larmes. Nephtaly sent fléchir ses genoux, et s'appuie contre un quartier de roc. Le vieillard Abdias se presse de courir à lui : Reposons-nous, dit-il, mon fils; nous sommes à la moitié de notre course; asseyons-nous ici quelques instans. Abdias, en disant ces mots, tend ses deux bras à sa fille, l'enlève, la mène près de Nephtaly, les fait placer à côté l'un de l'autre, et s'assied lui-même auprès d'eux.

Après un long et triste silence, Abdias, qui cherche à le rompre, demande au fils de Sadoc dans quel temps, dans quelle occasion, Éliézer a vu Rachel. Nephtaly lui raconte alors comment elle vint dans le tabernacle, comment son frère offrit le sacrifice de deux colombes et d'un agneau, que Rachel présentait au Seigneur pour la guérison de son père. De moi! s'écrie Abdias, en s'adressant à sa fille : eh ! quelles vaines alarmes te faisaient trembler pour mes jours? ils n'ont point été

menacés. Pourquoi me cacher ton voyage? pourquoi ta piété filiale n'a-t-elle pas instruit ton père des vœux dont il était l'objet? On vous trompe, lui répond Rachel; ce sacrifice n'était pas pour vous. La veille de ce même jour, poursuivie par les Moabites, errante dans ces rocs affreux, j'avais évité le trépas par le secours d'un jeune chasseur, que je laissai mourant après qu'il m'eut sauvée. Je revins bientôt le chercher; je ne le retrouvai plus. Inquiète de son sort, tremblante qu'il ne fût tombé dans les mains de nos ennemis, je partis le jour suivant, au commencement de la nuit : j'allai porter ma faible offrande à la maison du Seigneur, et lui demander de sauver cet homme si généreux à qui je devais la vie. Éliézer pria pour mon père, je priais pour mon bienfaiteur.

Rachel rougit à ces mots; et Nephtaly, hors de lui-même, s'écrie : O ciel ! que dites-vous? quoi! c'était pour l'heureux mortel...? Oui, reprend Rachel, en le regardant, c'était pour mon libérateur; je croyais ses jours en péril, je croyais... j'étais abusée. J'ai su depuis qu'il jouissait et de la vie et du bonheur; j'ai su

qu'il avait oublié ses dangers comme ses bienfaits.

Nephtaly se lève précipitamment à ces dernières paroles : Mon père, dit-il au vieillard, partons, mon frère nous attend.

FIN DU CHANT SECOND.

CHANT TROISIÈME.

Le soleil s'était plongé dans la grande mer; les troupeaux déjà rassemblés descendaient à pas lents des montagnes, lorsqu'Abdias, sa fille et Nephtaly, en approchant de Silo, aperçurent la tente violette qui couvrait le tabernacle. A cette vue, ils s'arrêtent, s'inclinent devant le lieu saint; et, continuant leur route après une courte prière, ils arrivent bientôt aux portes.

Là, Sadoc, Éliézer, suivis de leurs parens, de leurs amis, les attendaient depuis plusieurs heures; là, une troupe choisie de jeunes filles de Silo, vêtues de robes traînantes, portant à la main des bouquets de lis, vient au-devant de Rachel, l'entoure, la couronne de fleurs, et la conduit, comme en triomphe, au pontife qui s'avançait. Rachel se jette à genoux; Sadoc la relève, l'embrasse, lui présente Éliézer palpitant d'amour et de

joie. La modeste Rachel garde le silence. Son époux, plein de son bonheur, ivre du plaisir de la voir, n'en cherche pas moins son frère. Il l'appelle, lui tend les bras, quitte Rachel pour voler à lui; et, le ramenant près de son épouse, il joint, il presse leurs mains, qu'il réunit sur son cœur. Ainsi marche Éliézer, au milieu de tout ce qu'il aime : le pontife suit avec Abdias; les jeunes filles sont devant eux; et les habitans de Silo, rassemblés sur leur passage, célèbrent cette douce union par mille cris lancés vers le ciel.

Arrivés à la maison du grand-prêtre, Sadoc annonce que le lendemain un sacrifice d'actions de grâces sanctifiera l'hymen de son fils. Le peuple se sépare alors, et laisse en liberté les époux.

Sadoc s'empresse d'offrir à ses hôtes les fruits, les rafraîchissemens qu'il a préparés pour eux. Il s'occupe surtout d'Abdias, lui propose de finir ses jours avec sa fille chérie, de venir habiter Silo : Réunissons-nous, lui dit-il; la vieillesse a besoin d'amis. Il n'en est plus pour notre âge que dans le sein de sa famille; le nom de père, qui rend indulgent,

attiré la même indulgence : avec ce nom, si doux à porter, on vieillit impunément. Les tendres soins qui pourraient échapper à votre Rachel vous seront rendus par Éliézer; ceux qu'Éliézer pourrait oublier, je les recevrai de Rachel : nos cœurs confondront nos enfans; nous aurons doublé tous deux nos richesses. Abdias promet de ne plus le quitter; Rachel lui rend grâce de cette promesse. Elle reçoit avec reconnaissance les empressemens attentifs de l'amoureux Éliézer; et Nephtaly, cachant ses douleurs, composant avec soin son visage, sourit à Rachel, à son frère, et les félicite tous deux.

Ainsi se passe le reste du soir. Lorsque les lampes sont près de s'éteindre, Sadoc ordonne à ses fils d'aller attendre le jour dans la maison d'un de leurs parens. Tous deux s'en vont chez Phanuel se livrer au sommeil ensemble; Mais le sommeil pendant cette nuit n'approche point de leurs paupières. Éliézer, qui démêlait la tristesse de Nephtaly, ne l'attribue qu'à son amour pour l'Israélite qu'il cherche. Il croit soulager ses chagrins en lui parlant de cette inconnue, en lui ré-

pétant que bientôt il veut la chercher avec lui. Nephtaly tente vainement d'éloigner ces tristes idées, de n'entretenir l'époux de Rachel que du bonheur dont il va jouir; Éliézer revient toujours au sentiment qui occupe son frère; Éliézer ne peut être heureux tant que son frère ne le sera point : il cherche à calmer sa blessure, il ne fait que la déchirer.

Enfin l'aurore brillante vient enflammer l'orient. Le nouvel époux se prépare et choisit ses plus beaux habits. Nephtaly se plaît à l'en revêtir : c'est Nephtaly qui dispose les longues tresses de sa chevelure, qui les relève avec grâce sous sa tiare éblouissante, et vient couvrir ses épaules d'un long manteau hyacinthe, qui jadis, dans les jeux guerriers d'Israël, devint le prix de l'adresse et du courage de Nephtaly. Beau de sa jeunesse et de son bonheur, Éliézer est encore embelli par les soins, par les dons de son frère. Tous deux retournent auprès de Sadoc. Ils trouvent les lévites en habit de fête, les jeunes filles, le peuple assemblé, attendant à la porte la nouvelle épouse. Elle paraît à leurs yeux, vêtue d'une tunique blanche, le front couvert d'un voile

brodé : craintive, troublée, presque chancelante, elle marche auprès de son père, et refuse de s'appuyer sur le bras de Nephtaly. Éliézer, transporté de joie, vole à la tête des lévites, arrive le premier au tabernacle, s'empresse, amène les victimes, les présente luimême à Sadoc. Douze beliers sont immolés. Le peuple s'unit aux vœux du pontife; le peuple demande avec lui que la nouvelle Rachel, aussi belle que la première, soit féconde comme Lia; que les deux époux vieillissent ensemble comme Sara et Abraham. Le même cortége les reconduit, les promène par toute la ville, en chantant des hymnes antiques, en jonchant le chemin de fleurs.

Après cette cérémonie, Sadoc fait signer aux époux l'engagement qu'ils ont contracté. La main d'Éliézer tremblait de joie; celle de Rachel tremblait davantage. Nephtaly s'était éloigné; son frère le cherchait déjà. Il le retrouve, le ramène assister au festin des noces, le place auprès de son épouse; et tandis que le vieux Sadoc fait les honneurs de ce repas à sa famille rassemblée, l'heureux, l'aimable Éliézer ne parle à Rachel et à Nephtaly que

de son désir, que de son espoir de vivre toujours entre deux objets également chers à son âme, de voir son frère et son épouse s'aimer entre eux comme il sait les aimer.

Hélas! Rachel et Nephtaly rougissaient en le promettant; tous deux tremblaient d'être coupables en sentant ce qu'ils exprimaient. Mais Nephtaly compte sur sa vertu, que l'amitié fortifie; Rachel, qui n'a pas ce double soutien, s'alarme et veut fuir le danger. Elle médite un projet hardi, qu'elle exécutera sur l'heure; et, profitant d'un moment de tumulte, à la sortie du festin, elle demande un entretien secret au malheureux Nephtaly.

Ils marchent, sans se regarder, vers le figuier solitaire planté sur le bord du torrent. Rachel s'assied contre le vieux tronc, fait asseoir Nephtaly près d'elle, et d'une voix qu'elle raffermit :

Les momens sont chers, dit-elle, ne les perdons pas à dissimuler; ne nous cachons point nos combats, mais assurons-nous la victoire. Je vous aime, et vous m'adorez; je me hâte d'en faire l'aveu : votre vertu ne m'a laissé que ce moyen d'être aussi vertueuse que vous.

J'ignore ce qui s'est passé depuis le fatal moment où je parus aux yeux d'Éliézer; je veux l'ignorer toujours : ce que je sais, ce dont je suis sûre, c'est que vous sacrifiez à votre amour pour votre frère l'amour que vous avez pour moi. Ce sacrifice est noble et grand; mais la cause de vos douleurs en devient à la fois le prix : vous immolez l'amour à l'amitié, l'amitié du moins vous reste. Ah! je sens qu'on n'est point à plaindre, lorsqu'à la gloire de faire son devoir on peut joindre les consolations que nous donne un sentiment tendre.

Nephtaly, je n'ai point de frère. Je suis l'épouse d'Éliézer, et c'est vous que j'aurais choisi : c'est à vous que je dois la vie. Pensez-vous que votre bienfait, l'admiration que m'inspire votre douloureux sacrifice, le spectacle continuel de vos combats, de vos triomphes, n'augmenteront pas chaque jour le sentiment que je dois éteindre? Vainement vous serez vainqueur, vos victoires m'affaibliront; plus je vous verrai malheureux, plus vous me paraîtrez aimable. Je me défendrai contre mes tourmens, je ne soutiendrai pas

les vôtres : c'est à vous de me secourir. Fuyez, fuyez loin de ces lieux. Si votre vertu n'en a pas besoin, que ce soit du moins pour la mienne ; que ce soit pour le bonheur de votre frère, dont, près de vous, je vous déclare que je ne puis m'occuper. Cherchez, inventez un prétexte, mais éloignez-vous de Rachel. Revenez, s'il se peut, guéri, ou bien ne revenez jamais.

Elle dit, et veut retourner à la maison du pontife. Nephtaly, pour la retenir, fait un mouvement et saisit sa main. Mais à peine l'a-t-il touchée, qu'il retire la sienne avec effroi, se recueille, cherche à rappeler ses forces qui l'abandonnent, et, sans lever les yeux sur Rachel, prononce ces tristes paroles :

Ma sœur, ma sœur, ne craignez rien, je ne répondrai qu'à vos derniers mots. Je vous engage ma foi de partir dès cette nuit même. Je ne vous reverrai jamais... jamais je ne reverrai mon frère... Ah ! pardonnez à mes pleurs, j'ai le droit d'en verser pour lui

Je sens que j'aurais dû vous fuir sans vous avoir répondu ; mais votre repos, celui de mon frère, me commandent de vous instruire

qu'Éliézer jusqu'à ce jour n'a pas seulement soupçonné que j'avais pu vous voir avant lui. Il ignore, et j'ignorais aussi que Rachel était cette Israélite... Il suffit, ma sœur : que cette entrevue demeure un secret éternel entre mon cœur et votre vertu; qu'Éliézer ne pénètre point ce que fit pour lui l'amitié, il ne pourrait plus être heureux; je perdrais le fruit de mon sacrifice.

Il me reste encore à remplir un devoir que votre gloire m'impose. Je veux, je vais remettre en vos mains le seul bien que je possédais, le seul gage qui me soit resté d'un amour désormais coupable. Reprenez ce voile si cher que vous laissâtes tomber à mes pieds, ce voile, qui, depuis ce jour, reposa sur mon triste cœur : le voilà, Rachel!... Retournons; je tremble que cet entretien ne cesse d'être innocent. Qu'il soit du moins utile à mon frère. Demain, quand cet infortuné, donnant des larmes à mon départ, n'aura plus que vous pour le consoler, dites-lui, ma sœur, dites-lui : Nephtaly m'a confié ses peines; il ne peut vivre sans cette inconnue, qui règne avec vous sur son âme; il est

allé mourir en la regrettant. Ma sœur, vous pourrez le jurer.

A ces mots, d'une main tremblante, Nephtaly présente le voile. Rachel le prend sans répondre, et le jette sur son visage.

Ils retournent ensemble vers la maison; Sadoc venait au-devant d'eux. Il embrasse sa fille Rachel; il se plaint de sa longue absence, et la conduit vers sa famille, qui la redemande à grands cris. Nephtaly la quitte, s'éloigne, s'occupe de l'éviter, et cherche des yeux Éliézer.

Mais Éliézer s'était aperçu que son épouse et son frère avaient quitté la salle du festin. Cédant au besoin qu'éprouvait son cœur de se trouver toujours avec eux, il les avait suivis de loin; et, les voyant assis ensemble, il avait pris un long circuit pour les rejoindre sans être aperçu. Ce n'était ni par méfiance ni même par curiosité : Éliézer n'avait pas l'idée de surprendre les secrets d'un frère; il savait que ce frère si cher n'avait point de secrets pour lui : l'heureux, le tendre Éliézer, sans projet, sans réflexion, se livrait à ce sentiment doux, à cette candeur confiante, aimable compagne de l'amitié, qui ne craint







... mais d'une main tremblante, Séphora présente le voile.

jamais d'offenser, parce qu'elle ne peut être offensée, et se permet facilement tout ce qu'elle pardonnerait.

Comme il s'approchait derrière le feuillage, il voit Nephtaly donner à Rachel le voile qu'il portait dans son sein, et qu'Éliézer connaissait pour être celui de l'Israélite; il entend les derniers mots prononcés par Nephtaly. Ces mots, ce voile, lui découvrent tout. Éliézer apprend à la fois et les tourmens et la vertu de son frère, et le malheur de Rachel. Il demeure morne, immobile, la tête penchée sur sa poitrine, les bras étendus vers la terre, appuyé contre le figuier; il ne voit, il n'entend plus rien; ses yeux sont couverts de ténèbres; son âme a perdu l'existence par la force de la douleur : semblable à l'homme frappé de la foudre, il a vu l'éclair, et senti la mort.

Pendant ce temps, Rachel et son frère avaient regagné la maison de Sadoc. Lorsqu'Éliézer revient à lui, ses regards les cherchent en vain. Il éprouve une horrible joie de se voir libre et solitaire. Il se traîne au bord du torrent, considère son onde écumante, en

mesure la profondeur, et tout à coup s'abandonnant à son affreux désespoir :

Dieu de bonté, s'écria-t-il, je n'implore que ta justice : si j'étais seul à souffrir, mon respect pour tes saints décrets me ferait supporter mes maux ; mais mon épouse, mais mon frère, ne sont malheureux que par moi. Ils le seront chaque jour davantage ; ils le seront tant que je verrai la lumière : il n'est plus en mon pouvoir de refuser leur sacrifice ; il ne m'est pas permis de l'accepter ; il m'est défendu d'en gémir avec eux : tout ce qui console la vie, l'amour, l'amitié, la vertu, se réunit et se divise pour multiplier mes tourmens. O Dieu puissant ! sois mon juge : mon frère veut mourir pour moi, sa mort me rendra plus à plaindre ; la mienne lui donne la paix.

Éliézer, à ces mots, va s'élancer au milieu du gouffre. Mais dans ce moment ses yeux égarés se portent sur sa maison, sur cette maison qu'habite son père, où le bon vieillard l'éleva, où il entend les chants de joie, les vœux qu'on fait au ciel pour lui. A cet aspect il s'arrête, saisit d'une main le figuier sauvage, s'assure un appui contre lui-même ; et, contemplant

ce siége de gazon où tant de fois, depuis son enfance, il s'est assis avec Nephtaly, où tant de fois ils se sont juré de vivre, de mourir ensemble, Éliézer sent succéder à ses transports une tristesse plus calme. Éliézer n'avait pas pleuré; les larmes coulent de ses yeux; et ces larmes, qui le soulagent, lui rendent ses facultés, sa raison, sa douceur naturelle: Non, non, dit-il en sanglotant, non, je ne puis mourir ici; je ne profanerai point par un trépas volontaire l'asile de la nature, la retraite de l'amitié : ce lieu où m'embrassa mon père, où mon frère m'a tant aimé, c'est un lieu saint, un lieu redoutable; la douleur la plus légitime n'a pas le droit d'en troubler la paix. Fuyons, fuyons; allons chercher, pour me livrer au désespoir, une terre qui ne soit pas celle du bonheur et de la tendresse.

Éliézer, d'un pas rapide, remonte alors la rive du torrent. Il trouve des quartiers de roc qui rendent aisé le passage, gagne l'autre bord, gravit la montagne, et s'enfonce dans le désert.

Cependant Nephtaly surpris cherchait et demandait son frère. Rachel, Sadoc, Abdias,

voyant les heures s'écouler, croyaient Éliézer au tabernacle, occupé de prier le Seigneur. Le jour a fait place à la nuit, et Nephtaly, sombre, inquiet, est revenu du tabernacle. Il retourne parcourir le champ, s'arrête au figuier sauvage, appelle à haute voix Éliézer: il n'entend que le bruit de l'onde, qui roule en se précipitant. Plus alarmé qu'il ne veut le paraître, il interroge son père, sa famille, ses amis, presse ses questions avec impatience, n'attend pas qu'on lui réponde. Il s'agite, il court, revient, découvre enfin qu'on a vu son frère s'avancer au bord du torrent : aussitôt l'ardent Nephtaly, qui oublie à la fois Rachel, et son amour et ses projets, prend une longue branche de pin, l'allume au milieu du foyer, et s'éclairant avec sa flamme, il s'élance, il vole aux deux rives.

Les jeunes lévites, amis, compagnons du malheureux Éliézer, imitent à l'instant son frère. Tous, portant des bois allumés, suivent de loin Nephtaly, se précipitent dans les sentiers, gravissent les roches désertes. Ils se répandent dans les montagnes; ils se dispersent en jetant des cris. Sadoc, Abdias, Rachel,

demeurés sur l'autre bord, écoutent ces cris douloureux; et les échos qui les répètent, la profonde horreur des ténèbres, le spectacle de ces feux errans promenés dans l'obscurité, tout augmente le saisissement, la terreur qui glace leurs âmes.

La nuit se passe dans ces tristes soins, Éliézer n'est point retrouvé. Long-temps après le lever du jour, Nephtaly, les cheveux épars, couvert d'une pâleur mortelle, les pieds déchirés et sanglans, revient auprès de Sadoc. Il serre sa main, sans prononcer une parole; il ne regarde pas Rachel : debout, immobile, muet, il présente à ses compagnons la nourriture qu'on vient lui offrir, rafraîchit seulement ses lèvres, s'enveloppe d'une peau de loup, prend son arc, ses flèches terribles, et veut repartir à l'instant.

Mais on voit paraître un vieux pâtre, portant dans ses mains quelques vêtemens souillés de sable et de limon. Nephtaly jette un cri d'effroi; le vieux pâtre s'adresse à Sadoc : Reconnaissez-vous, lui dit-il, l'habit que portait votre fils? En disant ces mots, il pose à ses pieds la tiare d'Éliézer et le manteau hya-

cinte dont son frère l'avait revêtu. Sadoc, en les apercevant, tombe dans les bras d'Abdias. Nephtaly se jette sur le manteau, y attache ses lèvres pâles, s'écrie : O mon frère! ô mon frère! et perd la voix et le sentiment. Bientôt, revenant à lui-même, il brise son arc, son carquois, déchire en lambeaux sa tunique; et se rapprochant du vieux pâtre : Réponds, dit-il d'un accent farouche; dans quels lieux, dans quel moment as-tu trouvé ces dépouilles? Ce matin, à l'aube du jour, reprend le vieillard effrayé, auprès de cette roche nue, d'où l'on voit tomber les eaux du torrent : la tiare était sur le bord, le manteau plus loin, au milieu des ondes.

Nephtaly regarde le pâtre et lui fait signe de se retirer. Les jeunes lévites s'empressent autour du sombre Nephtaly; mais Nephtaly les repousse; il demande qu'on le laisse seul. Les lévites, en gémissant, s'éloignent, s'en vont dans Silo répandre la triste, l'affreuse nouvelle de la mort d'Éliézer. Le peuple entier, qui l'aimait, jette au ciel des cris de douleur, se couvre la tête de cendre, se condamne à dix jours de deuil : tout Israël pleure le fils

du bienfaiteur d'Israël. Hélas! le malheureux Sadoc, que Rachel rendait à la vie, entend ces accens lamentables; il tombe à genoux, élève ses bras, et s'écrie d'une faible voix : Éliézer! Éliézer! ô mon cher Éliézer! A ce nom, Nephtaly accourt, se précipite dans le sein du vieillard, veut parler : ses sanglots l'oppressent; il ne peut, après de longs efforts, que répéter avec son père : Éliézer! Éliézer! ô mon cher Éliézer!

FIN DU CHANT TROISIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

Soixante et dix jours s'étaient écoulés. Sadoc, aux portes du tombeau, avait long-temps espéré la mort; mais la tendresse de Nephtaly, les soins attentifs de Rachel, avaient renoué la trame de sa languissante vie. Abdias ne le quittait point, et lui parlait d'Éliézer, que tous deux appelaient leur fils : ce nom commun leur faisait trouver des charmes à pleurer ensemble. La triste Rachel, en habits de deuil, la tête couverte d'un voile funèbre, partageait entre eux ses consolations. Nephtaly, devenu farouche, ou craignant peut-être, sans se l'avouer, de se trouver auprès de Rachel, Nephtaly passait les longues journées seul, assis au pied du figuier : là, ses mains avaient élevé un humble tombeau de gazon; là, sous une pierre polie, il a renfermé les dépouilles qui lui restaient de son frère : ce vain tombeau trompe sa douleur.

Nephtaly s'y rend dès l'aurore : il lui semble qu'il y souffre moins; il s'y croit plus près de celui qu'il pleure.

Cepeudant le vieillard Sadoc, observateur religieux des préceptes de Moïse, voyant finir le deuil de Rachel, fait appeler Nephtaly : Mon fils, lui dit-il en présence d'Abdias et de sa fille, tu connais la loi des Hébreux : elle t'ordonne de prendre pour femme la veuve que laissa ton frère : le nom chéri d'Éliézer ne doit pas périr en Israël; c'est à tes enfans à le faire revivre.

A ces paroles, Nephtaly se reproche la joie qu'il éprouve. Son front se colore, et ses yeux se baissent; son cœur à la fois palpite et gémit : le bonheur dont il va jouir lui semble offenser sa piété.

O mon père, répond-il, dès long-temps j'adore Rachel : en obéissant à la loi, je satisferai mon vœu le plus cher. Mais Éliézer n'est plus; comment oserais-je être heureux? Rachel, pardonnez ce langage; pardonnez-moi tous de vous demander qu'aussitôt après cet hymen, la retraite la plus profonde nourrisse, augmente, s'il est possible, mon éternelle douleur.

Mon cher fils, interrompt Sadoc, j'ai prévenu tes désirs. Je viens d'annoncer aux anciens du peuple que je remettais dans leurs mains et l'encensoir et l'éphod. Mes bras tremblans ne peuvent plus immoler les victimes saintes; mon esprit, affaibli par l'âge, n'est plus capable de célébrer les louanges de l'Éternel : si mon Éliézer vivait, j'aurais encore toutes mes forces. Les anciens voulaient te choisir; j'ai refusé pour toi cet honneur : j'avais déjà lu dans ton âme le besoin de la solitude. Oui, Nephtaly, renfermons-nous, cachons-nous à tout l'univers : les malheureux ne sont bien qu'ensemble. Abdias, ton épouse et moi, nous saurons t'aimer et pleurer.

Il saisit alors la main de Rachel, l'unit à celle de son fils, en déclarant, selon la loi, que les fruits de leur hyménée auront les droits et le nom des enfans d'Éliézer. Il demande au Dieu de Jacob de bénir le nouveau lien qui le rend deux fois père de Rachel. Les époux, en l'écoutant, osent à peine jeter l'un sur l'autre un seul regard mêlé de douleur, de piété, de timide amour.

Depuis cet instant, Nephtaly, Rachel, Sadoc, et le vieux Abdias, devenus étrangers au monde, se croyant seuls sur la terre, et n'ayant besoin que de souvenirs, ne vivent plus que pour l'amitié, la tendresse, le travail. Abdias, du prix des troupeaux et de la maison qu'il avait à Luza, augmenta le champ de Sadoc, y planta des vignes et des oliviers. Ce champ nourrissait la famille; il laissait encore dans leurs mains de quoi soulager quelques indigens : les pauvres étaient les seuls hommes qu'ils n'eussent pas oubliés. Nephtaly, levé dès l'aurore, allait ouvrir le sein de la terre, y semait l'orge et le froment, ou bien il émondait la vigne, plaçait des appuis sous ses jeunes ceps, ou cultivait ses oliviers. Quand le soleil, au haut de son cours, enflammait partout l'horizon, Nephtaly, couvert de sueur, regagnait son paisible asile. Rachel venait au-devant de lui, et le seul aspect de Rachel délassait son heureux époux. Il marchait près d'elle, en tenant sa main, jusqu'à la table où les vieillards assis se levaient pour venir l'embrasser. La diligente épouse apportait l'unique mets qu'elle avait

préparé. Ils prenaient ensemble un frugal repas, qui se prolongeait souvent par le seul plaisir de le prendre ensemble. Tous ensuite s'en allaient au champ partager les travaux champêtres ; et quand le soleil se cachait dans les nuages de l'occident, Rachel se rendait avec son époux auprès du tombeau de son frère. Tous deux se mettaient à genoux, appuyaient leurs visages contre la pierre, y méditaient en silence ; ou, s'ils parlaient quelquefois, c'était toujours d'Éliézer; c'était pour se rappeler ou ses actions ou ses paroles : jamais aucun autre entretien ne profana ce lieu de douleur; jamais Rachel et Nephtaly n'osèrent s'y donner le nom d'époux.

Ainsi s'écoulaient les jours et les mois. Douze lunes se renouvelèrent, Rachel était mère d'un fils. Il eut le nom d'Éliézer. Ce nom semblait augmenter l'amour de ses parens pour lui. Jamais il ne fut de plus bel enfant; jamais la grâce et l'intelligence ne s'annoncèrent aussi vite que dans le jeune Éliézer: à peine âgé de quatre ans, il comprenait, il retenait tout ce que lui disait Sadoc. Ce bon vieillard ne pouvait le quitter : il l'arrachait

des bras de Rachel, pour le porter dans ses faibles bras; il le conduisait dans le champ, l'élevait par-dessus sa tête, afin qu'il cueillît de ses jeunes mains les fruits dont l'éclat l'attirait; il inventait pour lui des plaisirs, et les partageait sans ennui. Ce vénérable pontife, dont la barbe blanche couvrait la poitrine, jouait souvent sur le gazon avec l'enfant de Nephtaly : le vieux Abdias se mêlait aux jeux; et Rachel, qui les contemplait, en filant l'habit de son père, laissait échapper son fuseau, pour essuyer les larmes de joie qui se mêlaient à son doux sourire.

Bientôt l'enfant, devenu plus fort, demande à Sadoc des soins plus sérieux. Sadoc veut être seul chargé de l'élever et de l'instruire. Il lui apprend à lire la loi sainte; il grave dans son jeune cœur les préceptes de l'Éternel. Éliézer sait déjà les commandemens donnés à Moïse; il répète les grandes merveilles que manifesta le Seigneur pour tirer son peuple d'Égypte. Il charme Sadoc et sa mère par sa mémoire, par son esprit; et, quand Nephtaly revient du travail, le jeune Éliézer, assis sur les genoux de son maître, de son aïeul,

de son ami, raconte à son père étonné comment Joseph, vendu par ses frères, les nourrit et leur pardonna. Le vieillard écoute l'enfant, en prononçant à voix basse chaque mot qu'il a prononcé; il croit apprendre de lui cette belle et touchante histoire; il s'attendrit pour le vieux Jacob lorsqu'on lui ravit Benjamin: alors il serre Éliézer plus près contre sa poitrine; et Nephtaly, regardant Rachel, ne peut retenir ses pleurs toutes les fois que l'enfant répète le nom de frère.

Neuf ans se sont déjà passés. Éliézer sort quelquefois seul. Il possède un arc et des flèches. Vif, adroit, comme son père, il poursuit, le long du torrent, le héron et l'aigle marin; bientôt il traverse les eaux, gravit au sommet des montagnes, et va chercher les jeunes faons. Rachel et Sadoc murmurent de ces courses solitaires; Nephtaly, plus indulgent, sourit au jeune Éliézer : il se plaît à voir son courage précéder de si loin sa force; et l'enfant, qui s'en aperçoit, se livre à son goût pour la chasse.

Ce goût augmente en peu de temps. Chaque jour, après avoir partagé le repas commun,

Éliézer s'armait de son arc, et s'échappant avec vitesse, disparaissait jusqu'au soir. Il revenait à la nuit, rapportant toujours des ramiers, ou des dattes fraîchement cueillies : les fruits étaient pour Rachel, les oiseaux étaient pour Sadoc. La mère et l'aïeul étonnés ne comprenaient qu'avec peine comment leur fils, si faible encore, pouvait atteindre au sommet des palmiers. Ils lui reprochaient de trop s'exposer, surtout de trop s'éloigner d'eux : mais Éliézer avait l'art de rassurer leur tendresse, de bannir leurs inquiétudes, et savait, en les caressant, se conserver la liberté.

Un jour l'enfant, contre sa coutume, était sorti dès l'aurore, et l'heure du sacrifice du soir s'écoula sans qu'il fût revenu. Rachel, versant déjà des larmes, avait envoyé Nephtaly le chercher autour du torrent; elle-même, parcourant ses bords, s'était assise au pied du figuier, quand tout à coup elle l'aperçoit : la pâleur couvrait son visage, ses yeux étaient baignés de pleurs. Qu'as-tu, mon fils? s'écria Rachel; hâte-toi d'instruire ta mère. Hélas! lui répondit l'enfant, mon chagrin trahit un

secret que j'avais juré de ne jamais dire. C'est à vous seule que je le confie : vous le garderez, ô ma mère, vous le garderez, j'en suis sûr, et vous secourrez mon ami.

A ces mots, Rachel plus surprise promet à son fils tout ce qu'il demande, essuie doucement ses larmes, l'écoute en le caressant.

Vous allez apprendre, dit Éliézer, pourquoi si souvent je vous quitte; quand vous m'aurez entendu, vous me pardonnerez bientôt.

C'était dans la lune dernière que j'osai hasarder un jour de traverser le torrent. Je descendais la rive opposée, quand je découvris, assis sous un roc, un pauvre couvert de lambeaux. Ses cheveux tombaient sur son front, sa barbe descendait sur son sein, qu'il avait à demi nu; son visage était livide, il semblait malade et souffrant. Il ne m'effraya pourtant point; au contraire, il m'intéressa. J'avais avec moi quelques fruits emportés de votre table, j'allai les lui présenter. Il me regarda fixement : Mon fils, dit-il, je n'ai pas besoin de ce que m'offre votre bienfaisance; mais j'ai besoin de connaître un bienfaiteur tel que

vous. Quel est votre nom, mon fils? quels sont les heureux parens à qui le Seigneur a donné des enfans le plus charitable? Je suis Éliézer, répondis-je; le vénérable Sadoc, l'ancien pontife d'Israël, est mon aïeul; ma mère a nom Rachel, mon père Nephtaly. En respectant, en aimant les pauvres, j'obéis à leurs préceptes.

A peine avais-je dit ces mots, que cet homme, s'avançant vers moi, me prend dans ses bras, m'enlève, et me tient long-temps contre sa poitrine. Il ne disait rien, mais il soupirait; et je sentais ses larmes couler sur mes joues. Ne vous étonnez pas, reprit-il, de l'amitié que je vous témoigne : je dois la vie à Sadoc; je n'ai pu voir son petit-fils sans éprouver ce transport, dont vous ne vous offensez pas. Alors il se mit à sourire; et je vis bien que son visage n'y était pas accoutumé. Je pris sa main : Suivez-moi, lui dis-je, je vais vous conduire auprès de Sadoc; il me caresse toujours davantage quand je lui amène des pauvres. Non, ajouta-t-il en baissant les yeux, je suis exilé de Silo pour un crime involontaire; je serais perdu si j'y paraissais.

Voyez, mon enfant, quelle est ma confiance : vous avez ma vie en vos mains. S'il vous échappe de révéler à quelqu'un que je suis caché dans cette montagne, que vous m'y avez rencontré, l'on viendra m'arracher d'ici pour me livrer à d'affreux tourmens.

Ces paroles me firent trembler. Je lui promis de garder son secret et de revenir le voir. J'y retournai dès le lendemain; il m'attendait au même endroit. Content de mon exactitude, et se fiant à mes promesses, il me conduisit jusqu'à sa retraite. Cette retraite n'est pas loin d'ici. C'est une grotte peu vaste, cachée parmi des rochers, où je ne vis autre chose que quelques branches de dattiers. Les dattes étaient sa nourriture, les branches formaient son lit. Voilà ma maison, me dit-il; je ne me flatte pas, mon fils, que rien puisse vous y rappeler : vous me rendriez pourtant bien heureux si vous y veniez quelquefois. Ce matin, dès le point du jour, j'ai couru toute la montagne; je suis parvenu, à force de soins, à m'emparer de deux ramiers vivans. Puisque vous aimez les oiseaux, je vais m'appliquer

à les prendre; le désir de vous complaire me tiendra lieu de force et d'adresse.

Alors il me donna deux ramiers dans une cage de joncs : ce sont les premiers, ma mère, que je suis venu vous offrir. Tous les dons que je vous portais ne me venaient que de lui. Cet homme si bon, occupé de moi tout le temps qu'il ne me voyait pas, tendait des piéges aux colombes, allait chercher les fruits les plus beaux; il venait ensuite m'attendre : je le trouvais assis à sa porte, avec ses présens à la main. La joie que me causaient ces présens passait aussitôt dans ses yeux. Il m'embrassait, me plaçait près de lui, quelquefois sur ses genoux; et lorsqu'il m'avait longtemps regardé nous nous entretenions ensemble. Il me parlait de vous, ma mère, de mon père, de mon aïeul : il s'intéressait à votre bonheur; il me faisait répéter tout ce que vous aviez dit. J'aimais ces douces conversations, je me plaisais à visiter un si tendre, un si bon ami; je me disais : Puisque je suis le seul au monde qui puisse le consoler, je suis obligé de le voir souvent.

Aujourd'hui, dès le grand matin, j'ai re-

tourné près de lui, parce qu'hier il était malade. J'ai pris en secret du lait dans un vase, dans l'espérance que ce lait lui ferait peut-être du bien. Ah! ma mère, depuis hier le mal est devenu plus grave. Je l'ai retrouvé sur son lit. Il a pris le lait que je lui portais, m'a serré la main, m'a remercié; mais j'ai vu qu'il faisait des efforts pour me cacher ses souffrances. Je n'ai pas voulu le quitter, et j'y serais encore, ma mère, s'il ne m'était venu l'idée que vous pouvez le secourir. Oh! venez, venez avec moi, vous lui sauverez peut-être la vie!

Ainsi parle Éliézer. Rachel l'embrasse avec des sanglots : Aimable enfant, lui dit-elle, que ton jeune cœur est sensible et bon! que je suis heureuse d'être ta mère! Oui, mon fils, je vais te suivre; ne perdons pas un instant

Elle se lève, court à sa maison; Nephtaly venait d'y rentrer, après avoir cherché son fils. Rachel se hâte de lui redire tout ce qu'elle vient d'apprendre; elle fait pleurer son époux de joie et d'attendrissement. Nephtaly veut les accompagner à la grotte du solitaire. Il prend avec lui de l'huile, du vin; Rachel

se munit d'autres provisions; et, conduits par Éliézer, ils s'avancent vers la montagne.

Éliézer pressait leurs pas. A la porte de la caverne, l'enfant les prie de s'arrêter. Il entre seul, et dit au solitaire, couché sur son lit de douleur : O mon ami, pardonnez-moi, j'ai révélé votre secret, dans l'espoir de vous être utile. Ne vous alarmez pas, mon ami, je vous amène mon père et ma mère.

Que dis-tu, mon fils? s'écrie le mourant, en se soulevant à moitié. Quoi! Nephtaly, quoi! Rachel, je vous embrasserais encore! ô Dieu de bonté! donne-m'en la force...

A ces paroles, à cette voix, Nephtaly jette un cri terrible : il a reconnu ces accens. Il s'élance dans la caverne, vole, tombe, embrasse son frère... C'est lui, c'est Éliézer. Rachel revoit son premier époux. Muette, immobile, interdite, elle soutient Nephtaly, dont la tête demeure penchée sur la poitrine de son frère; l'enfant, surpris, promène sur eux des regards remplis de larmes; et le mourant Éliézer, passant son bras autour de Nephtaly, tend une de ses mains à Rachel, et dit à l'enfant de ne pas pleurer.

Lorsqu'une émotion aussi vive eut laissé quelque calme à leurs sens, tous trois se contemplent l'un l'autre, sans pouvoir encore se parler. Éliézer le premier raffermit sa voix presque éteinte, et s'appuyant sur son frère, il lui adresse ces mots :

Nephtaly, le temps me presse; laisse-moi profiter du dernier instant où je peux encore t'appeler mon frère : ne trouble pas la sainte joie que j'éprouve en te revoyant; songe, ô mon unique ami, que ton Éliézer expire plus heureux qu'il n'a vécu.

Le jour même de mon hyménée, je te vis auprès du figuier, rendant à Rachel le voile que tu portais dans ton sein. Ce seul mot te dit tout, mon frère; je fis ce que tu aurais fait.

J'eus soin de laisser sur le bord des eaux mes vêtemens souillés de limon, pour que l'on ne doutât point de ma mort, pour que la loi te prescrivît de devenir l'époux de ma veuve. Je me répétais : Il pourra jouir de la moitié du bonheur; et je me sentais la force de vivre.

Je partis, sans tenir de route. Je m'éloignai

de Chanaan, et gagnai la terre d'Émath. J'espérais oublier Rachel : vain espoir! je ne pouvais vivre sans Rachel et sans mon frère. Je me trouvais dans l'univers, solitaire, abandonné, comme la grappe oubliée sur le cep qu'on a vendangé. Après neuf ans de malheurs, et de malheurs inutiles, qui ne me donnaient ni la mort ni cet oubli que je poursuivais, je revins malgré moi vers Silo. Je m'arrêtai dans ces montagnes : là, je me cachais tout le jour; toutes les nuits j'allais errer autour de votre demeure : je tremblais d'être aperçu, je brûlais de vous apercevoir.

Enfin, un soir, assis derrière un roc, vis-à-vis le figuier sauvage, je vis, je reconnus mon frère, conduisant par la main Rachel. J'eus besoin d'embrasser le roc pour ne pas m'élancer vers vous. Vous vîntes vous mettre à genoux auprès d'un tombeau de gazon ; vos pleurs coulèrent sur cette tombe, et j'entendis le nom d'Éliézer prononcé parmi vos sanglots. Ah mon frère! ah mon épouse! ce seul instant me paya de neuf années de douleur. Ils m'aiment toujours, m'écriai-je; je n'osai plus me trouver malheureux.

Je résolus dès ce moment de fixer ici ma demeure. Je cherchai, je trouvai cette grotte. Les fruits des dattiers me nourrirent, l'onde du torrent m'abreuva. Je vous voyais tous les soirs : hélas! que me manquait-il? Je me reprochais vos larmes, mais j'en jouissais en me les reprochant; j'aurais désiré vous voir consolés, mais j'en aurais été plus à plaindre.

Le ciel m'envoya bientôt un bonheur encore plus grand. Je rencontrai votre fils, je l'attirai par mes dons, par mes tendre soins, par mon amitié. Oh! qu'il m'a fait passer de doux momens! oh! quel transport éprouvait mon âme, quand, le tenant sur mes genoux, et le contemplant en silence, je me disais : Voilà l'enfant de Rachel et de Nephtaly; dans lui vivent réunis et mon épouse et mon frère. Je le pressais sur mon sein, et je m'imaginais vous embrasser tous deux; il me rendait mes caresses, et je me croyais dans vos bras.

Ce bonheur s'est écoulé comme les heures d'une matinée. Je vais mourir, ô mon frère, bénissons l'arrêt du Seigneur! Il fallait bien payer de ma mort le plaisir de te voir encore : ce plaisir n'est pas trop payé. Que ne puis-je

aussi presser sur mon sein mon vertueux et bon père! Vous lui direz... ah! vous lui direz... ou plutôt, cachez-lui ma mort. Ne rouvrez point sa blessure; qu'il ne pleure pas de nouveau le fils qu'il a tant pleuré. Approche-toi, Nephtaly; approchez-vous aussi, Rachel; et toi, mon cher Éliézer, mon enfant, mon fils, mon dernier ami, viens, viens me donner ta main. Joignez-y tous deux la vôtre, que je les réunisse sur mon cœur. Hélas! il ne palpite plus; cependant il vous aime encore... Adieu, j'expire, consolez-vous, soyez heureux, sans m'oublier.

FIN D'ÉLIÉZER ET NEPHTALY.

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE ET DE POÉSIE.

LES MUSES,

NOUVELLE ANACRÉONTIQUE.

Les Muses sont quelquefois désœuvrées; alors elles s'ennuient comme les malheureux humains. Un jour que la vive Thalie ne savait que faire (depuis quelque temps elle est plus oisive qu'autrefois), elle descendit au pied du Parnasse pour voir si elle n'y trouverait pas quelque amant qui valût la peine d'être écouté: cela amuse toujours une femme.

Thalie ne trouva pas ce qu'elle cherchait; mais elle apercut un enfant mal vêtu, demi-nu, qui courait dans une prairie : ses cheveux blonds, en désordre, retombaient sur son visage; d'une main il les relevait, de l'autre il prenait des papillons, et leur perçait la tête d'une épingle. Le malheureux papillon agitait ses ailes en se débattant; plus il paraissait souffrir, plus le méchant enfant riait: mais quand il voyait le papillon près d'expirer,

il retirait l'épingle, soufflait sur la plaie, et le moribond, reprenant ses esprits et ses couleurs, s'envolait plus gai et plus beau qu'auparavant.

Thalie, après s'être amusée à considérer cet enfant, lui demanda comment il pouvait se plaire à un jeu si cruel. Ma belle dame, lui dit l'enfant, c'est l'oisiveté qui en est cause. Tel que vous me voyez, je suis de bonne famille; mais j'ai été fort mal élevé : l'on ne m'a rien appris du tout; je ne sais que faire, et je fais du mal.

La vivacité et l'esprit qui brillaient dans les yeux de l'enfant intéressèrent Thalie. Si vous voulez, lui dit-elle, je prendrai soin de vous; j'ai des sœurs qui passent pour instruites; nous nous ferons un plaisir de vous enseigner tout ce que vous voudrez apprendre; et peu de temps nous suffira pour vous rendre le plus savant et le plus aimable des hommes : voulez-vous me suivre? Je le veux bien, reprit l'enfant, mais à condition que ces dames dont vous me parlez ne seront que mes précepteurs, et que vous seule serez maman. En disant ces mots, il ramassa par terre un petit

sac qui avait l'air rempli de morceaux de bois; et, le mettant sur son épaule, il dit à Thalie de lui donner la main. La muse lui demanda ce qu'il avait dans son sac. Ah! ce n'est rien, reprit-il, ce sont mes joujoux. Il se mit à chanter une chanson qui n'avait ni air ni paroles; et tantôt sautant à pieds joints sur les buissons qu'il rencontrait, tantôt s'arrêtant pour demander à la muse si elle ne savait pas quelque nid d'oiseau, il arriva sur le haut du mont.

Le premier soin de Thalie fut de l'habiller magnifiquement; ensuite elle voulut se charger elle seule du soin de son éducation. Savez-vous lire? lui dit-elle. Pas trop bien, reprit l'enfant. — Vous avez sûrement de la mémoire. — On m'a souvent accusé d'en manquer; mais avec vous j'en aurai plus qu'avec les autres.

Thalie, qui l'aima bientôt plus qu'une mère n'aime son fils, craignit que ses sœurs n'en devinssent aussi éprises, et résolut de le leur cacher. Elle fit enclore un verger d'une haie vive, et le donna pour prison à cet enfant si chéri. C'était là que dix fois le jour la muse venait

lui donner leçon. Jamais écolier ne profita mieux; il suffisait de lui dire une seule fois quelque chose, il la savait mieux que le maître. La pauvre Thalie lui apprit en peu de temps tout ce quelle savait; mais en lui donnant la science elle perdait le repos : sa tendresse devenait chaque jour plus vive; elle soupirait sans savoir pourquoi; et bientôt les leçons se passèrent à regarder l'écolier.

L'enfant s'en aperçut : Maman, lui dit-il, je suis bien sûr que vous m'aimez beaucoup, et cela m'encourage à vous demander une grâce. Pourvu que ce ne soit pas de me quitter, répondit Thalie, je jure de ne rien vous refuser. Écoutez-moi, reprit l'enfant : vous portez toujours à la main un masque qui me paraît charmant; il rit d'une manière si gaie et si vraie, que j'en ai toujours eu envie : si vous ne me le donnez pas, je vous préviens que j'en mourrai de chagrin; et qui en sera le plus fâché de nous deux? ce sera vous. Thalie voulut en vain lui représenter que ce masque était la marque de sa divinité : Quand je l'aurai, lui répondit l'enfant, ce sera la marque de votre tendresse pour moi; lequel aimez-vous

mieux? Le voilà, lui dit Thalie en soupirant; et le fripon d'enfant lui sauta au cou, et mit le masque dans son sac.

Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, vous m'avez appris tout ce que vous savez, mais vous m'avez promis davantage : je veux savoir la musique, la danse, l'astronomie, la philosophie, toutes les sciences possibles, afin de vous devoir davantage et de vous plaire encore plus. Ayez la bonté de m'ouvrir le verger, pour que j'aille m'instruire auprès de chacune de vos sœurs; je reviendrai bientôt me renfermer avec vous, et consacrer à votre amusement tous les talens que j'aurai acquis.

Qui n'aurait pas été séduit par un tel discours? La crédule Thalie ouvrit à l'enfant, et poussa la bonté jusqu'à le recommander à chacune de ses sœurs. Ce soin était inutile; elles l'aimèrent bientôt autant que Thalie l'aimait: l'enfant courait de l'une à l'autre, et se faisait un jeu de tourner la tête aux filles de Jupiter. La grave Melpomène fut celle qui résista le plus; mais elle céda comme Calliope, comme Uranie, qui avaient voulu se défendre. Pour Terpsichore, Euterpe et Polymnie, elles

adorèrent l'enfant presque aussitôt qu'elles le virent.

Voilà donc les neuf sœurs toutes éprises du même objet. Dès ce moment elles ne sont plus sœurs; la jalousie, l'envie, la méfiance entrent pour la première fois dans leurs âmes; ces chastes filles, qui n'ont jamais eu qu'un même sentiment, une même volonté, s'observent, se haïssent, se querellent; tout est en désordre sur le Parnasse, les arts en oubli, les concerts interrompus. Pour comble de malheur, ce fut cet instant que choisit Minerve pour visiter les Muses.

Quelle est sa surprise en arrivant sur le mont sacré! au lieu des chants d'allégresse qui annonçaient toujours sa présence, elle trouve partout un silence profond : les Muses, dispersées, rêveuses, solitaires, la reconnaissent à peine. Elle se plaint, elle menaçe. Les neuf sœurs se rassemblent, veulent chanter leur protectrice; mais leurs voix ne sont plus d'accord : elles ont oublié leurs hymnes, aucune d'elles n'a son attribut. Melpomène avait donné son poignard à l'enfant, et de peur qu'il ne se blessât, elle en avait émoussé la pointe;

Calliope lui avait fait don de sa trompette; Euterpe lui avait prêté sa lyre; Uranie son astrolabe; enfin les attributs des Muses étaient tous devenus les hochets de cet enfant.

Ce ne fut pas leur dernière honte : tandis qu'elles cherchaient à s'excuser, elles voient voltiger dans l'air ce fatal enfant; il tenait à la main tous ses larcins: Adieu, leur dit-il en riant, ne m'oubliez pas; je suis l'Amour : il en coûte toujours quelque chose pour faire connaissance avec moi.

La prudente Minerve fit alors un discours très-moral aux filles de Jupiter : celles-ci l'écoutèrent avec respect, et s'excusèrent en l'assurant que le coupable enfant avait si bien caché ses ailes, que pas une d'elles ne les avait aperçues.

PLAN

D'UN PETIT ROMAN ARABE,

INTITULÉ

KEDAR ET AMÉLA[1].

Le bon Yarab, iman de Sana, dans l'Arabie heureuse, gouverne avec sagesse, et rend fort heureux ses peuples. Il a pour ami intime un vieux derviche, nommé Malec, qui habite sur le sommet d'une montagne, à peu de distance de la capitale d'Yarab. Le bon iman va lui demander des conseils, et Malec est un modèle de sagesse.

Yarab a un fils nommé Kédar, dont le caractère lui donne beaucoup d'inquiétude. Les flatteurs corrompent ce jeune homme, qui, malgré les soins de son père, a été fort mal

[1] L'ouvrage sera divisé par chapitres, qui auront tous un titre court, dans le goût de Zadig, de Tristram, etc.

élevé. Yarab prévoit qu'il fera de grandes sottises ; que, partant, il lui arrivera de grands malheurs. D'après cette crainte, il fait faire un vaste souterrain dans la cabane du derviche, remplit ce souterrain d'un trésor immense, scelle le trésor d'une pierre dont le derviche seul a la clef, et lui recommande de conserver ce trésor à son fils comme une dernière ressource, mais de ne le lui découvrir qu'après que le malheur aura rendu Kédar raisonnable.

Peu de temps après, le bon Yarab meurt, en réitérant cette prière au derviche Malec, qui reçoit ses derniers soupirs. Kédar devient iman de Sana ; et, égaré par son pouvoir, par ses courtisans, il se livre à tous les excès, dissipe toutes ses richesses, met des impôts, éloigne les gens de mérite, aliène le cœur de ses peuples, etc., etc.

Un jour que Kédar est à la chasse, il rencontre une jeune et charmante bergère, toute seule, gardant ses moutons. Kédar la trouve jolie et le lui dit; la bergère répond avec pudeur et modestie. Kédar, peu accoutumé à ces deux vertus, s'enflamme davantage. Il re-

vient plusieurs fois dans ce bois, cause avec cette bergère, qui s'appelle Améla, et lui propose de venir au sérail. La bergère refuse cet honneur; elle est même effrayée en apprenant que ce chasseur est l'iman. Elle lui dit de fort belles choses qui font impression sur Kédar, dont le cœur, au fond, était excellent, et qui redoublent son amour.

Revenu dans son palais, il parle d'Améla à son favori Amrou, qui se moque des prétendues vertus de la bergère, fait rougir Kédar de son respect pour elle, et lui persuade de la faire enlever et conduire au sérail, où elle ne devait pas être plus tôt deux jours, qu'elle y serait tout accoutumée.

Kédar se laisse persuader; mais il veut essayer un dernier entretien avec Améla, après lequel il laissera à Amrou la conduite de cette affaire. Kédar va trouver sa bergère, et lui parle sur un ton tout différent de celui qu'il avait eu jusqu'alors. La bergère en est irritée. Kédar la quitte en l'assurant que le lendemain elle serait à lui, et vient ordonner à Amrou d'envoyer prendre la belle bergère.

Amrou va lui-même faire la commission;

mais il ne trouve plus la bergère : Améla s'était enfuie. On la cherche inutilement; on ne trouve dans sa cabane que sa houlette, son troupeau, et un billet pour Kédar, plein de noblesse et de vertu. Amrou revient tout honteux, est assez mal reçu par son maître, qui regrette beaucoup sa bergère. Mais Amrou lui procure de nouveaux plaisirs, et Kédar se console bientôt.

Pendant ce temps, la pauvre Améla s'en allait tout droit devant elle. Elle avait laissé son père et sa mère, qu'elle aimait tendrement, pour sauver son honneur : tout cela était dans le billet. Améla aimait Kédar; mais sa dignité d'iman, sa détestable réputation, lui avaient fait surmonter son amour. Elle pensait à tout cela, et pleurait, lorsqu'elle arriva sur la haute montagne où demeurait le derviche Malec. Elle en est bien reçue, lui conte son histoire; et le bon Malec la loue, lui propose de rester chez lui, où sûrement on ne la viendra pas chercher; car, depuis la mort d'Yarab, Kédar n'a pas mis le pied à l'ermitage. L'âge très-avancé de Malec ne laisse rien à craindre à la pudique Améla. Elle s'établit

avec lui, et le derviche lui promet d'envoyer quelques secours à son père et à sa mère; ce qui lui est fort aisé, à cause du trésor qu'il possède, et que le bon Yarab lui a permis d'employer aussi en œuvres pies. Améla vit donc avec lui fort heureuse, assez tranquille, et regrettant toujours que Kédar soit iman et mauvais sujet.

Kédar, qui ne pense plus guère à elle, se livre entièrement à Amrou, qui lui fait faire sottise sur sottise. Un chéik voisin lui déclare la guerre; Kédar nomme pour général l'ami d'Amrou : cet ami est battu. Kédar perd des provinces; il mécontente son armée; il accable son peuple de subsides, il les dissipe avec ses courtisans; enfin le peuple se révolte, secrètement poussé par Amrou. On assiége Kédar dans son palais : Amrou fait semblant de sortir avec ses gardes pour le défendre; il gagne les gardes, se fait proclamer iman, et envoie des muets porter le cordon à Kédar, qui commence à s'apercevoir que son cher ami n'est qu'un traître. Il demande un moment pour faire sa prière; et, profitant d'un souterrain que le bon Yarab avait fait faire,

et dont le seul Kédar avait la clef, il s'échappe de son palais, et le voilà tremblant à fuir dans la campagne, faisant de belles réflexions.

Tandis que tout cela se passait, Améla est toujours demeurée chez le derviche, qui lui a donné de grandes leçons de sagesse. Son père et sa mère sont morts; elles les a pleurés; et décidée à ne plus quitter le bon Malec, elle le regarde comme son père. Mais Malec est bien vieux, sa fin est proche : il conseille à Améla de cacher sa mort quand il ne sera plus, de prendre son habit, sa longue barbe, et de rester dans cet ermitage, où il lui prédit qu'il lui arrivera de grandes choses. Il révèle à Améla le secret du trésor, et l'instruit de la manière dont elle doit se conduire si Kédar, dont les premiers malheurs sont connus du derviche, s'avise jamais de venir chercher l'ami de son père. Cela dit, le bon Malec meurt. Améla le pleure et l'enterre : mais elle prend son habit, sa barbe, et la voilà derviche à sa place, si bien déguisée, qu'il est impossible de la reconnaître.

Kédar, proscrit, sans amis, sans suite,

sans argent, se ressouvient du derviche, ami de son père; et que le sage Yarab lui a recommandé, au lit de mort, d'aller trouver le bon Malec quand il sera bien malheureux. Le moment était arrivé, il s'en va vers la grande montagne. Il est poursuivi par ses propres troupes; il est obligé de changer d'habit avec un mendiant : il s'arrête chez un paysan, dont il entend toute la famille bénir Dieu de ce que Kédar n'est plus iman; enfin il arrive à l'ermitage, bien confus, bien humilié.

La sage Améla le reçoit fort bien, et le reconnaît sans en être reconnue. Kédar lui raconte sa triste histoire, et lui parle de sa bergère, dont le souvenir est toujours dans son cœur. Améla, transportée de joie, forme le projet de corriger Kédar; mais, pour cela, il faut du temps. Elle lui donne de sages leçons, et lui conseille, pour commencer, d'aller se faire soldat dans les troupes d'un chéik voisin, nommé Hatem, qui est le même contre lequel il a eu la guerre. Tâchez, lui dit-elle, de vous élever par vos exploits, et quand, à force de valeur, vous aurez gagné

son amitié, alors vous vous déclarerez, et il vous remettra votre trône. Après cela, elle lui donne un peu d'argent, et Kédar va se faire soldat.

Kédar arrive à l'armée : il est brave, il fait de belles actions. On lui donne un grade, il en fait de plus belles : mais les visirs, jaloux de lui, l'éloignent du maître; on lui fait des injustices; il n'a aucune récompense; enfin il éprouve tout ce qu'il a fait éprouver aux hommes de mérite; et, accablé de dégoûts, il quitte le service militaire, et vient tout raconter au derviche, qui lui rappelle qu'il ne se conduisait pas autrement quand il était iman. Kédar en convient, et voit mieux ses fautes en souffrant de fautes pareilles. Le derviche lui conseille de se faire marchand, et lui donne de l'or pour les avances.

Kédar va se faire marchand à Bagdad : sa fortune s'augmente; il devient riche : une veuve fort riche aussi veut l'épouser; le souvenir de sa bergère, qu'il ne désespère pas de retrouver, l'empêche de former cette union: le calife a besoin de son crédit, il le lui prête; il en éprouve une banqueroute : de nouvelles

lois, défavorables au commerce, achèvent sa ruine. Il revient trouver le derviche, qui le console, et lui rappelle qu'il ne l'encourageait pas non plus quand il était iman. Touchée du refus que Kédar a fait de se marier, à cause de son ancien amour, elle ne veut plus qu'il s'éloigne, et lui conseille de se faire laboureur. Elle va lui acheter des champs, une jolie ferme, un troupeau, etc., et l'établit dans son nouvel état, en lui promettant de le venir voir tous les deux jours.

Kédar, fermier, est assez heureux : il voit multiplier ses biens en proportion de son travail ; mais les impôts, les corvées, les visirs ses voisins lui enlèvent tout son revenu. Il se plaint à son cher derviche, qui lui rappelle que ce sont les mêmes lois qu'il a faites. Kédar, malgré cela, préfère ce dernier état à tous les autres, et parle toujours de sa bergère, que le derviche promet enfin de lui faire retrouver.

Le jour est pris pour cette douce entrevue. Le derviche lui dit de se rendre au même bois où il la vit pour la première fois, et lui assure qu'il l'y trouvera. En effet, Améla

va quitter sa barbe, reprend son premier habit, et va attendre Kédar dans le bois. Entrevue charmante des deux amans. Kédar lui demande de l'épouser. Améla lui dit qu'il n'est pas encore temps; mais elle lui promet sa main. Ils se séparent avec promesse de se revoir au même lieu.

Comme Améla s'en retourne à l'ermitage reprendre son habit de derviche, elle est malheureusement rencontrée par le chef des eunuques de l'iman Amrou, qui va cherchant partout des jeunes filles pour son maître. Il la regarde, la trouve belle, et la fait enlever par ses gens. Voilà la pauvre Améla enfermée dans le sérail, et, pour comble de malheurs, Amrou la trouve charmante, et ne lui donne que huit jours de délai pour en faire à sa volonté.

Pendant ce temps, Kédar cherchait son ami le derviche, et mourait d'inquiétude de ne pas le voir revenir. Le jour du rendez-vous avec Améla arrive, point d'Améla au rendez-vous. Le pauvre Kédar, au désespoir, ne sait où aller, ni que devenir. Améla creuse sa tête pour lui donner de ses nouvelles;

mais toute communication est ôtée; elle ne peut écrire à son amant.

A force de chercher, elle se souvient qu'à la porte de la ferme de Kédar deux ramiers verts sont venus nicher. Elle dit à l'amoureux Amrou, qui l'aime et cherche à lui plaire, que ce qu'elle désire le plus au monde, ce sont des ramiers verts de la montagne de Zemzem : cette montagne est le pays de Kédar. Amrou envoie cent esclaves chercher partout des ramiers verts. On arrive à la ferme; on prend les ramiers, malgré Kédar qui veut les défendre, à cause que le derviche les aimait. On les porte à Améla, qui leur met sous l'aile un billet, par lequel elle mande à Kédar son aventure, et le prie de se rendre chez tel marchand de la ville, tel jour; qu'elle enverra chez ce marchand chercher des étoffes, et qu'elle le prie de lui envoyer dans ces étoffes un poignard, seul et dernier moyen de se soustraire à l'amour du tyran. Kédar voit revenir les ramiers avec la lettre. Au désespoir, il prend tout ce qu'il a d'argent, se rend chez le marchand au jour indiqué, et obtient de lui, à force d'or, qu'il

le mettra dans la caisse d'étoffes qu'il doit envoyer à la sultane. Tout se fait selon ses désirs. La caisse arrive chez Améla avec Kédar. Joie et craintes des deux amans. Kédar propose de la renvoyer par la même voie, et de rester à sa place; Améla s'y oppose. Kédar n'a pas oublié le souterrain; mais Amrou en porte toujours la clef sur lui. Au milieu de la conversation, l'eunuque vient avertir Améla que l'iman impatient doit venir ce même soir, résolu aux dernières extrémités. Dans ce péril pressant, Améla consent enfin à se cacher dans les étoffes, et à se faire porter chez le marchand. Kédar prend ses habits, son voile, et reste à sa place, muni du poignard.

Amrou vient pour satisfaire ses coupables désirs. Il est seul dans la chambre avec la fausse Améla. Il va pour lever son voile, et Kédar l'étend à ses pieds d'un coup de poignard; un second lui ôte la voix. Kédar lui prend la clef du souterrain, attend la nuit, sort de la chambre, et gagne ce fameux souterrain, par lequel il s'échappe et retourne à l'ermitage, où Améla avait déjà repris ses habits de derviche. Kédar cherche partout

Améla; le derviche lui promet de la lui rendre, et jouit de sa tendre inquiétude.

Cependant tout est dans le trouble, quand on trouve Amrou égorgé. Le peuple demande un chef. Le derviche va à la ville, et propose un nouveau gouvernement libre et sage, qui est accepté. Tout le monde est heureux, sans excepter Kédar, qui retrouve sa bergère dans son bon ami le derviche.

FABLES.

LA GLOIRE ET LA VERTU.

A MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS,

ET A MONSEIGNEUR LE PRINCE HENRI DE PRUSSE.

La Gloire, lasse de travaux,
Se mit à voyager. Sa suite était brillante :
C'étaient des guerriers, des héros,
Qui partout semaient l'épouvante.
On encensait la Gloire en mourant de frayeur.
Elle était pourtant bonne femme,
Aimable et fière avec douceur.
Bientôt sur son chemin elle trouve une dame
Grande, noble, modeste et simple en ses habits;
La candeur se peignait sur son front sans nuage,
L'aménité sur son visage,
Et la bonté dans son souris.
A sa suite quelques amis
Peu nombreux, mais bien sûrs, formaient sa cour fidèle;
L'air qu'elle respirait en devenait plus pur.
A peine de ses yeux la Gloire a vu l'azur,
Qu'elle court à ses pieds : « Je vous cherche, dit-elle;
« De mes jours voici le plus beau.
« Je vous suivrai partout. Un sentiment nouveau

« M'avertit que vous seule êtes le bien suprême.
« J'ai triomphé souvent; c'est un triste plaisir:
« Je trouve plus doux de servir
« L'objet qu'on révère et qu'on aime. »
Elle dit. La Vertu la traite comme sœur.
Ensemble elles font le voyage;
Toutes deux y gagnaient : la Gloire, le bonheur;
La Vertu, son plus digne hommage.

Ce matin dans mon ermitage,
J'ai reçu ce couple enchanteur.

L'AIGLE ET LA FOURMI.

A M. HÉRIVAUX, EN LUI ENVOYANT SES FABLES.

Du dieu qui lance le tonnerre,
Un beau jour l'oiseau favori,
Dirigeant son vol sur la terre,
S'abattit justement tout près d'une fourmi,
Qui, parmi la fougère,
Non loin de ses foyers,
En bonne ménagère,
Allait, venait pour remplir ses greniers.
Jugez de sa surprise en voyant si près d'elle
Le superbe habitant du céleste séjour!
L'aigle ne la vit point : sa brillante prunelle

Ne sut jamais fixer que le flambeau du jour.
L'insecte veut d'abord regagner sa cellule :
Il s'arrête, il hésite, il avance, il recule;
Un désir curieux s'oppose à son retour;
Et bientôt, bannissant un frivole scrupule,
Au roi des airs il veut faire sa cour.
Méditant sa harangue et composant sa mine,
Vers l'aigle sur-le-champ la fourmi s'achemine.
« O vous! dit-elle, ô vous! qu'en ces champêtres lieux
« Pour la première fois aperçoivent mes yeux,
« Excusez-moi, seigneur, si je vous importune;
« Et souffrez qu'un moment
« Je goûte auprès de vous le doux contentement
« Que m'offre ma bonne fortune.
« Par quelques mets dignes de vous
« Je voudrais vous prouver mon respect et mon zèle;
« Mais une humble fourmi n'a que ses vœux pour elle,
« Et le riche Plutus, de ses trésors jaloux,
« Ne m'en donna jamais la plus mince parcelle.
« Pour moi, daignez être indulgent,
« Et des grains qu'amassa ma pénible industrie
« Que votre seigneurie
« Accepte le présent.
« Si de ma faible offrande
« Vous faites quelque cas,
« Du sort j'aurai reçu la faveur la plus grande;
« De ses longues rigueurs je ne me plaindrai pas. »
L'aigle sourit à notre discoureuse,
Et déployant son aile vigoureuse,

Il l'aide à s'y placer; puis, dans l'air s'élançant,
En un instant
Il l'emporte au-dessus de la voûte azurée,
Interdite, confuse, à peine rassurée.
Là, dans un palais enchanté,
Où de tableaux charmans une suite choisie
Flatte l'esprit, le cœur par sa variété,
Il l'accueille, et, d'un air rempli de courtoisie,
Pour un peu de millet par elle présenté,
Il lui prodigue avec bonté
Et le nectar et l'ambroisie.

LE MULET ET LE CHIEN TOURNEBROCHE.

Ne présumons pas trop de notre vain savoir,
Et n'entreprenons rien au-dessus de nos forces:
Les succès sont souvent de trompeuses amorces,
Qui dans le piége nous font choir.

Laridon fut un chien de ceux qu'à la cuisine
On met dans certaine machine,
Qui tourne sous leurs pieds, et fait tourner ainsi
Le rôti.
Caressé des valets pour faire cet ouvrage,
Laridon se croyait un très-grand personnage.
Certain jour qu'il se promenait,
Il aperçoit dans la campagne

Un cylindre de bois qu'une roue accompagne,
Et qu'un pauvre mulet avec peine tournait.
Laridon court, et s'en approche:
C'était un puits à roue, et le chien ignorant
La prit pour un grand tournebroche.
Il voit le mulet haletant.
Qu'est-ce donc? dit le chien; qu'avez-vous, mon confrère?
Pour si peu vous semblez souffrir?
Allons, consolez-vous: pour vous faire plaisir,
Je veux une heure ou deux fournir votre carrière.
Notre malin mulet ne s'y refuse pas;
Et Laridon, mis à sa place,
Tire, pousse, travaille, et s'escrime, et se lasse,
Mais ne peut avancer un pas.
Lors, sans lui faire de reproche:
Ami, dit le mulet, ceci doit t'avertir
Que, quand on n'est qu'un tournebroche,
De la cuisine il ne faut pas sortir.

LA FAUVETTE.

A MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS,

SUR SA CONVALESCENCE.

Une jeune fauvette, aimable autant que belle,
Nourrissait avec soin quatre jolis petits :
De son hymen c'étaient les fruits.
Elle les couvrait de son aile
Contre la froideur des nuits,
Attendait pour dormir qu'ils fussent endormis,
Rêvait d'eux, s'éveillait sans cesse
Pour les écouter respirer,
Pour les baiser, et s'assurer
Que dans le nid rien ne les blesse.
Le matin, courant le pays,
Elle allait, d'une aile rapide,
Chercher les grains, les vers, dont elle était avide,
Non pour elle, mais pour ses fils.
Dans le chemin pourtant, s'il s'offrait à sa vue
Quelque oiseau malheureux ou souffrant de la mue,
Elle le consolait, le plaignait, lui donnait
Ce qu'elle avait, et retournait
Chercher, d'une vitesse extrême,
Pour ses enfans des grains nouveaux;
Toujours prête à tous les travaux,

Et n'oubliant jamais personne qu'elle-même.
Un jour qu'elle apportait la becquée aux petits,
A la porte de son logis
Se présente vis-à-vis d'elle,
L'autour à la serre cruelle.
La pauvre fauvette frémit;
Son bec laissa tomber la pâture nouvelle,
Et toute tremblante elle dit :
Ah! monseigneur, je vous en prie,
Accordez-moi quelques instans :
Dans trois jours mes fils seront grands;
Alors mangez-moi, j'y consens;
Mais jusque-là j'aime la vie.
Ses quatre petits, l'entendant,
S'élancent aussitôt, tombant, courant, volant,
Et viennent à l'autour faire une autre prière :
Monsieur l'autour! monsieur l'autour!
C'est nous qu'il faut priver du jour;
Vous ferez bien meilleure chère;
Nous sommes délicats, vous aurez du plaisir :
Aussi-bien nous allons mourir,
Si vous nous mangez notre mère.
Plusieurs oiseaux du bois, accourant à leurs cris,
Reconnaissent leur bonne amie,
Et tous veulent donner leur vie
Pour sauver la sienne à ce prix.
Heureusement l'autour venait de prendre
Et de croquer quatre perdrix.
Quand il n'avait pas faim, il avait le cœur tendre :

Il se laissa toucher. Les oiseaux réunis
Chantèrent leur reconnaissance :
Le jour de cette délivrance
Devint la fête du pays.

Vous, qui dans ce récit ne voyez qu'une fable,
Savez-vous bien quelle est cette mère adorable
Que j'ai tâché de peindre avec des traits si doux?
Tout le monde le sait, hors vous.
J'ajoute à son portrait que, sans art, sans adresse,
Elle a su captiver l'estime et la tendresse
Que le Français souvent sépare du respect.
Chacun de nous, à son aspect,
La montre à son épouse, à sa fille, à sa mère,
Comme l'exemple heureux des vertus qu'il révère.
Vous ne devinez point? Pour dernier trait enfin,
Dans sa dernière maladie,
Tout le monde pour elle aurait donné sa vie,
Et chaque malheureux tremblait d'être orphelin.

PIÈCES FUGITIVES.

IMPROMPTU

A M. L'ABBÉ DELILLE,

Après avoir entendu son épisode de LA SOEUR GRISE, dans le poëme de L'IMAGINATION.

Un Mantouan qui, du matin au soir,
Lisait, louait, relisait son Virgile,
Ne pouvait pas seulement concevoir
Qu'on eût tenté d'imiter ce beau style.
Certain Français lui présente Delille.
L'Italien les comparant entre eux,
Crie aussitôt : *Dieu des vers! ils sont deux.*

A MADAME L. D. D. W...,

NÉE PRINCESSE DE PRUSSE.

Quoi! vous daignez sourire à mes faibles travaux!
A vos brillans palais préférant des chaumières,
La fille, la sœur des héros
Se plaît aux chansons des bergères!

Que dis-je? elle fait plus : sur un luth enchanteur,
En vers harmonieux, doux, élégans, faciles,
Avec le cœur des champs, avec l'esprit des villes,
Elle chante un pauvre pasteur.
Ces vers charmans feront ma gloire;
Vous avez célébré mon nom,
Il ne périra plus : du temple de mémoire
Les clefs depuis long-temps sont dans votre maison.

VERS

FAITS POUR MADAME OA...

O vous ! à qui je dois la vie,
Puisque je vous dois mon enfant,
Souffrez qu'un faible monument,
Rappelle à votre âme attendrie
Vos bienfaits envers votre amie.
J'ai voulu vous donner ce que j'aimais le mieux.
Ici vous voyez votre image.
C'est vous qui me rendez ce fils si précieux,
Que j'aimais plus que moi, que j'aime davantage
Depuis qu'il resserre nos nœuds.
Regardez-le souvent pendant ma triste absence;
Et si mon fils est ressemblant,
Il doit vous dire : En ce moment,
Ma mère m'entretient de sa reconnaissance.

RÉPONSE

A des vers de Mesdames de M. et de G., habitantes du Forez.

Je pensais que les noms d'Astrée,
De Diane, de Céladon,
Et les bords charmans du Lignon,
Et cette plaine consacrée
Par l'amour et par les talens,
N'existaient que dans les romans;
Qu'il n'était plus de ces Sylvies,
L'honneur, la gloire du Forez
Par leur esprit, par leurs attraits,
Et qui, sur ces rives fleuries,
S'en allaient chantant aux échos
Ou les beautés de la nature,
Ou les plaisirs d'une âme pure
Comme le cristal de leurs eaux.
Non, non, ce ne sont point des fables;
Vous les remettez en crédit :
Qui peut vous voir ou qui vous lit
Trouve les romans véritables :
Rien ne manque à l'illusion.
Adieu modestie et raison,
Vos vers font qu'elles m'abandonnent;
Je vais me croire Anacréon,
Puisque les Grâces me couronnent.

A M. DE LA HARPE,

Sur sa tragédie de Philoctète.

Que tu m'as fait verser de pleurs!
Comme ton Philoctète est touchant et terrible!
Que j'ai souffert de ses douleurs!
Je ne sais pas le grec; mais mon âme est sensible,
Et pour juger tes vers il suffit de mon cœur.
J'ai reconnu dans toi l'élève de Voltaire.
Souviens-toi qu'en mourant l'Hercule littéraire
T'a désigné pour successeur.
Va, laisse murmurer une foule timide
D'envieux désolés, d'ennemis impuissans;
Prends Philoctète pour ton guide :
Comme lui, tu souffris du venin des serpens;
Et, comme lui, tu tiens les traits d'Alcide.

A UN SERIN.

Eh quoi! toujours,
Petit volage,
Loin de ta cage,
Loin des Amours,
Tu t'enfuiras
Et tu feras
Gémir Adèle!
Sois plus constant,
Prends pour modèle
L'enfant charmant
Qu'on voit près d'elle,
Toujours fidèle,
Toujours content.
Ce bel enfant,
Qui la préfère
Même à sa mère,
Va dédaignant
Les autres belles;
Et cependant
Il a des ailes.

A MONSIEUR ***,

Pour le jour de S. Jean Népomucène, sa fête.

Vous imitez si bien votre patron pieux,
Dans ses douces vertus, ses bienfaits et son zèle,
Qu'un jour vous le joindrez dans la gloire éternelle;
Mais daignez rester en ces lieux
Encor cent ans, je vous en prie :
Le paradis de cette vie
Est où l'on nous aime le mieux.

A MADAME ***,

Sur un portrait donné deux fois.

Vous me l'aviez rendu, mon cœur vous le pardonne;
Je sais que les amans se rendent leurs portraits;
Les amis bien plus sûrs les gardent à jamais :
L'Amour prête, l'Amitié donne.

POUR UN CHIEN

Qu'on avait habillé en homme, pour aller porter un présent et un bouquet.

De la tendre amitié je suis ambassadeur :
Fidèle comme ma maîtresse,
Je porte à tes genoux nos vœux pour ton bonheur,
Et le tribut de sa tendresse.
Pour me donner l'air grave on n'a négligé rien :
De ce brillant habit pardonne l'imposture,
D'un homme en vain j'ai la parure,
Je sens auprès de toi battre mon cœur de chien.

A MADAME DE***,

En lui envoyant un perroquet.

Vous aimez tant mon perroquet,
Il est à vous, je vous le donne;
N'oubliez pas, du moins, que, s'il dit mon secret,
Il faut qu'à son babil sa maîtresse pardonne.
Je me suis expliqué devant lui sans détour :
Ne soyez donc point étonnée
Si tout le long de la journée
Il ose vous parler d'amour.

A MADAME DE LA W...

L'Amour et la Vertu, dès long-temps ennemis,
Finirent leur longue querelle,
Et voulurent tous deux, de concert réunis,
Former une beauté qui servît de modèle.
L'Amour dit : Elle aura mon air vif et mutin,
Mes yeux, mes traits, la taille de ma mère,
L'art de charmer, le don de plaire,
Et mon esprit moqueur, et mon souris malin.
Pour moi, dit la Vertu d'un air de modestie,
Je lui donnerai ma douceur,
Ma simplicité, ma candeur,
Et cette paix qui fait le charme de la vie.
L'Amour riait tout bas, et disait à part soi :
Séraphine sera pour moi,
Car je la rendrai si jolie
Et lui soumettrai tant de cœurs,
Qu'il faudra bien, Vertu, qu'elle t'oublie
Pour suivre mes douces erreurs.
La Vertu, qui vit bien que l'on se moquait d'elle,
Dit à l'Amour : Oui, je consens
Que notre Séraphine ait tous vos dons charmans;
Mais j'y joins une bagatelle :
C'est qu'elle ignore qu'elle est belle,
Et qu'elle soit sourde... aux amans.

MADRIGAL DE CALDÉRON.

NEGAR te que he querido,
Laura, a Nise fuere error;
Mas piensar tu que este amor
Es como el que yo te he tenido,
Mayor error, Laura, ha sido.

Pues, si a Nise un tiempo ame,
No fue amor, ensayo fue
De amar tu luz singular;
Que para saber te amar,
O Laura, en Nise estudie.

TRADUCTION DE CE MADRIGAL.

LAURE, pardonnez-moi l'erreur
Qui me fit porter d'autres chaînes;
Je devais connaître les peines
Pour mieux sentir tout mon bonheur.

Mes yeux s'étaient laissé charmer;
Mais mon cœur attendait le vôtre;
Je n'ai soupiré pour une autre,
Qu'afin d'apprendre à vous aimer.

A MADAME D'O...

Sur une bourse de quatre couleurs.

Vous vous trompez, aimable dame,
Vos carreaux blancs, roses, verts, bleus,
Ne rappellent point à mes yeux
Le héros balourd de Bergame.
Du bizarre habit d'Arlequin
Vous pensiez tracer l'assemblage,
Tandis qu'une plus chère image
Naissait pour moi sous votre main.
C'est vous seule, oui, c'est vous-même
Que je vois dans chaque couleur;
Le blanc, n'est-ce pas la candeur,
Le blanc de votre âme est l'emblème.
Le rose ne nous peint-il pas
Les ris, les plaisirs, la jeunesse,
Cortége que l'on voit sans cesse
S'empresser de suivre vos pas.
Le bleu, c'est la couleur chérie
Des cœurs fidèles et constans,
Et du flacon que tant d'amans,
Ont bu pour vous jusqu'à la lie.
Le vert, hélas! c'est le seul bien
Qui reste à mon âme abattue;

Depuis que je vous ai perdue,
L'espérance est mon seul soutien.
Ainsi, partout est votre image,
Vous vivez dans chaque couleur,
Et chaque fil de votre ouvrage
Est une chaîne pour mon cœur.

RÊVE.

A MADAME DE ***.

J'ai rêvé cette nuit que j'avais su charmer
La beauté pour qui je soupire;
Qu'enfin elle daignait me dire:
Oui, mon ami, je consens à t'aimer.
Ce doux rêve est-il un mensonge?
Ce doute affreux me fait mourir;
Si je ne suis aimé qu'en songe,
Dites-le moi, je retourne dormir.

PORTRAIT.

Vous demandez ce que c'est que CAMILLE[1] :
C'est un lutin sous les traits de l'Amour,
Vive, sensible, et maligne et gentille,
Allant, venant de la ville à la cour;
Trottant, courant, tournant toutes les têtes;
Gardant la sienne, et riant des conquêtes
Qu'en son chemin elle fait chaque jour.
Libre, et sans suite, elle a pour équipage,
Attraits, esprit et propos enchanteurs;
Elle paraît, et tout lui rend hommage;
Un petit sac compose son bagage :
En un clin d'œil elle y met tous les cœurs,
Ferme le sac et poursuit son voyage.

[1] Actrice célèbre de l'ancienne Comédie italienne.

AUX MANES DE CAMILLE.

Toi dont les talens et les charmes
Mettaient nos cœurs dans un si grand danger,
Toi qui faisais verser des larmes,
Même en parlant un langage étranger :
Reviens dans ce Paris, que tu vis idolâtre

De tes attraits, de tes accens.
Non, ce n'est plus le même temps;
Tout est changé sur ton théâtre:
Le plaisir a besoin de la diversité;
On ne veut plus de ce fade langage
Que l'Amour inventa pour plaire à la Beauté.
Arlequin, ce sot personnage,
Ennuyait tout Paris de ses fades amours:
On l'a chassé; la comédie
A vu renaître ses beaux jours.
Au lieu du jargon d'Italie,
Elle a le langage poissard;
Au lieu de Silvia, c'est Hizabelle Houzard.
Nous n'avons plus cette pièce charmante,
Où les cheveux épars, les yeux noyés de pleurs,
Tu demandais ton fils, d'une voix déchirante;
Mais nous avons les RACCOLEURS.

A MADAME***.

RACCOMMODEMENT.

DE Rome j'ai fait le voyage
Pour que tous mes péchés me fussent pardonnés;
Vous êtes de moitié dans ce pèlerinage;
Ainsi je vous dois le partage

De ces *agnus* par le pape donnés.
Ils ont la vertu singulière
De rendre heureux le cœur qu'ils ont sanctifié;
Car ils en chassent la colère
Pour n'y laisser que l'amitié.

A LA MÊME,

Qui disait que de toutes les fleurs, la violette était celle qu'elle préférait.

Parmi les filles du Zéphyr,
Le sort la plaça la dernière :
Françoise daigne la choisir,
L'Amour la nomme la première.

A MONSIEUR ***,

En réponse à des vers.

L'orgueil, le seul orgueil est la source féconde
De tous les malheurs de ce monde;
C'est surtout le péché de certains beaux esprits.
A chaque instant je me le dis,
Pour l'éloigner du moins, pour m'empêcher d'entendre
Ces conseils de l'orgueil dont nous sommes charmés;
Mais, hélas! puis-je m'en défendre,
Quand vous dites que vous m'aimez ?

VERS A MADAME GONTIER,

DE LA COMÉDIE ITALIENNE,

En lui envoyant une béquille de bois de rose.

Reçois cette béquille, et daigne t'en servir,
Elle aura dans tes mains une vertu certaine :
Dès qu'on la verra sur la scène,
On sera forcé d'applaudir.
Si, d'un drame nouveau condamnant la faiblesse,
Le parterre ennuyé devenait trop bruyant,
Qu'en vieille alors Gontier paraisse,
Et la béquille, en cet instant,
Soutiendra l'actrice et la pièce.

A MADAME ***.

Jamais rossignol n'a chanté
Chanson si douce et si jolie,
Que celle où je suis trop flatté
Par une linotte polie :
A son esprit, à sa bonté,
J'ai bien reconnu sa patrie,
Ce pays, par moi si vanté,

Des talens et de la beauté,
Où l'on voit l'aimable folie
S'allier à la gravité,
L'amour à la fidélité,
La valeur à la courtoisie,
La dévotion au génie,
Et la raisou à la gaîté;
Témoin Cervante et compagnie.
J'ose soutenir, cependant,
En disant tout ce que je pense,
Que votre apologue charmant
Renferme une erreur d'importance :
Les oiseaux n'ont pas leur vrai nom :
Après la fable par vous faite,
Le rossignol n'est qu'un pinçon,
La linotte est une fauvette.

Pardonnez-moi, madame, de répondre en mauvais vers à la plus charmante prose que j'aie lue de ma vie. Ma reconnaissance est trop pressée de vous remercier, pour laisser à mon amour-propre le temps de mieux faire. C'est à moi que vous avez fait passer une charmante après-midi. Si cinq ou six contes d'enfans ont pu vous distraire et vous amuser, vous et votre aimable société, c'est une preuve que vous êtes toutes bien bonnes; et cette

qualité-là, qui devient tous les jours plus rare, malgré les efforts de certains clubs qui cherchent à la propager, ne laisse pas que d'ajouter à tant d'autres plus brillantes que la nature vous a prodiguées.

Je profiterai sûrement, madame, de la permission que madame votre mère et vous daignez m'accorder. J'aurai l'honneur d'aller vous faire ma cour dans ce champ de roses, où il était bien de votre destinée que vous vinssiez habiter; et je tâcherai de vous dire, en castillan comme en français, combien sont vrais les sentimens de respect et de reconnaissance que vous et votre aimable société m'avez inspirés, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

En lui envoyant une vieille plume de M. de Voltaire.

Elle acquit à son maître une immortelle vie,
Elle fut la terreur des sots et du méchant,
Elle éclaira son siècle, elle punit l'envie,
Peignit l'amour, et t'écrivit souvent.

ÉPITAPHE

DE MADAME DE MARSENNE.

Fille respectueuse et soumise, épouse vertueuse et tendre, ses devoirs furent toujours les seules passions de son âme. En attendant le bonheur d'être mère, elle adopta tous les malheureux pour ses enfans : son bien fut leur patrimoine. Sensible et fidèle à l'amitié, c'était pour elle et pour son époux qu'elle cultivait des talens dont elle ne fut jamais vaine. Ses plaisirs étaient les bienfaits qu'elle pouvait en secret répandre; ses délassemens, les lectures dont elle espérait plus de vertus pour son cœur, ou plus de lumières pour son esprit. Passant, elle a été ravie avant trente ans à un époux inconsolable : daigne la pleurer un moment; il la pleurera toujours.

ROMANCE.

Lucas, baigné de larmes,
Demandait aux échos
La beauté dont les charmes
Ont ravi son repos.
Perfide pastourelle,
Tu quittes ee séjour;
Tu m'y laisses sans elle,
Seul avec mon amour.

Tu deviens infidèle,
Sans remords, sans effroi;
Tu crois, quand on est belle,
Qu'on peut manquer de foi.
Quelle est done ta faiblesse!
Que je plains ton errenr!
Tu cours après l'ivresse,
Tu manques le bonheur.

Je n'y dois plus prétendre
Depuis que tu me fuis;
Je ne dois plus attendre
La fin de mes ennuis.
Je vais traîner ma vie
En chantant nos amours,
Pleurant ta perfidie
Et t'adorant toujours.

MES ADIEUX,

ROMANCE.

A MADAME DE F...

Adieu, paisible indifférence,
Adieu, repos que tant j'aimais :
J'ai vu Camille, et sa présence
Loin de moi vous chasse à jamais.
Je sais que mon amour fidèle
Dans son cœur ne peut pénétrer ;
Mais j'aime mieux souffrir pour elle,
Que d'être heureux sans l'adorer.

Adieu, talens que l'on envie,
Et qui ne font point le bonheur ;
Adieu, ma lyre tant chérie,
Qui n'as pu préserver mon cœur :
Vainement je voudrais encore
En tirer quelques sons touchans,
Le nom de celle que j'adore
Se trouverait seul dans mes chants.

Adieu, beautés de la nature,
Prés émaillés, rians coteaux,
Plaines couvertes de verdure,
Où je suivais les clairs ruisseaux :

Si je n'y trouve point ma belle,
Pour moi vous n'avez plus d'attraits;
Si je l'y vois, je ne vois qu'elle:
Adieu donc, adieu pour jamais!

A UN ROSSIGNOL.

Rossignol, rossignol charmant,
Qui, libre, heureux et solitaire,
Voltiges d'une aile légère,
Dans ce myrte odoriférant,
Tremble qu'une main ennemie,
Cachant dans l'arbre des lacets,
Ne te prive, hélas! pour jamais,
De cette liberté chérie.

L'arbre qui te sert de couvert,
T'inspire trop de confiance;
Son beau feuillage est toujours vert,
C'est la couleur de l'espérance.
Mais, prends-y garde, le malheur
Nous suit partout et nous assiége.
Hélas! dans ce monde trompeur,
L'espérance même est un piége.

ADINE.

En vain, raison, tu t'obstine
A m'empêcher de t'aimer :
Si je n'aime point Adine,
Rien ne saurait m'enflammer.
Ne pouvant trouver des vices,
Parmi tant de qualités,
Tu veux qu'elle ait des caprices,
Comme les autres beautés.
Il en est bien quelque chose;
Mais Adine a tant d'appas!
C'est une épine à la rose :
En est-il qui n'en ait pas?

De sa voix enchanteresse,
Quand les sons mélodieux
De l'amour rendent l'ivresse
Et le charme de ses feux,
Tu nous dis que la friponne,
Qui nous peint le sentiment,
Est trop sûre qu'elle en donne
Beaucoup plus qu'elle n'en prend.
J'en croirai bien quelque chose;
Mais Adine a tant d'appas!
C'est une épine à la rose :
En vois-tu qui n'en ait pas?

Lorsque toujours avec grâce
Je l'aperçois folâtrant,
Quitter, reprendre une place,
Qu'elle abandonne à l'instant,
Tu redoutes le présage,
De cette instabilité,
Et tu crains que son partage
Ne soit la légèreté.
Elle en a bien quelque chose;
Mais Adine a tant d'appas!
C'est une épine à la rose:
En voit-on qui n'en ait pas?

Quand de l'ardeur qu'elle inspire
Je demande le retour,
Qu'un regard, un doux sourire,
Semble m'annoncer l'amour,
Elle dit qu'elle est sincère:
Peut-être, à plus d'un amant,
Que, dans son humeur légère,
La coquette en dit autant.
Hélas! j'en crains quelque chose;
Mais Adine a tant d'appas!
C'est l'épine de la rose:
En voit-on qui n'en ait pas?

Si je peins la gentillesse
De son minois, de ses traits,
De sa taille la finesse,

Et tout ce qu'elle a d'attraits,
Tu prétends que j'exagère,
Et qu'en amant transporté
Je ne fais voir ma bergère,
Que par son brillant côté.
Il en est bien quelque chose;
Mais Adine a tant d'appas!
En elle je vois la rose;
L'épine ne paraît pas.

A M. ***.

Estelle est loin de mériter
L'encens que vous brûlez pour elle :
Mais quand vous daignez la chanter,
Vous la jugez sur son modèle.
A Montgon s'adresse l'accueil
Que vous faites à ma bergère :
Votre bonté m'en est plus chère;
Mon cœur sent mieux que mon orgueil.

ROMANCE.

Age d'Astrée! ô temps heureux
De simplicité, d'innocence!
Avec tes songes vertueux
Je veux encor bercer la France.
La vertu n'est plus en faveur;
L'homme hésite même d'y croire;
Je ne puis la rendre à son cœur :
Ah ! gravons-la dans sa mémoire.

Estelle a donné son amour,
Amour pur et tendre comme elle;
Elle fait du bien chaque jour :
Donner est la vertu d'Estelle.
En vain quelques censeurs jaloux
Diront que j'ai peint sans modèle:
Femmes charmantes, parmi vous
Il est encor plus d'une Estelle.

QUATRAIN SUR LAUJON.

Des belles et des grands jadis enfant gâté,
Laujon, toujours chantant ses chansons et les nôtres,
Assez content de lui, fort satisfait des autres,
S'endormit en rêvant son immortalité.

LA LYRE.

Toi, dont les accens enchanteurs
De l'amitié charmaient l'ivresse,
Lyre, aujourd'hui sers mes douleurs,
Et sous mes doigts peins ma tristesse.
Si je t'appris à répéter
De mon ami le nom si tendre,
Garde-toi de le faire entendre;
Il n'est pas là pour t'écouter.

Mais que fais-tu? tes sons touchans
Jusqu'à mon âme retentissent;
Interromps, cesse tes accens,
De mes malheurs ils m'avertissent.
Hélas! ils ne font qu'ajouter
Au souvenir qui me déchire:
Reste muette, aimable lyre;
Il n'est plus là pour t'écouter.

Va sous l'ombrage des cyprès
Loin de moi rester ignorée;
Au dieu des pleurs et des regrets
Par l'amitié sois consacrée.
Jadis, hélas! pour te quitter
Il en coûtoit à ma tendresse:
Mais aujourd'hui je te délaisse;
Il n'est plus là pour t'écouter.

Mais non, demeure, et que les pleurs
Qui s'échappent de ma paupière,
De la trace de mes douleurs
Imprègnent ta corde légère.
A son retour il la verra :
Il me suffit; et cette empreinte,
Des maux dont je sentis l'atteinte,
En le chantant s'effacera.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

Tendre amitié, sous ton empire
On trouve le bonheur que n'ont point les amans.
L'amour un instant peut suffire;
Tu rends heureux dans tous les temps :
Il fait naître une vive flamme;
Tu formes un tendre lien;
L'amour est le plaisir de l'âme,
Mais toi seule en es le soutien.
Amitié, reprends ton empire
Sur l'aveugle dieu des amans;
Dans la jeunesse il peut suffire,
Tu rends heureux dans tous les temps.

ROMANCE.

O ma chère pastourelle!
Je n'ose prétendre à ton cœur;
Mais laisse-moi mourir fidèle,
Et c'est assez pour mon bonheur.

Quand mes yeux te peignent ma flamme,
Tu détournes les tiens de moi.
Hélas! qu'importe? je te voi;
Ce plaisir suffit à mon âme.
O ma chère pastourelle! etc.

Quand je veux chanter ma Sylvie,
Tu n'écoutes pas ma chanson;
Mais comme j'y place ton nom,
Ma chanson est toujours jolie.
O ma chère pastourelle! etc.

Quand je te raconte ma peine,
Toujours tu changes de propos;
Mais en te parlant de mes maux,
Je sens moins le poids de ma chaîne.
O ma chère pastourelle! etc.

Quand je te trouve, tu m'évites,
Tu t'éloignes sans me parler;

Mais du moins, pour me consoler,
Je prends la place que tu quittes.

O ma chère pastourelle!
Je n'ose prétendre à ton cœur;
Mais laisse-moi mourir fidèle,
Et c'est assez pour mon bonheur.

A MARIE.

Vous portez à bon titre un nom cher et sacré,
Vous ressemblez beaucoup à la belle Marie;
Comme elle vous aimez bien plus que votre vie
Un enfant que dans peu vous verrez adoré.
Comme elle, douce, aimable et quelquefois sévère,
Vous savez allier sans projet, sans hauteur,
Les grâces d'une vierge aux vertus d'une mère,
Et la tendresse à la pudeur.
Le dieu des Juifs n'eut des yeux que pour elle,
Le dieu des arts de même vous chérit;
A Charles seulement vous êtes plus fidèle;
Et, quoique très-spirituelle,
Vous n'avez nul commerce avec le Saint-Esprit.

A LA MÊME.

Vous avez de sainte Marie
La grâce, la pudeur, l'air doux, noble et décent;
Comme elle, à vos devoirs consacrant votre vie,
Vous voyez votre dieu dans votre aimable enfant.
Mais n'allez point, comme Marie,
Vous envoler un jour aux célestes lambris;
Restez cent ans ici, car le vrai paradis
C'est où l'on est le mieux chérie.

VERS

Pour le portrait de madame Élisabeth de France, sœur du roi.

Digne sœur d'un monarque auguste et bienfaisant,
A faire des heureux elle passe sa vie;
Sa bonté, ses vertus, son air noble et touchant,
Donneraient, même aux dieux, un peu de jalousie,
Si le nom de Bourbon pouvait craindre l'envie.

COUPLETS A Mlles V...,

POUR LA FÊTE DE LEUR PÈRE.

Air du vaudeville du *Maréchal*.

Le grand Martin, ton cher patron,
De bien prêcher avait le don;
C'était là qu'il bornait son zèle.
Tu mérites plus de renom,
Tu nous convertis sans sermon,
Tu nous sers à tous de modèle.
Bon ami,
Bon mari,
Tendre père,
Ta fête à tous les cœurs est chère.

Martin donnait de bons avis
Aux jeunes filles du pays,
Afin de sauver leur jeunesse;
Les tiens sont encor mieux suivis,
Et nous sommes en paradis
Quand sur ton cœur ta main nous presse.
Bon ami,
Bon mari,
Tendre père,
Ta fête à tous les cœurs est chère.

VERS

DE M. VARON A FLORIAN,

Qui, en lui envoyant ses fables, l'avait appelé très-aimable.

Très-aimable! ce mot charmant
Vraiment chatouille mon oreille:
C'est la piqûre de l'abeille,
Et j'en aime assez le tourment!
Plaise à vos sœurs un peu coupables
Que ce trop mensonger aveu
Ne soit pas un dernier adieu,
Ni la dernière de vos fables!

RÉPONSE DE FLORIAN.

L'amitié flatte sans mentir,
Et vous usez du privilége;
Sans lui vos vers seraient un piége
Que ma vanité devrait fuir.
Volontiers je m'y laisse prendre.
Je crois ce que j'ai souhaité,
Et préfère à la vérité
Le doux plaisir de vous entendre.

RÉPONSE

Aux vers de M. Patrat, à l'occasion de la chute d'*Arlequin roi, dame et valet.*

J'ai lu plus d'une fois cette épître charmante
Où vous daignez me consoler
Des rigueurs d'un public toujours prompt à siffler
Le sot homme d'esprit qui long-temps se tourmente
Pour l'amuser une heure ou deux.
Je ne suis pas venu dans un moment heureux :
Je sais parler à peine, et tout le monde chante;
Comment pourrais-je être entendu ?
Mais vous m'avez compris, et je n'ai rien perdu.
Je ne puis m'empêcher de chérir mon ouvrage,
Puisqu'il m'attire une épître de vous :
Du parterre italien je brave le courroux,
Et j'aime mieux vos vers que son suffrage.

A MADAME ***.

L'Amour en vous formant fit son plus bel ouvrage :
Esprit, beauté, talens, il sut tout réunir;
Mais, jaloux de régner sans le moindre partage,
Chacun de vos attraits lui coûte un repentir.

VERS

Demandés à l'auteur par madame de V..., pour sa mère.

De tes bienfaits le moins grand fut la vie :
Tu m'éclairas dès mes plus jeunes ans;
Pour me donner le doux titre d'amie
Tu devanças ma raison et le temps.

Quand tu guidais mon enfance si chère,
Ton cœur, hélas! prit des soins superflus;
Il m'a suffi de voir, d'aimer ma mère,
Pour bien connaître et chérir les vertus.

ÉPITRE

Au chantre des pasteurs du Gardon et de Beau-rivage.

Moi, qui plaçai mon ermitage
Dans les bois du Palais-Royal,
Qui ne fis de pèlerinage
Qu'au spectacle, aux festins, au bal,
Je veux le voir ce *beau rivage*,
Ce beau vallon de Florian,
Où la femme n'est point volage,
Où le berger est toujours sage;

Où le dieu qu'on nous peint enfant,
Peut visiter chaque boeage,
Sans trouver un cœur inconstant.
Amour! sur cet heureux rivage
Jamais, jamais de ton bandeau
Tu n'eus besoin de faire usage,
Ni de rallumer ton flambeau.
Guide-moi près des sœurs d'Estelle :
S'il en est quelqu'une aussi belle,
D'un ensemble aussi séduisant,
D'une vertu si naturelle
Et d'un esprit aussi piquant,
Je deviens à jamais fidèle ;
C'est là mon dernier changement.
Mais toi, qui viens de nous apprendre
Que sur les rives du Gardon,
Toute bergère est aussi tendre
Que sur les rives du Lignon ;
De cette province lointaine
Ne vins-tu pas en mission
Pour prêcher aux bords de la Seine?
Tes discours, ta douce onction,
Convertiront toutes les femmes.
Je vois, je vois déjà nos dames
Voler en foule à tes sermons,
Et s'enorgueillir dans leurs âmes
De mettre à profit tes leçons.
Poursuis donc un si noble ouvrage,
Et garde le cœur d'un berger :

Ne va pas devenir volage,
En prêchant de ne point changer.
Compose bien ton oratoire;
Car plus d'un saint s'est perverti
En regardant trop l'auditoire
Que son art avait converti.

Le Frère Paul.

VERS

DE M. DE FONTANES

A FLORIAN.

Gessner, Théocrite et Virgile,
Dès long-temps vous ont adopté :
La muse aimable de l'Idylle
Vous plaça même à leur côté.
Mais suffit-il qu'on les égale?
Est-ce être digne, s'il vous plaît,
De s'asseoir sans nul intervalle
Entre Beauzée et Morellet?
Madame S... est profonde
(C'est un bruit qui court à la ronde),
Et cependant, ô déshonneur!
Elle a redit à tout le monde
Qu'il vous manquait de la vigueur.
Il est bien vrai que les bergères

Peintes dans vos heureux écrits
N'ont pas de si grandes lumières
Que les femmes des beaux esprits.
Promettez un amour fidèle,
Chantez des airs doux et galans:
C'en est assez, la bonne Estelle
N'exige pas d'autres talens.
En tout temps souvenez-vous d'elle;
Conservez les mœurs des hameaux,
Et prenant un dieu pour modèle,
Du sein de la gloire immortelle
Revenez garder vos troupeaux.
Souvent, pour le chaume rustique,
Du Louvre fuyez la prison.
Ah! le fauteuil académique
Vaut-il un siége de gazon?

A M. DE FLORIAN,

Qui m'a donné un exemplaire de ses fables.

De tes fables intéressantes
J'ai lu l'agréable recueil.
En dépit des leçons touchantes
Qu'offrent tes peintures piquantes,
D'un juste et pardonnable orgueil
Déjà je respirais les vapeurs enivrantes,
Et je ne voyais plus que ces fleurs séduisantes

Qui me cachaient l'écueil.
Je me souvins alors, grâce à mon bon génie,
De cette rare modestie
Qui prête à tes talens un charme si flatteur.
Ne pouvant égaler l'ingénieux auteur,
Je saurai l'imiter dans sa vertu chérie.
Crois-moi, l'unique sentiment
Qu'en moi fait naître un si joli présent,
C'est la reconnaissance.
La froide vanité ne flatte que l'esprit;
Plus sage et plus heureux, mon cœur cherche et chérit
Une plus douce jouissance.
Au fin et délicat conteur
Qui fait si bien parler la tendre tourterelle,
Et le lapin et la sarcelle,
Et le berger et Philomèle,
Le philosophe et le fermier penseur,
Présenter une fable
Est un projet peu raisonnable.
Tu n'a pas, je le sais, besoin de mon encens;
C'est à Vénus donner une ceinture,
A nos forêts de la verdure,
Et des fleurs au printemps.
De ma muse indiscrète excusant le délire,
A ses efforts daigne sourire.
Si le désir d'être agréé
Suffit seul pour se faire lire,
Je crois mon succès assuré.

HÉRIVAUX.

COUPLETS

A M. DE FLORIAN.

AIR de sa jolie romance d'Estelle : *Ah! s'il est dans notre village*, etc.

AH ! si voyez sur ce rivage
Sensible et gentil troubadour,
A qui les Muses et l'Amour
Prêtent leur plus touchant langage :
C'est Florian, n'en doutez pas;
Grâces, vers lui guidez mes pas.

Si les accens de sa musette
Au berger servent de leçons;
Si le cœur retient ses chansons
Et si la bouche les répète :
C'est encor lui, n'en doutez pas;
Grâces, vers lui guidez mes pas.

Si les doux pensers qu'il inspire
Intéressent le tendre amant;
Si la bergère en l'écoutant
Tout à coup s'arrête et soupire :
C'est encor lui n'en doutez pas;
Grâces, vers lui guidez mes pas.

REYNIER.

PENSÉES DE FLORIAN.

Un billet d'amour est un talisman qui détruit toutes les résolutions de la sagesse.

Ne cherchons pas à séduire avec les grâces des autres.

Si la brebis court loin du troupeau, et qu'elle revienne, le berger lui pardonnera.

Il vaut mieux encore être trahi que de trahir.

La vie est longue pour souffrir; elle est courte pour le bonheur.

La joie ressemble au soleil d'hiver, qui se lève tard et se couche de bonne heure.

On dit beaucoup quand on aime peu.

La feuille du pavot s'est flétrie sous mes doigts, et n'a rendu aucun son.

Je ne serai paisible qu'au cercueil.

FIN DES MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE POÉSIE.

TABLE.

